

CORRESPONDANCE

ENTRE

FREDERIC II,

ROI DE PRUSSE

ET LE

MARQUIS D'ARGENS,

AVEC

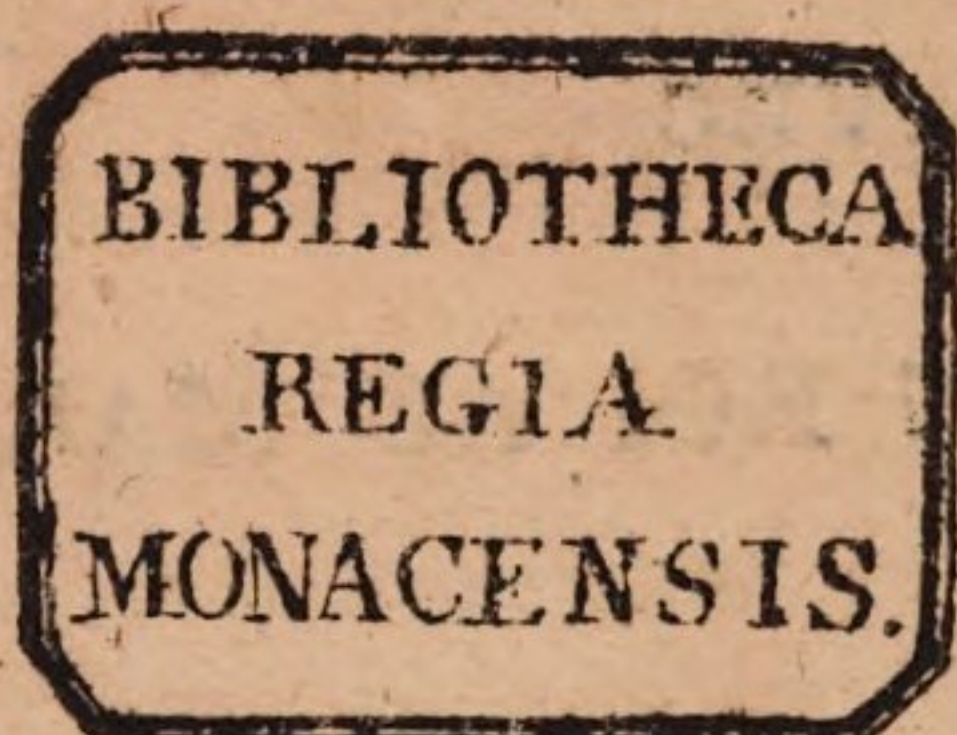
LES EPITRES DU ROI AU MARQUIS.

TOM. I.

A KOENIGSBERG,
CHEZ FREDERIC NICOLOVIUS.

A PARIS,
CHEZ J. J. FUCHS.

MDCCXCVIII.



CORRESPONDANCE

ENTRE

FREDERIC II,

ROI DE PRUSSE

ET LE

MARQUIS D'ARGENS,

AVEC

LES EPITRES DU ROI AU MARQUIS.

TOM. I.

SE TROUVE { A KOENIGSBERG, CHEZ FREDERIC NICOLOVIUS.
A PARIS, CHEZ J. J. FUCHS.

1798.

CORRESPONDANCE

ENTRE

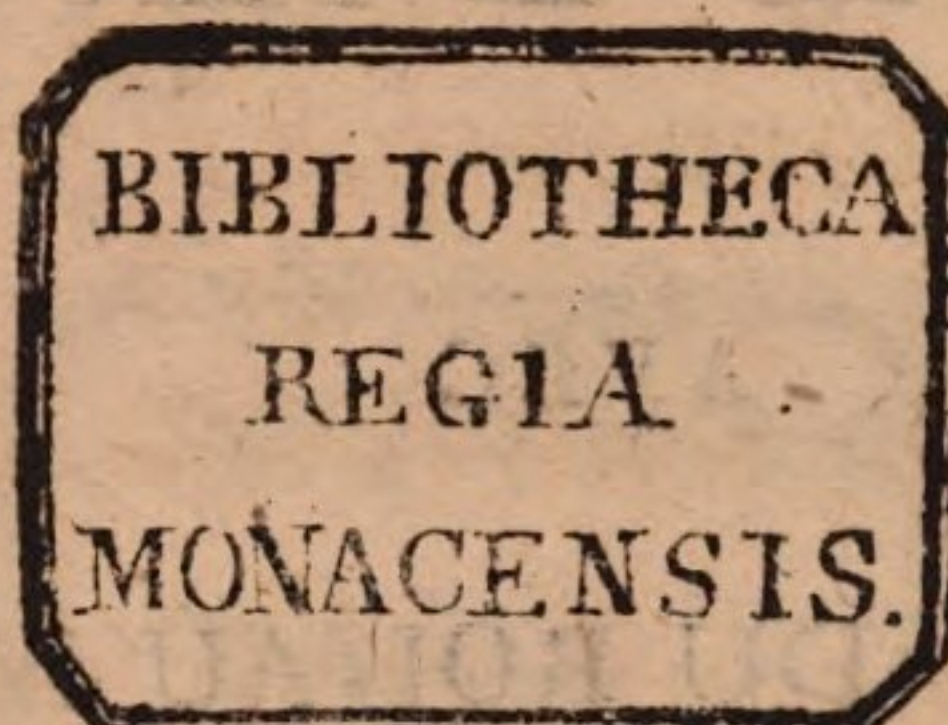
FREDERIC II.

ROI DE PRUSSE

AVEC

LE

MARQUIS D'ARGENS



AVANT-PROPOS.

De toutes les personnes que *Frédéric le grand* honora d'un commerce familial, le Marquis *d'Argens* fut celui qui jouit le plus long-temps de cet avantage. Il dut en grande partie cette distinction flatteuse à son dévouement tendre et sincère pour la personne du Roi. Ces sentimens si rares dans un courtisan lui valurent l'entière confiance de son maître, qui prit l'habitude de lui communiquer tout ce qui l'intéressoit lui-même. Ce commerce intime établit entr'eux une corre-

AVANT-PROPOS.

Spontanée, réglée, fréquente, mais peu soignée, vu qu'étant l'ouvrage du moment, elle en portoit l'empreinte, et n'avoit que le mérite de peindre fidèlement la situation de l'écrivain. Au premier coup-d'oeil, des lettres de ce genre, jetées à la hâte sur le papier, paroissent ne point devoir être livrées à l'impression; elles ne sont point *finies*; elles sont pleines de mots couverts et d'allusions, qui naturellement échappent à un tiers; mais, d'un autre côté, en les lisant, on a le plaisir d'étudier deux caractères qui n'ayant pas à se défier du public, n'ont besoin de s'observer qu'autant que leurs intérêts respectifs le demandent, et nous apprennent bien des choses beaucoup mieux, quoiqu'à demi-mot, que si on nous les

AVANT-PROPOS.

annonçoit à portes ouvertes et avec tout le fafte de la représentation. Le public trouve à la vérité dans *les Oeuvres posthumes de Frédéric II.* la plus grande partie de ces lettres; mais les *cinquante-neuf* qu'on vient d'ajouter, et qui se trouvent marquées d'une étoile, sont absolument neuves. Elles sont toutes du roi au marquis, et portent tellement le cachet de leur auteur, qu'il paroît même superflu d'ajouter que l'éditeur possède les originaux, écrits de la main du roi, qui lui ont été cédés par Mr. de *Magallon*, officier du régiment de *Schoening*, ci-devant *Duc d'Holftein*, et petit-fils du Marquis d'*Argens*. Pour rendre la collection complète, et la présenter aux lecteurs sous la forme la plus convenable, on a, du con-

AVANT-PROPOS.

sentement des éditeurs de la *Correspondance du Roi et du Marquis d'Argens*, fait un seul tout des lettres anciennes et nouvelles, en observant l'ordre naturel et chronologique, et on y a joint les *Epîtres* du Roi au Marquis.

Koenigsberg, ce 5 Avril 1798.

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI ET LE MARQUIS
D'ARGENS.

5

* 1.

MONSIEUR,

Je suis très fâché que mon absence de Berlin m'ait privé de la Satisfaction de recevoir de vos mains la lettre que madame la Duchesse de Würtemberg vous a voulu confier pour moi, et je suis véritablement mortifié de ce que je perds, en même tems, l'occasion de faire moi-même ma cour à son Altesse pendant son séjour à Berlin, où elle va venir, à ce qu'on me mande. La seule espérance de l'y revoir dans l'automne à venir m'en console. Je vous prie de croire que je suis avec une considération particulière

Votre très affectionné

à Ollmütz, ce 31 de Janvier 1742.

FEDERIC.

* 2.

Je suis bien satisfait du rapport que vous venez de me faire, en date du 19 du mois passé. J'approuve aussi fort que vous ayez présenté un *Pro-memoria* pour réclamer les déserteurs. Aussitôt qu'il y en aura un bon nombre ensemble, il faut

A 2

que le Lieutenant Colonel Schwartzenu ait soin qu'ils soient transportés. C'est sur quoi je le fais instruire aujourd'hui. Je suis

Votre bien affectionné Roi

Breslau, ce 9 Juil. 1742.

FEDERIC.

* 3.

Je viens de recevoir votre lettre du 1^{er} d'Aout, laquelle me fait connaître la continuation de vos sentimens et de quelle manière vous pensez sur votre établissement à Berlin. J'en suis fort satisfait et j'espère que vous ne vous en repentirez jamais. Quant à la pension, dont je vous ai parlé, vous prendrez seulement patience jusqu'à l'année prochaine. Car à présent mes affaires de finances sont encore un peu dérangées, et il me faudra quelques mois pour les rétablir dans un ordre convenable. Je suis

Votre bien affectionné

à Charlottenbourg,
ce 1^{er} d'Août 1742.

FEDERIC.

* 4.

Sur la lettre que vous venez de m'écrire, sous date du 24 de ce mois, je veux bien vous réitérer mes assurances, que j'aurai soin de votre établissement ici, en vous marquant les fonds dont vous aurez la pension à vous promise. Je suis

Votre bien affectionné Roi

à Berlin, ce 27 Dec. 1742.

FEDERIC.

* 5.

J'ai vu par la vôtre du 19 de ce mois ce que vous m'avez mandé touchant l'engagement du comédien en question. Je ne payerai rien avant le mois d'Octobre ou de Novembre, et je ne donnerai pas d'avantage que ce que je vous ai indiqué. Sur ce je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde.

Fait à Potsdam, ce 23^{me} May 1743.

FEDERIC.

* 6.

J'ai appris par la vôtre, du 12 de ce mois, de quelle manière vous jugez à propos d'engager le comédien pour jouer les troisièmes rôles. Je vous

laisse la liberté de faire ce que vous trouverez convenable. Sur ce je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde.

Fait à Potsdam, ce 16 Juin 1743.

FEDERIC.

* 7.

Je viens de recevoir votre lettre au sujet de l'Académie des savants, que vous pensez établir à Berlin. Sur laquelle je vous dirai, qu'étant actuellement occupé à des affaires sérieuses, qui demandent toute mon attention, je ferai bien aise si vous vouliez prendre patience sur la susdite, jusqu'à ce que je serai de retour à Berlin, & que j'aurai assez de loisir pour y penser. Sur cela je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte garde.

à Magdebourg, ce 18 Juin 1743.

FEDERIC.

* 8.

J'ai été bien aise d'apprendre par la vôtre, du 23 de ce mois, l'heureux succès de vos peines au sujet de l'engagement de quelques bons comédiens. Je vous en tiendrai bon compte étant très

satisfait de tout ce que vous avez fait à cette occasion. Sur ce je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde.

Fait à Potsdam, ce 27 Juin 1743.

FEDERIC.

* 9.

Je vous fais bon gré de ce que vous me mandez touchant vos *mémoires de l'esprit & du coeur*, que vous faites réimprimer, et vous laisse la liberté de me les dédier. Sur quoi je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Au Camp de Semonitz, ce 31 d'Aout 1745.

*) Je ne suis malheureusement point de votre sentiment sur l'amitié. Je pense qu'un véritable ami est un don du Ciel. Hélas! j'en ai perdu deux, que je regretterai toute ma vie, et dont le souvenir ne finira qu'avec ma durée. Vous faites beaucoup de paralogismes éloquens. Vous avancez qu'un Chartreux peut être heureux; j'ose vous dire affirmativement qu'il ne l'est pas. Un homme qui cultive les sciences, & qui vit sans amis, est un savant loup-garou. En un mot, selon ma façon de penser, l'amitié est indispensable à notre bonheur. Que l'on pense de la même manière, ou différemment;

A 4.

*) de main du Roi.

que l'un soit vif, l'autre mélancolique, tout cela ne fait rien à l'amitié. Mais l'honnête homme, c'est la première qualité qui unit les âmes, et sans laquelle il n'y a point de société intime. Il faut, ce me semble, que l'on trouve son intérêt dans ces noeuds resserrés que l'on forme; intérêt de plaisir, de savoir, de consolation, d'utilité, etc. Voilà mon sentiment.

FEDERIC.

10.

SIRE,

J'ai retardé de deux ou trois jours d'écrire à Votre Majesté pour pouvoir lui faire un détail circonstancié de tout ce qui m'est arrivé jusqu'au moment que je suis parti de l'armée, pour aller à Liège reprendre ma compagne de voyage; & continuer ma route pour Paris en passant par Bruxelles.

Ne recevant pas mes passe-ports à Wésel, après les avoir attendus cinq jours, je partis pour Aix-la-Chapelle, où à peine je fus arrivé que je les reçus par un estafette que m'envoya Mr le Maréchal de Doffow.

D'Aix-la-Chapelle je me rendis à Liège avec une escorte de dix hommes que me donnèrent les Autrichiens, & qui vint de leur camp me prendre à Aix. En arrivant à Liège, j'y laissai Marianne,

& je vins avec une escorte jusqu'au camp. Je m'adressai le même jour à Mr de Puisieux, Ministre des affaires étrangères, qui me fit beaucoup de politesses, & qui m'en a toujours fait pendant mon séjour à l'armée. Il me présenta le lendemain au Roi, qui me reçut très-gracieusement. Il se mit à rire en me voyant, & dit à Mr de Puisieux assez haut: *voyez donc comme il ressemble à son frère.* Il me demanda ensuite des nouvelles de la santé de V. M., quand j'étois parti de Berlin &c.

Le jour que je fus présenté au Roi, je dinai chez le Maréchal de Saxe, le lendemain chez le Duc de Richelieu, le surlendemain chez Mr d'Argenson, Ministre de la guerre, & hier chez Mr de Puisieux. Aujourd'hui, sixième jour de mon arrivée, je suis parti de l'armée, & c'est de Liège que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. Le Roi m'a fait donner un passe-port, qu'il a signé de sa main, & j'ai un ordre du Ministre pour prendre des escortes jusqu'à Bruxelles. On m'a promis toute la justice possible pour mes affaires; enfin tout va fort bien, excepté le présent que je n'aurai qu'après que Mr de Puisieux aura parlé à Mr le Chambrier; encore faut-il pour cela que V. M. apprenne à ce dernier quelle est sa volonté à ce sujet. Voici l'explication de cette énigme. Le bon Valory, qui me hait cordialement, je ne sais pas pourquoi, eut la bonté d'écrire que le présent que le

Roi feroit, ne devoit point être pour moi, qui n'étois porteur de la lettre de V. M. que *par accident*, mais qu'on devoit le donner à l'écuyer qui conduisoit les chevaux. Sur cela, lorsque je partis, Mr de Puiseux me parla naturellement; il me dit qu'il étoit dans un grand embarras; qu'il voyoit d'un côté que portant la lettre de V. M., votre intention paroissoit être que ce fût moi qui eût le présent, mais que d'un autre côté il voyoit que Mr de Schwerin conduisoit les chevaux, que dans ce doute il feroit bien aise que Mr le Chambrier lui dit un mot. Je répondis à Mr de Puiseux que je m'estimois si heureux d'exécuter les ordres de V. M., que je ne pensois point au présent dont il me parloit; que comme cependant V. M. pourroit penser que c'étoit, ou parce que je n'avois point été agréable au Roi, ou parce que j'avois pu faire quelque faute, que je n'avois point reçu le présent, je le priois de permettre que je vous écrivisse naturellement ce qu'il m'avoit dit; il me répondit que je lui ferois plaisir, & que je le tirerois d'embarras. Voilà, Sire, de quoi il est question. C'est la réponse de Mr le Chambrier qui décidera cette affaire. Je supplie V. M. de ne jamais disputer de belles-lettres avec Valory, car je crois qu'il ne me hait que parce que je n'ai pas été de son avis.

J'ai vu ici Mr le Duc de Richelieu; il m'a dit qu'il avoit appris par la voie de ministres que

V. M. avoit été mécontente de lui, lorsqu'il étoit à Dresde: il a ajouté qu'il avoit écrit à ce sujet une lettre au Comte de Rottembourg, qu'il chargeoit de le justifier auprès de V. M. J'ai répondu à cela que j'ignorois absolument de quoi il étoit question, & que V. M. ne m'en avoit jamais parlé.

La perte des François dans la dernière bataille est plus considérable que celle des alliés; les premiers ont eu la victoire, mais il leur en coûte deux mille hommes de plus qu'à leurs ennemis.

Mr de Loewendal fait le siège de Bergen-op-Zoom; les trois quarts des gens disent à l'armée qu'il ne réussira pas, & peut-être le souhaitent-ils, car ils ne s'aiment guère entre eux.

J'espère que V. M. voudra bien m'apprendre s'il y a rien dans ma conduite qui lui déplaît. Je prends la liberté de lui envoyer cette lettre par la voie de son Résident à Aix-la-Chapelle, dans la crainte que celle que je lui adresse en droiture ne s'égare, les postes ici étant souvent en confusion & mal réglées. Je suis avec un profond respect &c.

à Liège, ce 1 Juillet 1747.

* II.

Il n'y a qu'une tortue capable de voyager aussi lentement que vous, &, si vous continuez de même, il y a apparence que vous arriverez à Paris vers le commencement de l'année 1748. J'ai treffailli de joie en apprenant la victoire que le Comte de Saxe vient de remporter. Il faut avouer que Monf. de Comberland est une grande pécore et quelque chose de pis. Ces animaux ont vu perdre trois batailles à leurs alliés, pour s'être laissé attaquer dans des postes, et ils retombent toujours dans les mêmes fautes. Pourquoi ils feront réprouvés des Césars, des Condés, des Turennes, des Montecuculis, et hués par les Feuquières, et s'il plait à Dieu, damnés dans l'autre monde comme des animaux incorrigibles. Point de raison Monf. de Comberland, point de raison! Ah! le beau projet dont vous venez d'accoucher! point de raison Monseigneur, eut dit le révérend père Canaie. Pour moi, je ne cesserai de vous exciter, de vous encourager et de vous animer d'ici. Point de repos, D'argens, point de repos. Voyagez, et passant par mons et par vaux, hâtez vous d'arriver chez l'Achille françois et de lui rendre la lettre dont vous êtes chargé. Si vous eussiez commandé l'armée alliée, vous n'eussiez pas marché si vite, & il y a apparence que sous

vosre conduite elle n'eût été battue qu'au mois de décembre tout au plutôt. Ayez bien soin de Terpsichore. Il me tarde de vous favoir à Paris. A présent vous aurez occasion d'enfler toutes les voiles de vosre éloquence en faisant vosre révérence au Roi. Si vous ne faites pas un compliment digne de la presse, je serai le premier à vous jeter la pierre. A dieu, tous ces grands évènements, qui excitent l'ambition des autres, amortissent cette passion en moi. Plus je fais de chemin dans le monde & plus je reconnois que les plus sages et les plus heureux sont les citoyens des vignes, qui n'ont d'autre soin que de se rendre raisonnables et les humains heureux.

à Stettin, ce 9 de Juillet 1747.

FEDERIC.

12.

SIRE,

Je suis arrivé à Paris depuis trois jours; j'y ai trouvé une lettre de Mr Darget dans laquelle il me dit que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de Stettin. J'ai été assez malheureux pour ne point recevoir sa lettre; apparemment elle sera arrivée à Wesel, lorsque j'en étois déjà parti.

En partant de Liège j'ai passé par l'armée françoise une seconde fois; de là j'ai été à Bruxel-

les, où j'ai trouvé Mr le Chambrier qui étoit sur son départ; il pourra instruire V. M. de ma conduite & des marques d'amitié qu'on m'a témoignées.

J'ai vu à l'armée la comédie; rien n'est plus pitoyable, les acteurs ne jouent point du tragique & estropient le comique. Le nommé Drouillon, dont on a parlé à V. M., est un comédien détestable; sa femme, qui joue les amoureuses, vaut beaucoup mieux que lui; elle est cependant mauvaise & passe pour telle dans une troupe misérable, les bons acteurs ayant resté dans les villes principales du royaume & n'ayant pas voulu aller courir les champs. Il y a ici à Paris quelques comédiennes de province, qui n'ayant pu trouver des troupes, cherchent à se placer; elles ne valent guères mieux que celles que j'ai vues à l'armée. Il est venu ce matin chez moi une nommée de Barnaud, qui s'est présentée pour jouer les premières amoureuses; elle a quarante ans, il lui manque cinq ou six dents, & elle est d'une Figure aussi aimable que Madame de Hauteville. Je n'ai pas manqué, Sire, de lui promettre que je vous instruirois de l'envie qu'elle a d'aller à Berlin, & je m'acquitte de ma promesse. Je rapporte tout ceci à V. M., pour lui faire sentir la nécessité de patienter encore quelque tems. Je trouverai ou à Rouen, ou à Lyon, ou à Marseille, ou à Strasbourg quelque excellent sujet; c'est là où il le faut chercher, ail-

leurs il n'y a que le rebut des troupes de ces villes. Quant au théâtre de Paris, il est impossible d'en faire sortir des acteurs sans des sommes considérables & l'on en peut trouver en province d'aussi bons. J'attends sur cela la réponse de V. M.

La Muse de la danse est arrivée en fort bonne santé à Paris; je l'ai remise à sa cousine la Salé: je suis fort content de sa conduite; elle a refusé de danser à l'armée, malgré les sollicitations de plusieurs seigneurs qui l'ont vue & reconnue à Liège; il faut qu'elle continue de même à Paris. La Laurette n'est point ici, & n'y a point été; j'ajouterai à cela que l'opéra manque totalement de sujets, & qu'excepté la Camargo, qui a quarante trois ans, il n'y a que des danseuses du troisième ordre, bien inférieures à la petite Lani. Je supplie V. M. d'être persuadé que je ferai sur tout cela ce qu'il faut.

Je compte de voir demain Vanloo et sa femme; je veux leur plonger le poignard dans le sein & leur faire connoître ce qu'ils ont perdu. Ce sont des imbécilles qui se sont laissé séduire par les discours de plusieurs personnes qui ne connoissent ni Berlin ni V. M. Si elle est toujours dans le dessein d'avoir un grand peintre, je lui en ferai avoir un à bien meilleur marché que Vanloo, aussi fameux & aussi bon que lui. V. M. peut choisir entre Natoire (c'est aujourd'hui le premier peintre de Paris) & Pierre; ce dernier est élève de le Moi-

ne, a parfaitement le goût du dessein & du coloris de son maître; ses tableaux sont fort estimés; il n'a que trente cinq ans. V. M. peut s'informer de Schmidt de son mérite. Ces deux peintres forment avec Vanloo la première classe; les meilleurs de Paris auprès d'eux ne sont que de la seconde. Je vis hier Voltaire; il m'a paru fort charmé de revoir son ami Isaac; il a voulu me mener chez Madame de Pompadour, qui est dans une maison de campagne aux portes de Paris; mais mes affaires me retenant à Paris, je l'ai prié de différer de quelques jours. On a jugé il y a deux jours son affaire avec Thévenot, violon de l'opéra; les dépens ont été compensés & les mémoires de Thévenot flétris & supprimés comme calomnieux. Voltaire n'est pas content de l'arrêt, & il a raison.

J'ai soupé dans une des meilleures maisons de Paris avec Mr. de Mairan; c'est un petit homme fort doux, d'une grande politesse, qui parle avec beaucoup d'aisance, qui dit de fort bonnes choses & n'a rien de l'encolure du géomètre; il y a autant de différence de sa conversation à celle de Mr Euler, qu'il y en a entre les écrits d'Horace & ceux du savantissime & pédantissime Wolfius. J'ai fait connoissance avec l'abbé Bernis chez Madame d'Argental, nièce du Cardinal de Tencin; c'est un aimable homme, il doit me remettre deux petites pièces charmantes, que j'enverrai par le premier courrier à V. M.

Paris

Paris est très-brillant, & l'on ne s'y apperçoit point de la guerre. On continue d'y faire des recrues avec assez de facilité, & on lève dans le royaume cinquante bataillons qui encore seront habillés & armés pour le mois de Mars.

Je travaille à mes affaires, & j'espère que grâce à la protection de V. M. elles se termineront promptement & heureusement. J'ai déjà pris quelques arrangemens avec mon frère, qui est pénétré des obligations qu'il a à V. M. Le Roi vient de lui accorder l'agrément d'une charge de Président à mortier & lui en a fait expédier *gratis* les patentes; c'est une récompence très-considérable. Je commence à croire volontiers qu'il faut qu'il ait couru quelque risque d'être pendu, & que les plaisanteries de l'hiver passé n'étoient pas sans fondement; il assure cependant n'avoir jamais été en danger d'essuyer aucune avanie, & il continue à se louer beaucoup des Anglois: je crois qu'il fera bientôt employé dans quelque cour; c'est une raison de plus pour presser la conclusion de mes affaires: je regarde le moment où elles finiront comme bien heureux, puisque ce sera celui où je partirai pour aller faire ma cour à V. M. & revoir le meilleur maître du monde.

Mr Darget me marque que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire deux fois. Je n'ai point été assez heureux pour recevoir aucune de ses lettres. Je la supplie de m'apprendre où est ce qu'elle me

les a adressées, pour que je puisse les retirer, & de vouloir adresser celles dont elle m'honore à *mon Chambellan le Marquis d'Argens, à l'hôtel de Strasbourg, rue du sépulcre, faubourg saint Germain, à Paris.*

Je n'ai point encore été à la comédie italienne, ni à la françoise, mais j'ai vu déjà deux fois l'opéra, ayant la loge du Duc de Duras, autrefois Duc Durfort, dont j'ai la clef; cela m'évite une dépense considérable. V. M. voit que les anciennes connoissances servent toujours, & que l'office que je chantai à Philipsbourg chez le Duc de Richelieu, m'est encore utile aujourd'hui. J'ai trouvé l'opéra très-foible, en égard à ce que je l'avois vu. Toutes les chanteuses sont médiocres. La le Mauve & la Peliffier n'y sont plus; les danseurs, excepté Duprés, qui vieillit cependant, sont mauvais. J'ai déjà parlé à V. M. des danseuses. Il y a une haute-contre; c'est ce que les Italiens appellent un *contr'alto*, qui est la plus belle voix que j'aye ouïe de mes jours. Ce musicien s'appelle Gelio. On joue un opéra de Rameau, qui m'a paru au dessous du médiocre; ce n'est ni de la musique françoise, ni de la musique italienne.

Il ne paroît ici aucun livre nouveau, que quelques misérables brochures de politique, où il n'y a pas le sens commun. Voltaire fait une épître sur la bataille donnée en dernier lieu auprès de Mastricht, elle est imprimée; mais il la

désavoue, & prétend ne l'avoir point faite ainsi qu'elle paroît; je ne l'envoie point à V. M., parce que je ne doute point qu'elle ne l'ait déjà reçu par le canal de Thiriot.

J'ai l'honneur &c.

à Paris, ce 15 Août 1747.

* 13.

Enfin, vous voilà arrivé à Paris, où je suis bien aise de vous savoir. Si vous voulez faire toutes mes commissions, je vous dirai tout ce qu'il me faut, ce que vous me procurerez en tout, ou en partie. Un ou deux peintres habiles. Un bon valet de comédie, car Bollog est parti. Une première actrice. NB. Petit a écrit de deux filles qu'il pourra vous montrer. Si elles sont belles, et si elles ont du talent, cela ira le mieux du monde. Si vous pouviez trouver encore quelque homme aimable, d'un bon caractère, qui n'est point pédant et versé dans la littérature, je serais très-aise d'en faire l'acquisition. Cette lettre-ci vous servira de plein-pouvoirs, et je vous autorise à signer leurs contrats. Pour toutes les personnes de théâtre il faut les engager pour six ans, sans quoi c'est l'ouvrage de Pénélope, que de faire jouer la comédie. Peut-être qu'à votre retour par Metz et Strasbourg, vous trouverez quelques bons su-

jets qui pourront nous servir, sans quoi notre comédie fera à bas l'hiver prochain. Voyez je vous prie Gresset pour savoir ce que c'est. Vous trouverez ici, à votre retour, toutes sortes de changemens qui font en mal. Le pauvre Golz est allé dans ces lieux où Térence et Tabarin sont égaux. Je l'ai assisté. Caton n'est pas mort avec autant de fermeté, parlant comme Lucrèce, disposant de ses affaires comme en santé, & triomphant des vaines terreurs de l'autre vie, comme un héros. J'espère que cette lettre sera plus heureuse que les précédentes et qu'elle vous fera bien rendue. Adieu, je souhaite que vos juges soient plus hâtés à terminer votre procès que vous ne l'êtes à voyager.

à Berlin, ce 20 Août 1747.

FEDERIC.

14.

SIRE,

J'ai reçu par la voie d'un banquier une des deux lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle me permettra de lui dire qu'elle me soupçonne à tort d'être paresseux. Depuis un mois que je suis à Paris, j'ai entièrement fini mes affaires, mes parens ont enfin pris considération, il ne s'agit plus que des engagements que je dois prendre avec eux pour éviter de retomber à l'avenir dans le

même inconvénient. Ils m'offrent de me céder par contrat public, tels fonds que je voudrai; sur lesquels fonds seront hypothéqués mes revenus. Cela est pour moi si important, que quoiqu'il y ait trois cents lieues pour aller ou pour revenir de Provence à Paris, je pars en poste pour Aix à la fin de ce mois; je serai de retour vers la fin de Septembre à Paris; j'en partirai le premier d'Octobre, & allant en poste j'arriverai le quinze à Berlin; ainsi Mlle Cochois y fera plus de six semaines avant l'opéra. La Laurette ne vient point ici; elle s'est engagée à Londres: on a fait jouer quelques ressorts pour engager la Cochois à entrer à l'opéra; mais il ont été inutiles; elle a même refusé de danser. D'ailleurs, j'ai déclaré ici publiquement qu'elle étoit engagée. Enfin je réponds à V. M. de cette affaire. Le Duc de Richelieu est arrivé à Paris depuis trois jours. Il va à Gènes. J'aurois été avec lui jusqu'en Provence, mais il reste encore une douzaine de jours à Paris & pendant ce temps-là je serai déjà arrivé à Aix; ainsi je n'irai point avec lui.

J'ai été dîner il y a quelques jours à Passy chez Madame de Tencin, soeur du Cardinal; c'est le rendez-vous des beaux esprits sexagénaires; elle est fort polie, elle a de l'esprit; elle me fit une question que je dirai un jour à V. M.

Je soupe souvent avec l'abbé de Bernis dans une des meilleures maisons de Paris: il y lut

l'autre jour deux pièces de vers; je les lui demandai, pour les envoyer à V. M.; je crois qu'elle trouvera l'une bien supérieure à l'autre. L'abbé Bernis est d'une figure aimable, & d'un caractère fort doux.

J'ai vu deux fois le jeune Prétendant; j'ai même dîné une fois chez lui; c'est un Prince bien fait, dont l'air est modeste, qui parle peu, & qui paroît avoir beaucoup de jugement; il me dit qu'il avoit appris avec une satisfaction infinie que pendant qu'il étoit en Écosse, V. M. avoit parlé de lui avec bien de la bonté. Il est ici fort mal à son aise, & paroît supporter son état avec beaucoup de fermeté. J'ai bien des choses à dire là-dessus à V. M.

Je ne vous ai point encore parlé, Sire, dans mes lettres ni de la comédie françoise, ni de l'italienne. La dernière se soutient assez bien; la Sylvia est toujours la meilleure actrice du royaume, l'arlequin est un grand sujet, la Caroline joue avec plus de vivacité que de génie, mais elle est jolie; de Haye est un excellent valet, & Lélío est très-bon pour les petits-maîtres, & certains rôles de caractères. Quant à la comédie françoise, je la trouve tombée affreusement. La Dumenil, si vantée par Mr de Voltaire, a une voix sépulcrale, & est outrée très-souvent; la Gauffin est jolie, mais elle n'a que certains rôles tendres, elle est dans

les autres au dessous du médiocre ; la Carville a des entrailles, mais elle ne raisonne point assez ses rôles. Ces comédiennes sont toutes aussi éloignées de la le Couvreur & de la de Seine, que l'hysope est au dessus du cèdre. Quant aux acteurs, Grandval joue médiocrement le tragique, & divinement bien les petits-maîtres amoureux ; Lanou seroit un grand comédien, si une figure affreuse ne gâtoit tous les talens qu'il a. Tous les autres comédiens sont ou médiocres ou mauvais.

J'ai dit à V. M. dans mes autres lettres ce que je pensois de l'opéra.

J'ai vu Mr de Maurepas, il m'a fait beaucoup de politesses & même quelques offres de service.

On attend ici le Roi vers le dix ou le douze du mois prochain ; ainsi je n'irai à Versailles qu'à mon retour de Provence, le voyage que je pourrois y faire à présent me paroissant d'une très-petite utilité. Je dois dîner demain chez le Duc d'Elbeuf, prince de la maison de Lorraine, avec Crébillon le père ; je manderai par ma première lettre à V. M. des nouvelles de cet auteur, & de sa tragédie de Catilina, qu'il doit y réciter. Je suis avec un profond respect &c.

à Paris, ce 26 Août 1747.

15.

SIRE,

J'ai reçu le *duplicata* de la lettre de V. M. dans le moment que j'allois partir pour la Provence. Je n'ai point encore été assez heureux pour que la lettre en original me parvînt. J'ai été à la poste, où j'ai fait un bruit épouvantable; on m'a promis de chercher, & de faire toutes les perquisitions possibles.

J'exécuterai les commissions de V. M. le mieux qu'il me sera possible. Celle de l'homme de lettres qui ne soit point pédant, & qui ait un caractère aimable, me paroît la plus difficile. Tout ce qui a dans ce pays un certain mérite, est presque impossible à déplacer. Gresset, par exemple, dont V. M. me parle, a deux emplois qui lui rendent deux mille écus; il faut ajouter à cela une des plus jolies femmes de Paris pour maîtresse; un homme d'ailleurs prévenu en faveur de sa patrie ne la quitte point, lorsqu'il y est retenu par le coeur & par l'intérêt. L'inclination que les François gens de lettres ont pour Paris est si grande, ils sont si contents des agrémens qu'ils pensent y avoir, qu'il est même difficile d'en faire sortir des gens médiocres. Cet abbé le Blanc que V. M. a voulu avoir, & qu'elle est fort heureuse de n'avoir point eu, est un homme très-peu considéré; c'est

un bel esprit subalterne, & très-subalterne; cependant cet homme trouve des ressources & des agrémens à Paris dans bien des maisons, parce qu'aujourd'hui en France tout le monde a la rage du bel esprit, & que les financiers, ainsi que les ducs, veulent qu'il soit dit qu'ils reçoivent chez eux les savans. Il y a quelques jeunes gens qui ont des connoissances; mais les uns manquent totalement par le ton de la bonne compagnie, & ne sont précisément que des auteurs; les autres sont des gens qui ayant de l'esprit ont un caractère méprisable, & qui comme l'abbé Fréron ont été à Bissètre ou à Vincennes pour des actions flétrissantes. Malgré ces difficultés V. M. peut être assurée qu'au retour de mon voyage de Provence, qui ne durera en tout que vingt jours, je tâcherai de la satisfaire.

Quant au peintre, cet article est plus aisé que l'autre; mais il faut que je m'y prenne finement; sans cela cet homme demanderoit tout ce que V. M. vouloit donner à Vanloo, & je souhaiterois l'engager à meilleur marché.

Je viens aux comédiennes: les deux filles dont parle Petit chantent au concert de Rouen; elles n'ont jamais joué la comédie; on dit qu'elles sont assez jolies, mais je crois qu'il ne faut avoir recours à cela que si je ne trouve point à Lyon, où je ferai dans quatre jours, ou à Strasbourg à mon retour, quelques bons sujets; ils sont bien

rare, même à Paris, & je puis protester à V. M. que sur la réputation de Mademoiselle Babet, qui passe ici pour une fille de beaucoup d'esprit, on m'a fait à son sujet quelques propositions à la comédie françoise. V. M. n'auroit pu s'empêcher de rire de voir la grimace que je fis; je me contentai cependant de répondre que les personnes qui avoient du talent & du mérite ne quittoient jamais le service de V. M. Elle a fait pour son spectacle une perte dans Cochois le fils; c'étoit, il est vrai, un fou, & un insolent; mais c'étoit un excellent comédien, aussi au dessus de tous les comiques de la comédie françoise de Paris que Hauteville étoit en folie au dessus de tous ses camarades. J'aurai l'honneur de rendre compte incessamment à V. M. de ce que j'aurai vu à Lyon. Je suis avec un profond respect &c.

à Paris, ce 5 Septembre 1747.

16.

SIRE,

A la diligence que je fais, V. M. ne m'accusera plus de paresse. Je suis arrivé en Provence il y a huit jours, mes affaires sont terminées à ma satisfaction. Je pars pour Paris dans six jours, où je vais chercher la Cochois, & V. M. peut être assurée que nous nous ferons rendus à Berlin selon les or-

dres à la fin du mois d'Octobre. Voilà près de six cents lieues que j'aurai faites en deux mois. Après cela que V. M. dise que je voyage lentement. Je finirai en arrivant à Paris l'engagement du peintre que V. M. souhaite d'avoir. Elle peut être assurée que je ne lui donnerai que de l'excellent.

J'ai vu en allant en Provence presque toutes les troupes du royaume. Dans celle de Dijon tous les sujets sont au dessous du médiocre; dans celle de Lyon il y a un comique bon, mais qui demande des appointemens extraordinaires, une amoureuse médiocre entretenue par un amant, ainsi difficile à avoir, & qui ne vaut pas le quart de la pension qu'elle m'a demandée. La troupe d'Aix, ma chère patrie, est exécration; il n'y a pas une seule personne capable de jouer des seconds rôles dans une bonne comédie. Enfin l'ennui de ne trouver rien qui pût convenir à V. M. m'a obligé d'aller à Marseille. J'y ai trouvé les trois plus excellens sujets du royaume. Je n'excepte pas même ceux de Paris, au dessus desquels je les mets, si l'on excepte la Dumenil; deux de ces sujets sont le sieur Rouffelois & sa femme, qui avoient été autrefois engagés pour le service de V. M. & qui ne furent point assez heureux pour aller à Berlin. Le mari joue supérieurement dans le tragique, ainsi que dans le comique; il a la noblesse & le bon sens de Baron, le feu de Dufrene & la voix de Quinault l'aîné. Cet homme

feroit depuis long-temps à Paris, où il a débuté avec un succès extraordinaire, si un Gentilhomme de la chambre qui croyoit avoir quelque raison personnelle de se plaindre de lui, ne s'étoit déclaré ouvertement son ennemi. Enfin, Sire, je n'ai jamais rien vu de si parfait que cet acteur, & il est aussi au dessus de tous les comédiens que nous avons à Berlin, que la Cochois est au dessus de l'Auguste & de l'Artus. Quant à sa femme, c'est une jeune beauté de vingt ans, le visage ovale, les yeux vifs & tendres, le nez effilé, la bouche petite & remplie de grâces; elle est un peu plus grande que Marianne, a la taille fine & charmante, elle joue avec beaucoup de délicatesse & de bon sens; c'est dans le tragique le son de voix touchant de la de Seine, & dans les grandes amoureuses la noblesse de la le Couvreur; elle a la poitrine un peu foible; mais comme elle joue ici la comédie six fois par semaine, elle ne se ressentira plus de cette incommodité à Berlin, où elle pourra se reposer trois ou quatre jours de la semaine.

Le troisième sujet est une grande fille âgée de dix sept ans, appelée Drouin, soeur d'un comédien qui joue les premiers rôles à Paris; elle est faite au tour, elle a les yeux remplis de feu, la bouche gracieuse, le tour du visage bien fait; elle a au théâtre beaucoup d'intelligence, joue les amoureuses avec esprit, & les soubrettes en cas de besoin; elle déclame aussi fort bien dans le tragique.

Ces trois sujets, Sire, son prêts à s'engager pour le service de V. M. J'ai trouvé d'abord quelque difficulté dans le sieur Rouffelois & sa femme, attendu qu'il se plaignoit qu'on lui avoit fait quitter un engagement considérable qu'il avoit à Bourdeaux; mais je lui ai si bien fait connoître les avantages qu'il y avoit d'être au service de V. M., qu'il est aujourd'hui charmé d'y entrer.

Je n'ai rien voulu conclure avec les trois sujets que je n'aye eu l'honneur auparavant de savoir les intentions de V. M., parce que je ne fais si les conditions qu'ils proposent pourront lui convenir. J'ai vu ici les engagements du sieur Rouffelois & de sa femme; ils ont chacun mille écus de France, & ils demandent mille écus chacun d'Allemagne; je leur ai offert huit cents écus. J'ai péroré & harangué inutilement pendant une heure.

Quant à la petite Drouin, je dis petite, parce qu'elle est remplie de grâces & qu'elle a encore ces manières enfantines qui conviennent si bien à la jeunesse, elle consent de s'engager pour six cents écus. Il y a encore une autre chose dont il faut que je prévienne V. M., c'est que ces sujets ne peuvent venir qu'à pâques, parce qu'ils sont engagés jusqu'alors, & il faut que je fasse faire à ce sujet une réflexion à V. M. Elle ne trouvera aujourd'hui que de très-mauvais comédiens, tout ce qu'il y a de bon est engagé dans les troupes jusqu'à pâques. Je dirai plus à V. M., c'est que je ne lui

conseillerois pas de prendre ceux qui déserteroient, parce qu'ayant fait une mauvaise action, ils seroient capables d'en faire une seconde & de quitter ainsi le service de V. M. Je crois donc qu'elle devroit prendre patience jusqu'à pâques. La troupe passera l'hiver comme elle pourra, & je me charge avec les acteurs qu'elle a de faire représenter jusqu'à pâques une bonne comédie par semaine. Que V. M. me permette de lui dire une chose. Nous faisons toujours de grandes recrues, mais elles ne sont guère bonnes. En vérité, Sire, depuis que je suis en France & que j'ai vu la comédie de Paris & celle de Marseille, je suis encore plus convaincu que je ne l'étois que V. M. n'a que deux comédiens à qui le titre d'acteur convienne, Favier & la Cochois. Grand Dieu, que tout le reste paroîtroit mauvais à côté des sujets que je vous propose! Et quant aux filles dont Petit parle, cela fait des actrices si médiocres, qu'on n'en a pas voulu même dans les troupes ordinaires; elles chantent dans les chœurs du concert de Rouen. D'ailleurs, Sire, je crois qu'il nous faut des sujets faits & non point à faire, qui peut-être ne pourroient jamais être formés.

Je suis &c.

à Marseille, ce 27 Septembre 1747.

17.

SIRE,

Je suis arrivé à Paris depuis deux jours, & j'en ferois d'abord reparti, si Mlle Cochois ne m'avoit demandé quatre ou cinq jours pour finir quelques affaires. Je les lui ai accordés sans peine, parce que j'ai compris que vu la désertion de Lani, & des autres misérables qui l'ont suivi, elle arriveroit à temps pour les répétitions de l'opéra, Sodi & les autres sujets qu'on a engagés ne pouvant partir que vers le dix ou le douze de ce mois, temps auquel la Cochois sera déjà en chemin.

Il n'est rien de si affreux que l'action de Lani; il mériteroit que V. M. lui fît sentir tout le poids de son indignation. J'ai dit dans tout Paris ce que je devois dire au sujet de ce faquin & de ses compagnons de désertion & de friponnerie; & je continuerai à les faire si bien connoître avant que de partir d'ici, qu'ils se repentiront de leur sottise. Lani a placé sa soeur à la comédie françoise, où elle a déjà dansé, & joué deux rôles; mais un des directeurs de l'opéra que je connois, m'a promis qu'il l'obligerait à quitter, attendu qu'ayant été autrefois à l'opéra, elle ne pouvoit plus entrer à la comédie.

Comme je fais que je ne saurois mieux faire ma cour à V. M. qu'en lui disant toujours la vérité,

je suis persuadé de ne point lui déplaire en l'assurant qu'on a eu tort de lui dire que Teissier avoit tenu quelques discours qui méritoient sa disgrâce. Elle fait que j'aimerois mieux mourir que de lui en imposer dans la plus petite chose. Je puis lui protester que pendant le temps que j'ai resté à Paris, quoiqu'il fût pressé par les directeurs de l'opéra d'entrer à leur service, il a toujours parlé avec le respect le plus profond de tout ce qui peut avoir le moindre rapport à V. M. J'ai voulu savoir si pendant mon absence il auroit commis quelque faute; j'en parlai hier à Mr le Chambrier; voici les propres termes du Ministre de V. M.: *il faut que je rende justice à Teissier; il est bien différent des autres, il m'est toujours revenu qu'il avoit parlé avec tout le zèle possible de Berlin & du Roi; c'est un témoignage que je dois à la vérité, & que je serois charmé de lui rendre, si le Roi me le demandoit.* Cette réponse de Mr le Chambrier, Sire, m'a déterminé à vous écrire à ce sujet, d'autant qu'il ne faut pas que je cache à V. M. que nous avons grand besoin de Teissier. Tout ce que nous avons engagé ici en hommes est mauvais; il n'y a que Sodi de bon, tout le reste ne vaut pas Giraud à beaucoup près; c'est ce qu'elle verra elle-même dans peu. V. M. demandera peut-être pourquoi j'ai souffert que Petit engageât des sujets si médiocres; je lui répondrai que je n'étoit pas à Paris lorsqu'il les a arrêtés, & que même si j'y avois

avois été, j'aurois fait comme lui, puisque la brièveté du temps, & la nécessité d'avoir un ballet pour l'opéra cet hiver, ne laissoit pas la liberté du choix. Ainsi l'on a été obligé de se contenter de ce que l'on n'auroit pas arrêté dans un autre temps. Si j'avois osé prendre quelque chose sur moi, j'aurois voulu faire avec ces gens des engagements pour un temps plus court, quoiqu'à parler naturellement je crois que la plupart d'entr'eux se donneront à eux-mêmes leur congé dans moins de deux ans. Si je connoissois un autre danseur sérieux qui approchât de Teiffier, j'appuyerois moins, Sire, sur l'article de son rappel; mais je suis fâché que nous laissions aux Parisiens un homme si difficile à remplacer, & qu'ils destinent dans leur opéra à succéder à Duprès dans quelque temps, & il est vrai qu'il a été très-goûté.

La Caroline n'a point voulu partir pour huit mille francs; elle en demande dix. Je dois encore avertir V. M. qu'elle avoit été sans doute trompée par le nom de Caroline; vous avez cru, Sire, que c'étoit sa soeur aînée la comédienne, qui plaît infiniment à Paris; c'est sa cadette, qui n'est encore qu'un enfant; elle est de la taille qu'avoit la petite Lani, lorsqu'elle arriva à Berlin; elle a moins de mérite qu'elle, & danse bien moins régulièrement: il est vrai qu'elle a plus d'ame, & qu'elle est plus jolie; mais, Sire, donner huit mille francs à un enfant qui n'a qu'un quart de part à

la comédie italienne, ce qui peut faire dix huit cents livres, n'est-ce pas assez bien payer? Si V. M. me permet de le dire, les appointemens trop forts payés à des sujets qui ne sont point excellens, sont cause que ceux qui le sont, demandent dans la suite des augmentations, & que quoiqu'ils soient bien payés, ils se figurent ne l'être pas assez.

Il est venu ce matin chez moi une nommée Mme Ribou qui a pensé m'arracher les yeux; elle m'a dit que j'étois cause qu'on ne l'avoit pas engagée, par rapport aux sujets que j'avois arrêtés à Marseille; je lui ai répondu que j'avois jusqu'au moment qu'elle me parloit ignoré si elle étoit sur la terre; elle m'a dit que c'étoit tant pis pour moi; je n'ai rien répliqué, car j'ai craint d'être battu, & je lui ai promis, pour m'en débarrasser, d'écrire à son sujet à V. M. On m'a dit qu'elle avoit voulu donner mille écus à cette actrice; vous auriez été un peu surpris, Sire, lorsque vous auriez vu une femme âgée de quarante ans, & assez laide. Je ne fais au reste si elle est bonne ou mauvaise. Ce qui me donne une foible idée de ses talens, c'est qu'elle est depuis plus de huit mois sur le pavé de Paris, sans trouver aucune troupe; il me paroît qu'on arrête un peu trop aisément des sujets pour le service de V. M., sans les examiner, & surtout qu'on dispose bien libéralement de sa bourse.

Un certain Loinville, qui est venu me voir, m'a dit qu'on avoit écrit pour lui, & qu'il demandoit huit mille livres; j'ai plié les épaules, & je lui ai tourné le dos; je connois ce Loinville, & l'ai vu en Provence il y a près de trente ans; c'est un bon comédien de province, & puis c'est tout; inférieur à Favier, & supérieur aux autres que nous avons.

Mr Petit m'a fait voir une femme qu'il vouloit engager pour jouer les rôles de reine, les caractères; elle n'est pas d'une figure brillante, ni même jolie; mais elle n'est pas bien laide; je l'ai entendue déclamer quelques vers avec bon sens, & elle a joué une scène comique avec beaucoup de feu; elle vouloit mille écus; j'ai mis cela à fix cents écus, & j'ai signifié à Mr Petit que je ne signerois pas autrement son engagement; je regarde cela comme une affaire faite, & V. M. l'aura à son service.

Petit m'a encore présenté deux jeunes gens, pour jouer des confidens dans le tragique, & des seconds amoureux; j'en ai été extrêmement content; ils sont jeunes, d'une jolie figure, ils ont de la voix & de l'intelligence; je les ai entendus déclamer deux ou trois scènes, & quoiqu'ils ne se donnent que pour des confidens, je les ai trouvés aussi bons, & peut-être meilleurs que Desforges & Rosemberg; du moins ils jouent avec plus d'esprit & de vérité; je leur ai offert quatre cents écus,

& j'ai déclaré qu'autrement je ne prenois aucune part à leur engagement. Nous trouverons dans le courant de la semaine les deux confidentes dont nous avons encore besoin, pour rendre la troupe de Berlin la plus complète & la meilleure de l'Europe. Mr Darget m'écrit là-dessus les volontés de V. M., & je veux engager, pour le même prix que les confidens, deux jeunes filles, jolies, qui ayent des talens & de la vertu; car si je prenois des catins, elles déferteroient, ou elles mettroient encore le désordre dans la troupe.

J'ai envoyé l'engagement définitif à Rouffelois & à sa femme; je le dis encore à V. M., elle a dans ces deux sujets, après la Dumenil & la Noue, ce qu'il y a de meilleur dans le royaume. Ils partiront au commencement du carême avec la petite Drouin, aussi jolie que la Barbarini, mieux faite qu'elle, & qui fera avant un an la plus aimable actrice de l'Europe. Mr Lenfant, commissaire ordonnateur en Provence, m'enverra à Berlin leur engagement, qu'ils lui donneront à mesure qu'il leur remettra le mien. Je trouverai le leur ainsi en arrivant à Berlin.

J'aurai avant qu'il soit trois jours engagé un des plus grands peintres de Paris; j'en ai deux en main, je prendrai le plus raisonnable; car dès que les gens à talens que souhaite V. M. me font des propositions qui me paroissent tant soit peu déraisonnables, je leur ris au nez, & j'en cherche d'autres.

Je ne donne aucune nouvelle des armées à V. M., parce qu'elle les fait aussitôt que moi. J'ai pris pendant que j'ai été en Provence des mémoires sur les deux dernières campagnes d'Italie, qui pourront amuser V. M. J'oubliois de lui dire que n'ayant eu d'avis qu'à mon arrivée de Paris d'engager la figurante dont j'avois parlé à V. M., Don Philippe, qui l'avoit déjà vue à Marseille, & qui l'avoit trouvée jolie, ainsi que moi, lui fit proposer de s'engager pour seconde danseuse dans une troupe qu'il compte faire aller cet hiver dans la ville où il restera, & qu'il a fait venir à Nice en attendant; l'aimable danseuse eut cependant la fermeté de balancer entre le Prince & le Chambellan; elle me dit que si j'étois assuré de la faire recevoir, elle partiroit pour Berlin. Je n'avois point d'ordre, je craignois de faire perdre à cette fille une espèce de fortune: je n'osai rien prendre sur moi, elle partit pour Nice. Ah, Sire, pourquoi n'ai-je pas été assez heureux pour recevoir en Provence la lettre où Mr Darget me disoit de l'engager? J'ai perdu la consolation de mes vieux jours.

Plus gente chérubine ne se vit onc

Blancheur de lis & croupe de chanoine.

Cependant si V. M. souhaite voir cabrioler sur le théâtre de Berlin cette merveille de nos jours, elle m'a dit qu'elle y viendrait, si on l'engageoit à pâques, & qu'elle accompagneroit dans le temps Rouffelois & sa femme.

J'aurai l'honneur d'écrire à V. M. par le premier courrier sur l'affaire du peintre. Voltaire est à Fontainebleau, dont il reviendra mercredi; je souperai avec lui chez Madame du Châtelet. Cela pourra me fournir quelque nouvelle littéraire, pour envoyer à V. M. Je suis avec un profond respect &c.

à Paris, ce 3 Novembre 1747.

18.

REQUÊTE

d'un pauvre malade à un grand Roi qui se porte bien.

SIRE,

Je m'étois flatté depuis deux jours de l'heureuse espérance que je pourrois être assez fortuné pour faire ma cour à V. M.; mais me voilà encore perclus depuis hier de la moitié du corps. Une misérable humeur scorbutique prend à chaque moment diverses formes. Mr Cothénus m'assure qu'à l'aide d'une cure de dix ou douze jours, il me rendra aussi vigoureux qu'un athlète des jeux olympiques; mais j'ai, Sire, une autre maladie que V. M. peut seule guérir; cette maladie c'est la crainte que j'ai

de lui déplaire, & tous les remèdes ne font rien au corps si l'esprit est malade. V. M. peut à l'exemple du Messie me guérir dans un instant, en me faisant assurer de sa part par le saint abbé de Prades, que je puis avaler en paix tous les diaboliques breuvages que Cothénus ordonnera. N'allez pas vous figurer, Sire, que le métier de faiseur des miracles ne convient pas à V. M.; rappelez vous que les plus grand princes ne l'ont pas méprisé. Vespasien, qui après tant de mauvais souverains mit fin aux maux de l'empire, daigna s'abaisser à guérir un boiteux en lui marchant sur la jambe, en Syrie, & un aveugle en Judée en lui frottant les yeux de sa salive. V. M. peut faire un miracle avec moins de peine, & elle conviendra que quelque peu que je vaille, je vaux bien un vieux Juif borgne. Je me recommande donc à sa bonté, & j'ai l'honneur, étendu sur mon chalit entre deux vieux bouquins, l'un grec & l'autre latin, de me dire avec le plus profond respect &c.

à Potsdam, ce 28 Mars 1750.

19.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur d'écrire à V. M. en arrivant à Paris, si je n'avois craint de lui déplaire. Dans l'idée où j'étois qu'elle étoit mécontente de ma conduite, j'appréhendois qu'elle ne condamnât cette liberté. Je ne saurois exprimer la joie que j'ai ressentie, lorsque Mr le Chambrier m'a dit que vous aviez la bonté, Sire, de me permettre de vous écrire, puisque cela me fournit l'occasion d'affirmer encore V. M. que j'ai été forcé par une maladie opiniâtre & dangereuse de ne point obéir aussi ponctuellement à ses ordres que j'eusse souhaité de le faire. Il y a environ sept mois, Sire, que j'arrivai à Paris dans un état déplorable. Mr le Chambrier a dû certifier à V. M. que je ne lui en impose point, & que je ne lui en ai jamais imposé à ce sujet. Je fus obligé par l'ordre des plus habiles médecins d'aller passer l'hiver dans un pays extrêmement chaud. Si je n'avois pas été malade, pourquoi n'aurois-je pas passé ce même hiver à Paris, au lieu d'aller au pied des montagnes de Gènes? J'en suis revenu, Sire, il y a un mois dans la meilleure fanté du monde. Mon premier soin en arrivant à Paris a été d'aller chez Mr le Chambrier, pour savoir s'il n'avoit point d'ordre à me donner; il m'a répondu qu'il ne savoit rien du

précis sur mon compte ; cela m'a empêché de continuer ma route jusqu'à Berlin, ne sachant si j'avois le malheur d'être entièrement disgracié de V. M. Qu'elle me permette donc de lui demander avec l'empressement le plus respectueux la grâce de m'instruire de ses ordres ; je m'estimerai très-heureux, s'ils me procurent le bonheur de continuer d'être au service du meilleur maître du monde. Je n'ai jamais perdu de vue, Sire, un seul instant, depuis que j'ai été éloigné de V. M., les bontés dont elle m'a honoré ; & dans tous les pays où je vivrai, elles seront également gravées dans ma mémoire. Je suis avec le plus profond respect &c.

à Paris, ce 14 Mai 1751.

20.

SIRE,

Il étoit deux heures avant le jour, lorsque le postillon que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer a frappé à ma porte ; tous mes gens dormoient profondément, & ayant été le premier à l'entendre, je crie à gorge déployée, qu'on ouvre à Mr Carita mon apothicaire qui m'apporte l'émulsion que je dois prendre ce matin. Mon laquais un moment après entre dans ma chambre, avec un homme botté ; habillé de bleu, tenant un paquet à la main ; je me frotte les yeux, je les ouvre tant que je

puis, & je ne comprenois pas par quel enchantement un apothicaire avoit été métamorphosé tout à coup en postillon & une bouteille d'émulsion en lettre. Enfin revenu un peu à moi-même, je fors de dessous ma couverture un bras à demi paralytique, j'ouvre la lettre & à l'aide d'une bougie que tenoit mon laquais à demi nu, je lis les vers de V. M. (qui, par parenthèse, quand ils ne seroient faits que par un particulier, feroient passer mon chalit à l'immortalité; ils sont dignes de Chaulieu). Ma lecture finie, je me fais étayer des couffins, & soutenu ainsi qu'un vieux bâtiment qui va crouler, j'ai l'honneur d'écrire ces lignes à V. M., qui m'ont couté bien des *hai!* & des *he!* car vous savez, Sire, que je ne suis rien moins que stoïcien. Au reste V. M. ne me rend pas justice en croyant que la paresse me tient au lit: passe encore, Sire, si vous aviez cette pensée lorsqu'il faut que de Potsdam je vienne à Berlin: mais pour rester à Berlin, quand je puis être à Potsdam, il faut que je sois aussi paralytique que l'étoit celui de l'évangile. Je guérirai pourtant, j'espère, dans trois ou quatre jours; & la pharmacie assure que je n'aurai pas pris encore deux douzaines de clystères, trois médecines & six bouteilles d'émulsion, que l'on me dira, *prends ton lit & marche, & va à Potsdam.*

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 8 Février 1754.

21.

SIRE,

Depuis qu'il a plu à V. M. de joindre au titre de conquérant celui de réconciliateur des enfans prodigues, & qu'elle a bien voulu prendre soin de ramener dans le giron de l'Eglise un père de l'Eglise du XVIII^{ème} siècle l'abbé de Prades; j'ose me flatter qu'elle voudra bien me procurer le sort d'Esaü, & que déshérité comme cet ancien Juif, j'aurai cependant le bonheur de recevoir la bénédiction paternelle. V. M. peut me rendre ce service qui me fera prospérer dans ce monde & dans l'autre.

Mon père & toute ma famille m'ont écrit les lettres les plus pressantes, pour que V. M. veuille bien faire écrire à son Ministre à Paris de recommander à Mr de Sechel un nommé Mr Pseautier, Directeur des postes en Provence, lorsque l'occasion se présentera où Mr de Sechel pourra lui rendre quelque service. Cet homme ne demande qu'une lettre de recommandation vague & dont l'effet n'aura peut-être jamais lieu; cependant un jour cela pourroit lui faire avoir un meilleur poste. Mon père, qui depuis vingt ans ne m'a jamais écrit que fort froidement, me traite de la façon du monde la plus tendre dans sa lettre, & me dit que si je l'oblige dans cette occasion, il

faura un jour réparer une partie du mal qu'il m'a fait. J'avoue à V. M. que s'il me laissoit dans son testament quatre ou cinq mille écus au dessus de ma légitime, je n'en serois pas fâché. Je fais qu'étant attaché à V. M., je n'aurai jamais besoin de personne; mais, Sire, les coups de canon tuent les Turenne, les Barwick & même les Charles XII. Si V. M. veut me donner caution qu'elle ne commandera plus ses armées, je renonce de tout mon coeur à ce que je puis avoir après la mort de mon père; ayant dix ans de plus que V. M., trente coliques & quinze rhumatismes par mois, je dois, par des règles plus fures que toutes celles de algébristes, décamper, d'ici-bas quinze ans avant V. M. Je suis &c.

à Potsdam, ce 7 Novembre 1754.

22.

SIRE,

Je ne fais si la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. lui sera rendue à Vienne; car en vérité de la manière dont elle conduit ses affaires, on doit toujours supposer que tous les quinze jours elle prend une province. Il y a un mois que vous êtes parti de Potsdam, vous voilà maître de la Saxe, & la victoire glorieuse que vous venez de remporter sur les Autrichiens met sous votre puissance la

moitié du royaume de Bohême. Toute l'Europe retentit du bruit de vos actions éclatantes, & les papiers publics lui ont déjà appris que c'est principalement à votre célérité, à votre courage, à l'étendue de vos lumières que sont dus les progrès & les victoires de vos armées. Il y a pourtant, Sire, une chose qui m'afflige. On dit que vous avez passé cavalièrement trente six heures sans prendre aucune nourriture, & que vous ne vous êtes pas donné le loisir la veille de la bataille de manger un seul morceau. Je prie V. M. de songer à ce beau passage du Palladium : *le pain fait le soldat*. Vérité très-importante. La gloire nourrit l'ame; mais il faut quelque chose de plus à l'estomac, surtout lorsqu'il est foible, & que de la santé de cet estomac dépend le bonheur d'un grand Etat. Faites jeûner les Saxons tant que vous voudrez, j'y consens de très-bon cœur; mais n'allez pas leur donner le pernicieux exemple de leur apprendre à se passer de manger.

A propos des Saxons, lorsque je pense à la façon dont vous les traitez, je suis tenté de croire qu'à la qualité d'archevêque de Magdebourg vous voulez ajouter celle de grand pénitencier, & que vous jugez nécessaire de faire jeûner le Roi de Pologne & ses soldats jusqu'à ce que le temps de la pénitence que vous leur avez imposée soit accompli. En attendant ils n'auront pas besoin de rhubarbe, ni des poudres digestives. L'indigestion

est une maladie à laquelle ils ne feront pas sujets; & Mr le Comte de Bruhl fortira de ce camp avec la taille d'une jeune fille de quinze ans.

Permettez, Sire, avant de finir ma lettre, que je supplie V. M. d'absoudre en qualité d'évêque l'abbé de Prades, si par hasard il a assommé quelque Autrichien & a encouru les censures de la sainte mère Eglise. J'ai l'honneur &c.

à Potsdam, ce 4 Octobre 1756.

23.

Mes troupes, mon cher Marquis, ont fait des efforts de valeur. Pour moi, pauvre philosophe, je n'y ai été que pour ce qu'est un homme sur 25,000. Vous badinez de la famine des Saxons; mais il faut bien prendre ces gens par un bout, & c'est bien la façon d'apprivoiser un Luculle que de lui faire faire abstinence. J'ai reçu votre première lettre; je n'y ai point répondu, parce que j'étois par monts & par vaux. J'ai laissé l'abbé en Saxe, ne voulant pas fouiller ses mains pures de sang catholique. La tête a tourné aux François, il n'y a rien de plus indécent que les propos que l'on tient sur mon compte. On diroit que le salut de la France tient à la maison d'Autriche, & les larmes d'une Dauphine ont été plus éloquentes que mon manifeste contre les Autrichiens & les Saxons. Enfin, mon cher, je déplore des suites du trem-

blement de terre qui a renversé toutes les cervelles politiques de l'Europe, & je vous souhaite tranquillité, santé & contentement. Adieu.

en Octobre 1756.

24.

SIRE,

Voilà donc Albe incorporée dans Rome, & par votre prudence les ennemis de l'Etat en deviennent les citoyens & les défenseurs. Après des actions aussi éclatantes, quel est l'homme, quelque prévenu qu'il soit, qui ne se trouve obligé de convenir de la supériorité de vos lumières? Les François vous condamnent; c'est ainsi que les Athéniens déclamaient contre Philippe, quand il devenoit l'arbitre de la Grèce. Vous allez l'être de l'Europe. Il est naturel que les Athéniens modernes, aussi frivoles que les anciens, en imitent la conduite; les discours injurieux des François font le panégyrique de votre gloire. Je souhaite, Sire, que ces insensés, séduits par un espoir trompeur, fassent des feux de joie dans la plus petite maladie que vous aurez, & qu'ils publient que vous êtes mort: de pareils feux indécents ont fait le plus beau trait de l'histoire de Guillaume III.

J'ai soigneusement exécuté la commission dont Mr le Comte de Finckenstein m'a chargé; mais comme je n'entends pas l'allemand, & qu'il a fallu

se servir de l'imprimeur qui a prêté serment & qui imprime au château tous les manuscrits qu'on veut tenir secrets jusqu'à leur publication, j'ai été obligé de me servir, pour la correction de l'imprimerie, de Mr de Francheville, qui est de même à serment, qui fait l'allemand & qui a corrigé l'édition des ouvrages de V. M. C'est du consentement & de l'avis de Mr le Comte de Finckenstein que j'ai agi de même. Quant à la lettre de V. M., elle est charmante, écrite avec toute la noblesse possible; on n'y a changé qu'un seul mot. Mr le Comte de Finckenstein m'ayant dit que les Suédois s'empressoient depuis un mois de témoigner beaucoup de bonne volonté & qu'il craignoit qu'ils ne fussent vivement offensés de l'épithète d'aristocratie *cruelle & sanguinaire*, j'ai mis aristocratie *tumultueuse*. J'espère que V. M. ne condamnera pas ce petit adoucissement, puisque son ministre me paroissoit dans une véritable peine.

Nous avons été ici, Sire, dans une douleur inconcevable, Mr Frédersdorf & moi, sur des lettres venues de Berlin, qui disoient que vous aviez été blessé dans une embuscade & qui assuroient que vous étiez prisonnier. Ces nouvelles étoient assez bien circonstanciées pour nous jeter dans le désespoir. Nous avons d'abord envoyé à Berlin, pour aller à la source, & après sept heures de souffrances, nous avons appris que tout ce qu'on nous avoit raconté & même écrit, n'étoit qu'un

qu'un tissu de menfonges. V. M. permettra qu'à l'occasion de ces fabricateurs de mauvaises nouvelles, je lui rapporte un bon mot de Mr Mitchell, Envoyé d'Angleterre : *On voit, a-t-il dit, des Jacobites à Berlin, & il n'y a point de Prétendant, cela est singulier.* J'ai &c.

à Potsdam, ce 17 Octobre 1756.

* 25.

Adieu, mon cher Marquis, je vous crois à présent de retour à Berlin. Allez à Charlottenbourg quand & comme vous le voudrez, & voyagez pour ne revenir qu'au commencement d'Octobre. Je suis charmé de ce que vous vous portez mieux. J'ai tremblé pour vous, mais j'espère que l'exercice, le voyage en terre natale & votre retour vous guériront tout à fait. Pour moi, mon cher, je vais combattre des moulins à vent & des Autriches, ou des Russes & des Autrichiens. Adieu mon cher, je suis dans le travail de l'enfantement. Je ne saurois guère vous en dire davantage, mais je m'intéresserai toujours sincèrement à votre bonheur & à votre conservation.

à Munsterberg, ce 23 Avril 1757.

FR.

26.

Souvenez-vous, mon cher Marquis, que l'homme est plus sensible que raisonnable. J'ai lu & relu le troisième chant de Lucrèce; mais je n'y ai trouvé que la nécessité du mal & l'inutilité du remède. La ressource de ma douleur est dans le travail journalier que je suis obligé de faire & dans les continuelles dissipations que me fournissent le nombre de mes ennemis. Si j'avois été tué à Kolin, je serois à présent dans un port où je ne craindrois plus les orages. Il faut que je navigue encore sur cette mer orageuse, jusqu'à ce qu'un petit coin de terre me procure le bien que je n'ai pu trouver dans ce monde-ci. Adieu, mon cher. Je vous souhaite la santé & toutes les espèces de bonheur qui me manquent.

à Leutmeritz, ce .. Juin 1757.

* 27.

Mon cher Marquis, regardez moi comme une muraille battue en brèche par l'infortune depuis deux ans. Je suis ébranlé de tous côtés. Malheurs domestiques, afflictions secrètes, malheurs publics, calamités qui s'apprêtent: voilà ma nourriture. Cependant ne pensez pas que je mollisse. Dussent tous les éléments périr, je me verrai en-

sevelir sous leurs débris avec le sang-froid dont je vous écris. Il faut se munir dans ces tems désastreux d'entrailles de fer & d'un coeur d'airain pour perdre toute sensibilité. Voilà l'époque du Stoïcisme. Les pauvres disciples d'Epicure ne trouveroient pas à cette heure à débiter une phrase de leur philosophie. Le mois prochain va devenir épouvantable, & fournira des événemens bien décisifs pour mon pauvre país. Pour moi, qui compte le sauver, ou périr avec lui, je me suis fait une façon de penser convenable aux tems & aux circonstances. Nous ne pouvons comparer notre situation qu'au tems de Marius, de Sylla, du Triomvirat, & à ce que les guerres civiles ont fourni de plus furieux & de plus acharné. Vous êtes trop éloigné d'ici pour vous faire une idée de la crise où nous sommes & des horreurs qui nous environnent. Pensez, je vous prie, aux pertes des personnes qui m'étoient les plus chères, que je viens de faire tout de suite, & aux malheurs que je prévois, qui s'avancent vers moi à grands pas. Enfin que me reste-t-il pour me trouver dans la situation du pauvre Job? Ma santé, d'ailleurs foible, résiste je ne sais comment contre tous ces assauts, & je suis étonné de me soutenir dans des situations que je n'aurois pu envisager il y a trois ans sans frémir. Voilà une lettre peu agréable & peu consolante, mais je vous vide mon coeur, & je vous écris plus pour le décharger que pour

vous amuser. Ecrivez moi quelque fois & foyez persuadé de mon amitié. Adieu.

ce 19 de Juillet 1757.

FEDERIC.

La philosophie, mon cher, est bonne pour adoucir les maux passés ou futurs, mais elle est vaincue par les maux présents.

28.

Cette année, mon cher Marquis, a été terrible pour moi. Je tente & j'entreprends l'impossible pour sauver l'Etat; mais en vérité j'ai besoin plus que jamais du secours des causes secondes pour réussir. L'affaire du 5. Nov. a été très-heureuse; nous avons 8 généraux françois, 260 officiers, passé 6,000 hommes de prisonniers. Nous avons perdu un colonel, 2 autres officiers & 67 soldats; il y a 223 blessés. C'est à quoi je ne devois pas aspirer; il faut voir ce qui arrivera à l'avenir. J'ai été obligé de faire arrêter l'abbé; il a fait l'espion & j'en ai beaucoup de preuves évidentes: cela est bien infame & bien ingrat. J'ai fait prodigieusement de vers. Si je vis, je vous les montrerai au quartier d'hiver; si je péris, je vous les lègue & j'ai ordonné de vous les remettre. A présent nos bons Berlinoises n'auront plus rien à craindre de la visite ni des Autrichiens ni des Suédois, & en

gagnant une bataille je n'y profite que de pouvoir m'opposer avec fureté à d'autres ennemis. Ces temps affreux & cette guerre feront sûrement époque dans l'histoire. Vos François ont commis des cruautés dignes des pandours; ce sont d'indignes pillards. En vérité l'acharnement qu'ils me marquent est bien honteux; leurs procédés ne tendent qu'à se faire un ennemi irréconciliable d'un ami qui leur a été attaché seize ans. Adieu, mon cher Marquis, je vous crois au lit; n'y pourrifiez pas, & souvenez-vous que vous m'avez promis de me joindre au quartier d'hiver. Vous avez encore du temps pour vous reposer, & jusqu'à présent je ne fais où je pourrai vous donner rendez-vous. J'ai le sort de Mithridate, il ne me manque que deux fils & une Monime. Adieu, mon aimable paresseux.

Torgau, ce 15 Novembre 1757.

* 29.

Votre amitié vous séduit, mon cher; je ne suis qu'un polisson en comparaison d'Alexandre, & indigne de délier les cothurnes à César. La nécessité, qui est la mère de l'industrie, m'a fait agir & recourir à des remèdes désespérés dans des maux de même nature. Nous avons pris ici 14 à 15 mille prisonniers, de sorte qu'en tout j'ai au

delà de 23 mille hommes des troupes de la Reine entre mes mains, 15 généraux et passé 700 officiers. C'est un emplâtre sur mes blessures; mais cela ne répare pas le tout. Je vais marcher à présent du côté des montagnes, pour y régler la chaîne des quartiers, & si vous voulez venir, vous trouverez les chemins libres & assurés. J'ai été affligé de la trahison de l'Abbé, mais la chose n'est que trop certaine; la séduction s'est faite cet hiver à Dresde, il m'a vendu indignement, & comme il s'est trouvé dans mon armée, il a averti l'ennemi de tout ce qui est parvenu à sa connoissance. Depuis que je l'ai fait arrêter, mes démarches ont été cachées & tout a bien réussi. Adieu, cher Marquis, vous savez que je vous aime. Ne me refusez pas la consolation que je trouve dans votre compagnie & venez me joindre bientôt.

à Breslau, ce 19 Dec. 1757.

Fr.

* 30.

Vous pouvez croire, mon cher Marquis, que votre lettre m'a fait un grand plaisir par l'amitié que vous m'y témoignez & par l'envie que j'ai de vous revoir. Votre voyage peut se faire à votre commodité. J'ai choisi des chasseurs, que j'ai envoyés à Berlin pour vous conduire. Vous pouvez faire

de petites journées, la première à Erfort, la seconde à Crossen, la troisième à Gruneberg, la quatrième à Glogau, la cinquième à Parchewitz, la sixième à Breslau. J'ai dit qu'on doit commander les chevaux, & que l'on devoit chauffer les chambres sur la route, que l'on vous prépare de bonnes poules dans tous les chemins. Votre chambre dans la maison est tapissée et fermée hermétiquement; vous n'aurez aucune incommodité de vent-coulis ni de bruit. La ville de Liegnitz vient de se rendre: ainsi vous serez aussi sûr en chemin & dans Breslau, qu'à Berlin. Si quelque vapeur de vanité pouvoit me monter à la tête, cela me seroit arrivé après vos lettres. Mais, mon cher, quand je me considère moi-même, je rabats les trois-quarts de l'éloge. Tout ce que votre éloquence prend plaisir à tant relever, n'est qu'un peu de fermeté & beaucoup de fortune. Vous me trouverez le même que vous m'avez quitté, & vous pouvez être persuadé que ces choses qui ont tant d'éclat de loin sont souvent bien petites de près. Enfin, mon cher, le plaisir de jouir de votre société est sur quoi je fonde les agrémens de ma vie. Il y a grande apparence que nous aurons la paix générale: personne ne la souhaite plus que moi. En attendant j'emploierai avec vous les heures de mon loisir à étudier; c'est, sans contredit, le meilleur usage que l'on peut faire du tems. Vous verrez un déluge de vers qui ont inondé ma campagne.

Il y en a à vous, & des Epigrammes pour tous mes ennemis. Adieu, mon cher Marquis; je vous embrasse.

A Strigau, ce 26 Dec. 1757.

FEDERIC.

* 3^e.

J'ai reçu, mon cher Marquis, votre lettre avec celle de l'Abbé. Sa lettre vous est arrivée au tems qu'il a déjà été relâché. Les ordres en ont été donnés il y a 5 jours. Marquez lui, s'il vous plaît, que malgré ses procédés, qui n'ont pas été nets à mon égard, je fais m'arrêter dans mes ressentimens; que pourvû qu'il devienne sage je trouverai à l'accommoder de quelque bénéfice, ce qui lui est d'autant plus indispensable que presque toutes les portes catholiques orthodoxes lui sont fermées. Vous m'écrivez de bougies, ici on me parle de hareng. En vérité, tant valoit-il faire la guerre encore, que devenir revendeur sur mes vieux jours. Je vais au gros de l'arbre, mon cher, je règle le change & autres choses d'une plus grande influence dans l'Etat. Le pain & la viande entrent dans cette cathégorie, mais les harengs, les bottes, les bougies s'arrangeront d'elles-mêmes, quand le gros fera réglé. Adieu mon cher, j'ai

chiffré toute la longue journée, je suis fatigué.
Adieu donc, je vous embrasse.

ce 14 au soir.

FEDERIC.

32.

SIRE,

J'ai trouvé dans la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de nouvelles marques de ses bontés. Vous ressemblez, Sire, à ces génies bienfaisans des anciens, qui se faisoient connoître à ceux qu'ils protégeoient en les accablant toujours de nouveaux bienfaits. Quand serai-je assez heureux pour pouvoir vous remercier à Sans-Souci de toutes vos grâces, & vous y voir jouir d'une paix que vos glorieux travaux vous auront procurée ! Vous me dites que vous vous préparez à aller combattre vos ennemis ; c'est me dire que vous allez les vaincre : mais je n'en suis pas moins alarmé. Je crains sans cesse, ainsi que tous vos fidèles sujets, dont vous êtes le père, qu'il ne vous arrive quelque accident. C'est dans vous seul que réside la gloire & le bonheur de tous vos Etats.

Je ne fais, Sire, si je pourrai profiter du congé que vous avez daigné m'accorder, à cause de la grande foiblesse dont je suis encore. Pour faciliter un voyage qui m'est si nécessaire, V. M. pour-

roit me rendre le plus grand service, si à tant de grâces qu'elle m'a faites elle en ajoutoit encore une dernière; car après cela ce seroit abuser des bontés de V. M. que de l'importuner davantage. J'ai trouvé à Berlin un de mes cousins germains, Mr de Mons, Capitaine au régiment de Piémont; c'est un jeune homme de trente trois ans, dont la conduite à Berlin & à Magdebourg a mérité l'estime publique, & l'amitié de Mr de Seidlitz, qui pourra rendre compte à V. M. de son caractère. Si elle daignoit lui accorder la permission d'aller à Aix sur sa parole, il m'accompagneroit jusques à Chambéri, après quoi je continuerois ma route par la Savoie pour Nice & lui la sienne pour Aix par le Dauphiné. Il me seroit de la plus grande utilité d'avoir la compagnie d'un officier françois jusques en Suisse, & surtout d'un parent & d'un ami. J'ose ajouter à ces premières raisons, que toute ma famille, & ma mère surtout, dont j'attends la plus grande partie de ce que je dois avoir, me saura un gré infini de ce congé. Ainsi, Sire, si vous m'accordez cette grâce, après m'avoir vous-même accablé de bienfaits, vous me procurerez de nouveaux biens dans ma patrie, & vous me ferez terminer aisément les discussions que je ferai peut-être obligé d'essuyer. Pardonnez-moi, Sire, si je vous écris aussi longuement dans le temps que vous êtes occupé des affaires les plus serieuses; mais je connois l'excès de vos bontés, & vous ne

sauriez croire le bien que vous me ferez, si vous m'accordez la grâce que je prends la liberté de vous demander. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 29 Avril 1758.

* 33.

Vous connoissez le chien de tendre que j'ai pour vous, mon cher Marquis, et vous savez que je ne saurois rien vous refuser. Prenez donc pour votre conducteur ce Capitaine de Piémont, votre parent; je lui ferai expédier le passeport que vous me demandez, & vous pourrez partir avec lui lorsque vous le trouverez à propos. Nous courons ici les grandes aventures. J'ai fait trotter Mons. Daun de Bohême en Moravie; enfin nous guerroyerons jusqu'à ce que nos maudits ennemis veuillent faire la paix. Votre lettre, mon cher, avoit une odeur de Cassé & de Senné, qui m'a fait purger en l'ouvrant. Grand Dieu! ne faites donc pas une apothicairerie de votre pauvre corps. Quoi, une lettre, qui fait soixante milles d'Allemagne, conserve, par votre seul tact, assez de vertu médicinale, pour opérer après huit jours de route sur moi? Que ne doit-ce donc être, si l'on vous approchoit? Voilà une nouvelle découverte en médecine. Sans doute qu'à l'avenir on purgera les malades par la vertu communicative des remèdes que d'autres au-

ront pris; peut-être même par lettres; & les lettres purgatives iront d'un bout de l'Europe à l'autre opérer leurs effets comme des billets de banque payables au porteur. En vérité, mon cher Marquis, vous êtes un étrange mortel! Pour Dieu! ne vous tuez pas à force de soins pour votre fanté; & que les remèdes épargnent la plus belle ame des beaux-esprits & ce coeur pur & net, digne de Bayard, que j'estime tant en vous. Vale.

à Zittau, ce 7 de May 1758.

FR.

34.

SIRE,

Après avoir rendu à V. M. un million de grâces de la bonté qu'elle a eue de permettre que je pusse rétablir ma fanté & prendre du temps pour me remettre d'une maladie cent fois plus dangereuse & plus longue que celle que j'ai faite à Breslau; j'oserai lui dire que je suis beaucoup plus courageux qu'elle ne le pense, & que je pars dans cinq jours pour Berlin, presque privé de l'usage d'une jambe. Si les bains d'herbes & l'été ne me fortifient pas les nerfs, me voilà appuyé tristement sur une béquille pour le reste de mes jours. Du moins si j'étois estropié pour le service de V. M., je m'en consolerois; mais devenir perclus dans un lit & dans un fauteuil, cela est bien fâcheux; cependant

une chose me console, c'est que depuis trois ans vous êtes si accoutumé à voir des boiteux, des borgnes, des manchots, enfin de toutes sortes d'estropiés, que vous ne trouverez pas mauvais que je paroisse devant vous la hanche gauche plus haute que la droite & une jambe à demi pliée : je voudrois avoir l'autre en aussi mauvais état, & vous voir une fois paisible jouir tranquillement à Potsdam de la gloire immortelle que vous vous êtes acquise. J'espère que l'automne vous rendra à vos peuples, heureux & jouissant de la plus parfaite santé. Voilà de nouveaux alliés, qui vont faire en Italie une puissante diversion en votre faveur, & jamais le Roi d'Espagne ne pouvoit mourir plus à propos. Encore un effort, Sire, cette campagne & tout est gagné; vous pourrez dire alors comme disoit David : *j'ai vu les nations frémir, s'élever contre moi, & former des projets pleins de vanité; elles ont été dissipées comme le vent dissipe les nuages, & leurs espérances n'ont été que de vaines illusions.* A propos de poëte hébreu, je prends la liberté d'envoyer à V. M. des vers sur le Cardinal Cotin, qu'on assure être de Fréron; peut-être qu'elle ne les a pas encore vus, & je crois qu'ils ne lui paroîtront pas mauvais.

J'ai l'honneur &c.

à Hambourg, ce 22 Février 1759.

35.

SIRE,

J'ai reçu la lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, dans le moment que je partoisi de Hambourg, & j'ai attendu d'être à Berlin pour avoir l'honneur de lui répondre; car avant d'y arriver je n'ai jamais été certain un seul moment, à cause de ma foiblesse, du temps où je pourrois être assez heureux pour la revoir. Enfin, après quatorze jours de route, je suis venu glorieusement à bout de faire trente milles. Ma santé se rétablit pourtant, & si vous voulez me permettre de faire une campagne de six semaines ou de deux mois, je compte d'être en état pendant les mois de Juillet & d'Août de vous suivre jusqu'à Vienne; cela ne me causera aucune dépense, ni aucuns frais à V. M. J'ai été obligé d'acheter des chevaux, puisqu'en paix comme en guerre une de mes jambes ne peut pas me servir une heure de suite; j'ai donc pris un carrosse.

Malgré ce que V. M. me dit de la supériorité du nombre de ses ennemis, je suis toujours convaincu qu'elle viendra à bout de les réduire à lui accorder une paix glorieuse. La France est par rapport aux finances dans l'état le plus pitoyable; elle n'a plus aucun crédit dans les pays étrangers, & son commerce est entièrement ruiné. Les An-

glois s'y prennent de la manière qu'il convient pour la réduire à se prêter aux conditions qu'on voudra lui offrir. Si les Anglois se rendent maîtres de Québec, ils forceront, s'ils en ont envie, les François à faire la guerre de la Reine de Hongrie. Cette dernière prise de la Guadeloupe a achevé de jeter dans la consternation tous les négocians du royaume. Enfin, au pied de la lettre, il n'y a plus en France ni finances, ni marine, ni commerce; comment continuer à payer les subsides? Il s'agit de faire encore un effort cet été, & la paix ne peut manquer de se conclure en automne. J'ai vu depuis un mois plusieurs des plus gros négocians de Hambourg, deux entre autres qui venoient depuis quinze jours de France, l'un de Marseille, l'autre de Bourdeaux; le premier m'a assuré qu'au lieu de quatre cent soixante vaisseaux que les Marseillois envoyoit tous les ans dans le levant, il n'en étoit parti depuis deux ans que dix sept, tous les autres ayant été pris, ou brûlés, ou coulés à fond. Le négociant de Bourdeaux m'a dit que depuis onze mois il n'étoit parti de cette ville que trois vaisseaux pour les îles de l'Amérique & pour le nord, au lieu de cinq à six cents qui partoient toutes les années pour différens endroits. Enfin, Sire, un fait certain, c'est que depuis dix huit mois les François n'ont pas reçu une livre de sucre de leurs plantations. Ce sont les Danois qui prennent le sucre aux raffineries

de Hambourg, qui le vont vendre en France, & achèvent de faire sortir l'argent. Les François n'ont jamais été si bas pour les finances dans les plus grands malheurs de Louis XIV. Ajoutez à cela un mécontentement général de la nation, qui demande la paix; un esprit de vertige répandu dans leur conseil d'Etat; des ministres qui se haïssent, qui cherchent à se détruire, qui sont presque tous les jours remplacés par de nouveaux, & vous verrez, Sire, qu'il faut que la France songe sérieusement à la paix. Et si elle est épuisée, qui donnera des subsides aux barbares & aux Tartares, qui soudoiera ces Suédois? qui payera ce tas de cuistres rassemblés, à qui l'on donne le nom de l'armée de l'Empire? Je conviens que les Autrichiens sont de braves gens & des ennemis qu'on ne doit pas mépriser; mais vous les avez battus si souvent, que vous les rebattrez toujours de nouveau, lorsque vous voudrez vous servir des lumières supérieures que la nature vous a données. L'Europe, Sire, est persuadée de ce que je dis à V. M., & vos ennemis malgré leur nombre ne paroissent rien moins qu'assurés de leur bonne fortune. Je fais les discours qu'ils tiennent, parce que je viens d'un pays où ils ont beaucoup de partisans: la seule chose qui pourroit rendre vos ennemis vainqueurs, c'est si vous veniez à périr. Vous devez donc songer, Sire, à votre conservation, non seulement par rapport à vous, mais encore par rapport

port à tout votre peuple. Quant à moi, Sire, je suis plus obligé que qui que ce soit au monde de faire des vœux pour V. M.; car si j'étois assez malheureux pour la perdre, j'aimerois mieux aller vivre dans quelque colonie angloise de l'Amerique que de retourner en France. Je ne saurois exprimer à V. M. les injustices que l'on m'y a fait essuyer depuis quelques mois, & j'ai été fort heureux de tirer d'abord à Hambourg trente deux mille livres; car on ne veut plus laisser sortir les quinze mille qui devoient m'être payées au commencement de Février. Mon frère m'a écrit que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de me payer les intérêts de cette somme, qu'il garderoit jusques à ce qu'à la paix les choses prissent une autre face. Pour me chagriner davantage, les gens du Roi ont dénoncé ma philosophie du bon sens au parlement de Paris comme un livre impie, & il a été brûlé par la main du bourreau; l'arrêt qui le condamne, a été ensuite mis dans toutes les gazettes étrangères. Je prie V. M. de se souvenir que ce livre est imprimé depuis vingt trois ans, qu'il a été fait en Hollande, par conséquent dans un pays où les François n'ont aucune juridiction, que personne jusques ici en France ne s'étoit avisé d'y trouver rien de contraire ni aux mœurs ni à la Divinité. Peut-on montrer plus de haine & de passion? Ces gens-là ne cherchent pas même à les couvrir, car ils ont fait brûler par le même arrêt le poëme de

Voltaire sur la religion naturelle, & ils ont eu l'insolence de mettre dans leur arrêt qu'ils ont fait imprimer : *Poëme par le Sr de Voltaire dédié au Roi de Prusse.* Ce qui m'afflige le plus, c'est que malgré tant de fujets de me plaindre, je suis obligé de me taire, de diffimuler, & d'attendre la paix pour ravoir ce qui me revient, & surtout le bien de ma mère, qui a quatre vingts ans passés. Mais je puis protester à V. M. que si j'avois le malheur de la perdre, j'aimerois mieux être privé de tout ce que j'ai dans le monde que de vivre dans un pays où de pareilles indignités sont autorisées. Si j'avois vingt ans de moins, je demanderois à V. M. la permission de faire la campagne dans l'armée du Prince Ferdinand.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 26 Mars 1759.

* 36.

Noël qui arrive m'annonce la fâcheuse nouvelle de votre maladie. Puisque c'est une ébullition de sang, il y a toute apparence que ces mauvaises humeurs, une fois sorties du corps, vous procureront une bonne santé pendant l'hiver. Il faut rester à Francfort jusqu'à votre entier rétablissement, puis retourner à Berlin. Quoique je sois très-foible, je suis obligé de partir le 7 pour la Saxe.

Ainsi, Marquis, reste à savoir où nous nous reverrons. Je commande plus impérieusement à mon corps que vous au vôtre ; il faut qu'il aille lorsqu'il y a nécessité de marcher. Mais mes raisons sont plus pressantes que les vôtres. Il faut bien finir la campagne pour avoir une bonne paix, & cela vaut la peine que je sacrifie ma santé pour l'Etat. Ce bout de campagne durera jusqu'à la mi-décembre, & alors j'espère que je pourrai goûter quelque repos. Enfin, mon cher Marquis, je m'abandonne au hazard qui se joue des mortels & qui se plaît à amener les événements toujours d'une manière différente à laquelle on s'attendoit. Je vous souhaite repos & santé, & je fais des vœux pour que vous reveniez à Berlin, sans que ce petit voyage vous fasse du tort. Adieu, cher Marquis, je vous embrasse.

le 4 Avril 1759.

FEDERIC.

37.

SIRE,

Vous avez permis que je prisse la liberté de vous écrire quelquefois ; je n'ose cependant le faire aussi souvent que je le souhaiterois, dans la crainte de détourner V. M. des choses importantes dont elle est sans cesse occupée ; mais les succès de vos ar-

mes dans la Bohême & les commencemens heureux de cette campagne me donnent trop de joie pour pouvoir m'empêcher d'en féliciter V. M. Je deviens tous les jours plus assuré que la fin de cette campagne vous rendra heureux & content à vos peuples, & qu'après vous être couvert de gloire, vous passerez à Potsdam & à Sans-Souci des jours fortunés, au milieu des choses magnifiques que vous y faites & que vous y rassemblez. Je fais que vous avez à surmonter des difficultés qui étonneroient & même qui abattroient tout autre prince que vous; mais la même fermeté & la même prudence qui vous ont tiré d'affaire jusqu'aujourd'hui, vous conduiront à une paix durable & honorable. Je vous regarde comme l'Hercule moderne, vous êtes obligé de faire des prodiges; vous combattez contre une hydre; mais vous viendrez à bout d'en abattre toutes les têtes. Je ne m'aveugle pas, Sire, sur la situation des choses présentes, je fais qu'elles sont dans un état très-critique; mais enfin, Sire, je juge du futur par le passé, & je ne doute pas qu'un calme heureux ne succède bientôt à tant de tempêtes. Je regarde la ligue d'aujourd'hui comme celle de Cambray; elle ne produira ainsi qu'elle aucun effet & s'en ira de même en fumée. V. M. a bien tort de me dire que le mal d'autrui n'est que songe. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Sire; mon sort, par les arrangemens que j'ai pris, est si fort attaché à la conservation de V. M., que

si j'avois le malheur de la perdre, Dieu fait ce que je deviendrois. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'irois plutôt à la Jamaïque ou à la nouvelle Ecosse que de retourner en France. Mais à propos de ma très-chère patrie, vous venez de mettre en deuil plus de trente femmes que vous avez rendues veuves par le changement des prisonniers de guerre; en revanche vous avez tari la source de cinquante fausses nouvelles que ces Messieurs publioient tous les jours; c'étoit ainsi qu'ils payoient les politesses dont on les accabloit.

J'ai reçu une lettre de Voltaire; il y avoit quatre ans qu'il ne m'avoit écrit; mais il n'a pu résister à l'envie de savoir ce que je pensois du révérend père Malagrida & des autres jésuites portugais. Que dit V. M. de ces honnêtes gens? L'aventure du Roi de Portugal est une belle leçon pour tous les rois, & surtout pour les rois protestans. C'est une chose affreuse que le Pape ose soutenir d'infames parricides, & qu'un prince cruellement assassiné n'ose pas chasser de ses Etats les principaux auteurs de son assassinat. Voilà un beau sujet pour faire sous le nom d'un quaker un sermon contre toutes les religions qui ont des prêtres. Si je n'étois pas encore incommodé & toujours souffrant de ma jambe, j'aurois déjà donné matière à une nouvelle brochure.

J'ai l'honneur &c.

Berlin, ce 20 Avril 1759.

38.

SIRE,

J'ai reçu les vers que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer. Comment peut-on être occupé du commandement d'une armée de cent mille hommes, & trouver encore le temps de faire des vers aussi ingénieux, & infiniment plus corrects que ceux de la Fare & de Chaulieu? Vous exécutez tout ce que vous voulez; & je crois que si vous en aviez la fantaisie, vous feriez en même temps un admirable plan de bataille, & un sermon aussi beau que le font ceux de Saurin.

J'avois déjà vu dans tous les papiers publics cette toque & cette épée que le Pape a envoyées au Maréchal Daun; je voulois engager le gazetier de Berlin à mettre dans sa gazette que le Prince Ferdinand attendoit de Londres un chapeau & une épée bénits par l'archevêque de Cantorbery; & qu'on ne doutoit point chez tous les protestans que la bénédiction de Cantorbery ne fût plus efficace que la romaine. Il faudroit accabler de plaisanteries les Autrichiens & les François: ces gens-là publient cent sottises qui font beaucoup d'impression, & on les laisse faire. Au lieu de tant de mauvais sermons que font nos ministres, pourquoi ne prennent-ils pas occasion d'écrire une lettre pastorale dans laquelle ils feroient voir la ruine entière du

protestantisme, si les ennemis de V. M. viennent malheureusement à bout de leurs desseins ? J'écrirois bien quelque brochure à ce sujet : mais c'est en allemand qu'il faut que soit fait un pareil ouvrage, pour être répandu parmi le menu peuple & lu de tout le monde. Je n'ai vu qu'une seule pièce en faveur de la bonne cause qui soit écrite avec goût ; c'est une lettre sur les libelles ; je vous ai d'abord reconnu, Sire, & vous pouvez être assuré qu'à la cinquantième ligne j'étois aussi certain que vous étiez l'auteur de cet ouvrage que si vous me l'eussiez dit. On l'a traduit en allemand, & par-là il devient encore plus utile.

J'aurois envie de faire une feuille tous les mois sous le titre de *Mercur de Harbourg*, dans lequel je tournerai en ridicule sans aigreur & sans invectives toutes les impertinences que publient les ennemis. Je ferai imprimer cet ouvrage en françois & en allemand ; personne ne saura que j'y travaille que celui qui le traduira, car le traducteur deviendra aussi nécessaire que l'auteur, puisque c'est le peuple qu'il faut instruire, & les gens qui parlent françois en Allemagne ne font qu'un petit objet, en égard à ceux qui n'entendent que l'allemand. Si V. M. ne désapprouve pas mon idée, je commencerai dès qu'elle me fera savoir sa volonté. Il me paroît que ce projet peut être utile pour la publication de quelques pièces que V. M. s'amuse à faire & que j'insérerai dans le *Mercur*

de Harbourg, comme venant des auteurs sous le nom desquels il plaira à V. M. de mettre ses ouvrages.

Je ne suis point étonné des sottises & des impertinences de plusieurs officiers françois; je les avois prévues, & V. M. peut se rappeler que j'eus l'honneur de lui dire à Breslau pourquoi elle avoit la complaisance de placer un tas de jeunes étourdis dans sa capitale. Je n'en ai grâce au Ciel pas vu un seul pendant tout le séjour qu'ils ont fait dans cette ville. Dieu les maintienne en joie à Spandau! Tout ce que je puis dire à V. M., c'est que nous n'entendrons plus à chaque instant quelque nouvelle qui n'avoit aucune réalité, & qui pourtant ne laissoit pas que d'inquiéter pendant deux ou trois jours tous les honnêtes gens de Berlin.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 5 Mai 1759.

* 39.

Bravo, bravo, mon cher Marquis, vous vous escrimez à merveille, vous avez l'éloquence orientale des Hébreux, vous persuadez par de bonnes raisons, & vous condamnez ceux qui me disent des sottises. Que ne vous dois-je point? Votre plume est une épée tranchante qui coupe & perce mes

ennemis. Ces ennemis me donnent bien de la besogne : mais je vous assure que j'agis avec une prudence & une vigilance admirable. J'ai passé toute la nuit en embuscade, & je n'ai rien pris. Peut-être la fortune me favorisera-t-elle une autre-fois. Daun est entre Marclissa & Lauban. Desqu'il voudra pénétrer sérieusement en Silésie, nous en viendrons aux mains, & cette journée décidera de beaucoup. Ne me grondez point, si j'en reviens toujours à mes moutons. Cela m'occupe si fort, comme de raison, que l'application avec laquelle je traite mes manoeuvres absorbe toute la capacité de mon esprit. Je ne lis plus que *Lucrèce* & vos lettres. Ma machine commence à se détraquer très fort, mon corps est usé, mon esprit s'éteint, & mes forces m'abandonnent. Mais l'honneur parle, il me fait penser & agir. Je fais une campagne défensive qui ne plaira point à nos ennemis. J'attends mon moment & alors j'usurai du peu d'huile qui reste encore dans ma lampe. Vous dont le foyer brillant éteint toutes les autres lumières, vous qui avez profité plus qu'aucun autre mortel du rapt de *Prométhée*, vous pouvez travailler, éclairer le monde par vos productions, l'amuser & l'instruire. Mais pour moi, mon cher Marquis, il n'y a plus que le tombeau qui me convient pour ensevelir les restes usés d'un homme qui vous a aimé & qui vous aimera jusqu'au dernier soupir. Adieu.

ce 12 May 1759.

FEDERIC.

40.

SIRE,

Je n'ai jamais rien lu d'aussi plaisant que votre bref du Pape & votre lettre du Prince de Soubise: je suis persuadé que les ennemis mêmes de V. M. seront forcés d'avouer qu'on ne peut rien voir de plus ingénieux.

J'ai changé le plan de mon ouvrage, & le titre. Je prendrai celui-ci, qui me paroît plus intéressant & plus conforme à mon idée: *Mémoires de l'académie des novellistes du caffè de saint James.* Je feindrai que quelques Anglois ont formé une société dans laquelle chacun est obligé de lire à toutes les assemblées quelques pièces politiques. Voilà le moyen de placer à chaque séance de la prétendue académie toutes les satires que je voudrai. Le titre de mon ouvrage me fournira encore l'occasion de tourner bien des choses en ridicule; & je tâcherai de faire un livre qui soit assez intéressant pour être lu même à la fin de la guerre & lorsqu'il aura perdu le prix de la nouveauté. Enfin, Sire, si vous voulez bien m'aider & faire valoir mon projet en m'envoyant ce que vous ferez dans vos momens de loisir, je suis assuré que mon ouvrage réussira; je compte d'en envoyer dans sept ou huit jours à V. M. la première partie imprimée.

Le bref du Pape m'a paru si plaisant, que je le traduirai en latin, & je le ferai imprimer en deux colonnes, le latin d'un côté & le françois de l'autre: ce qui lui donnera encore un plus grand air de vraisemblance, parce que tous les brefs du Pape sont toujours en latin, lorsqu'ils sont adressés à la cour impériale, ou aux ministres de cette cour.

Dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M., le bruit se répand dans la ville que le Prince Henri est entré dans Nuremberg, & que V. M. a repoussé & battu un gros corps d'Autrichiens. Je suis persuadé, Sire, que vous ferez dans cette campagne tout ce qu'il faut pour vaincre vos ennemis de tous les côtés, & je ne doute pas d'avoir le bonheur de vous revoir tranquille à Potsdam à la fin de cette année, comblé de gloire & jouissant d'une parfaite santé; car selon moi ce dernier article est aussi important au bonheur des héros qu'il l'est à la tranquillité de nous autres pauvres simples mortels. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 17 Mai 1759.

41.

Je suis si occupé ici, mon cher Marquis, de nos sottises héroïques, que je crains fort de vous seconder foiblement dans votre louable projet. Je

n'ai point battu l'ennemi, parce que je n'en ai point eu l'occasion. Ma tâche fera bien difficile à remplir. L'ennemi-que j'ai vis-à-vis de la Silésie est de quatre vingt dix mille hommes; j'en ai à peu près cinquante mille pour lui résister. L'embarras commencera à se faire sentir dès que les armées entreront en campagne; il faudra beaucoup d'adresse, d'art & de valeur pour se tirer du danger qui nous menace. Mon frère n'a point envoyé de troupes à Nuremberg; ce seroit une très-grande faute, s'il avoit poussé cette pointe dans les circonstances présentes. Au contraire, il doit regagner la Saxe promptement, pour détacher contre les Russes. Il n'est pas temps encore de chanter victoire, ni de présager l'avenir; le gros de la besogne, le noeud de la difficulté nous attend, & il faut voir ce que le destin ordonnera des événemens; quels qu'ils soient, ils ne dérangeront pas ma philosophie. Pour ma santé, & pour le contentement de mon coeur, ce sont des choses auxquelles je ne pense pas & qui me sont très-indifférentes. Je vois bien, mon cher Marquis, que vous êtes séduit comme le public. Ma situation peut jeter peut-être un certain éclat de loin; mais si vous en approchiez, vous ne trouveriez qu'une grosse & épaisse fumée. Je ne fais presque plus s'il y a un Sans-Souci dans le monde; quel que soit l'endroit, le nom ne me convient plus. Enfin; mon cher Marquis, je suis vieux, triste &

chagrin. Quelques lueurs de mon ancienne bonne humeur reviennent de temps en temps; mais ce sont des étincelles qui s'évanouissent, faute d'un brasier qui les nourrisse; ce sont des éclairs qui percent des nuages orageux & sombres. Je vous parle vrai; si vous me voyiez, vous ne reconnoîtriez plus les traces de ce que je fus autrefois. Vous verriez un vieillard grisonnant, privé de la moitié de ses dents, sans gaieté, sans feu, sans imagination; & moins que les vestiges de Tusculum, dont les architectes ont fait tant de plans imaginaires, faute de ruines qui leur indiquent les fonds de la demeure de Cicéron. Voilà, mon cher, les effets, moins des années que des chagrins; voilà les tristes prémices de la caducité que l'automne de notre âge nous amène infailliblement. Ces réflexions, qui me rendent très-indifférent pour la vie, me mettent précisément dans les dispositions où doit être un homme destiné à se battre à outrance; avec ce détachement de la vie on se bat de meilleur cœur, & l'on quitte ce séjour sans regret. Pour vous, mon cher, qui n'êtes point dans cette carrière de sang, conservez votre bonne humeur, jusqu'à ce qu'un juste sujet d'affliction vous arrive; & mortifiez nos ennemis par votre plume, pendant que de mon côté j'emploierai le peu de talens que j'ai pour les confondre à grands coups d'épée & de canon. Adieu, cher Mar-

quis. Que le Ciel vous conserve en paix & sous sa sainte garde.

A Reich Hennersdorf, ce 28 Mai 1759.

42.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur d'écrire plutôt à V. M., si l'on pouvoit venir à bout des imprimeurs; ces gens-là ne finissent jamais. J'ai suspendu pour quelques jours mes *Mémoires de l'académie des novellistes*, parce que j'ai cru que je pouvois faire quelque chose de plus utile dans un goût sérieux. Voici deux lettres sous le nom d'un ministre du saint évangile. Dans la première je me suis proposé de prouver que l'objet de la maison d'Autriche & celui de la France avoit été dans tous les temps d'anéantir la réformation: dans la seconde lettre j'ai montré que l'Autriche & la France croyoient que le moment de l'exécution de leur dessein étoit arrivé.

Si j'avois cette éloquence vive & persuasive que la nature vous a accordée si libéralement, j'aurois pu faire quelque chose de très-bon; mais outre la médiocrité des talens que le Ciel m'a donnés, la foiblesse de mon corps s'est communiquée à mon ame, & mon esprit n'est guères moins énérvé que mes organes. J'ai tâché de réparer par

l'exposition de la vérité les défauts de l'orateur, & j'ai eu recours à la raison toute nue, ne pouvant la présenter avec des ornemens qui l'auroient rendue plus convaincante. C'est cette raison qui a fait trouver grâce à cet ouvrage auprès des lecteurs : & puisque ces lettres ont été plus heureuses que je n'osois m'en flatter, je compte d'en publier encore cinq ou six nouvelles, si j'ai la force de les faire.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le bref du Pape avec la traduction latine. Il y a plus de sel & plus d'imagination dans cette pièce que dans tout ce qu'on a publié & qu'on publiera pendant le cours de cette guerre.

Personne ne fait que je suis l'auteur des lettres que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. ; l'imprimeur même qui les imprime l'ignore ; il n'y a que Mr de Beaufobre à qui j'en aye fait la confidence, qui est chargé de l'impression. Je supplie V. M. de ne point me nommer, car tout le public est persuadé que cet ouvrage est véritablement écrit par un ministre du saint évangile, & nous perdriens tout le fruit qu'on peut en retirer, si l'on savoit que c'est la production d'un auteur dont les livres ont été brûlés dans plusieurs pays pour cause d'irréligion.

J'aurois un grand besoin de prendre les eaux minérales à Sans-Souci, si vous vouliez bien me permettre d'y aller pour une quinzaine de jours.

Je souhaiterois calfeutrer mon pauvre étui, qui s'en va périssant de tous côtés. Les médecins m'assurent que les eaux & l'exercice me feront grand bien. Je me promène ici en carrosse, mais l'on veut que je marche à pied.

Je n'ai point fait encore paroître la lettre de Mr de Soubise, parce que je la garde pour mes *Mémoires des nouvellistes*; j'y travaillerai dès que j'aurai fait encore deux lettres du ministre réfugié.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 18 Juin 1759.

43.

Vos deux lettres, mon cher Marquis, valent mieux qu'une bataille gagnée, cela est admirable. J'aurois seulement voulu que vous eussiez été instruit d'une anecdote à l'égard de la seconde, c'est que la France a fait déclarer à la république de Hollande, qu'elle avoit à la vérité intention de faire un débarquement en Angleterre, mais qu'il ne feroit point question du Prétendant. Cette petite inadvertance peut se corriger facilement, & il n'y a qu'à dire que la France ne voulant pas nommer le Prétendant, de crainte de rendre son entreprise odieuse, ne pouvoit pourtant l'entreprendre qu'en sa faveur. Vous vous moquez, mon cher, & de moi & de mon bref du pape; le mettre en

en parallèle avec vos lettres, c'est comparer une épigramme de Rousseau à l'Enéide de Virgile; je fais me rendre justice, & mon cerveau glacé du nord ne peut se comparer en aucune façon avec votre imagination provençale. Les grenouilles d'Aix ont l'esprit plus vif que mes chers compatriotes: nous n'osons prétendre à l'esprit; encore sommes-nous trop heureux si dans deux époques de notre vie l'on nous trouve de bon sens. Vous avez des ailes, & je me traîne sur des béquilles. N'insultez point du haut de votre gloire à ma misère, & souffrez que je rampe sur vos pas dans une carrière que vous fournissez d'une course rapide.

Je ne trahirai point votre secret: vous savez que le premier vœu qu'on exige des politiques est adressé au dieu du mystère. Pour moi malheureux, qui suis obligé par devoir de faire ce que veulent les autres & jamais ce qui me plaît, j'ai appris à cette école l'art de contenir ma langue dans la barrière de mon ratelier, & par conséquent votre sainteté n'a point à craindre que je divulgue jamais les lettres qu'ont produites les pieux effets de son zèle pour le protestantisme.

J'ai une douzaine de points à observer à présent dans la position où je me trouve, qui me causent de telles distractions, qu'il m'est impossible de fournir des matériaux de persiflage. La campagne précoce que Daun a annoncée se réduira

à *semper augustus*, sobriquet qu'on avoit donné aux armées autrichiennes dans les anciennes guerres.

Allez à Sans-Souci, mon cher, vous savez que ma maison & ce que la fortune m'a laissé de biens est fort à votre service; j'exige pour loyer de la maison que vous m'écriviez comment vous avez trouvé la galerie, & si le vieux jardin & les chinois ont fait des progrès remarquables dans les quatre ans que je ne les ai vus. Adieu, mon cher Marquis, prenez les eaux, promenez-vous, écrivez pour la bonne cause, surtout n'oubliez pas vos vieux amis, maudits de Dieu sans doute, puisqu'ils sont obligés de guerroyer toujours.

le — Juin 1759.

44.

SIRE,

Vous avez trop de bonté d'approuver mon ouvrage; je n'ai d'autre mérite que celui d'un zèle véritable, & c'est en faveur de ce zèle que V. M. veut bien m'encourager. J'ai d'abord réparé la faute qu'elle m'a indiquée, & j'ai suivi dans la nouvelle lettre que j'ai l'honneur de lui envoyer l'idée qu'elle a bien voulu me donner.

J'ai employé la première partie de cette troisième lettre à montrer que la France ne pouvoit

avoir d'autres vues, quoiqu'elle cherche à les cacher, que celles d'agir en faveur du Prétendant. J'ai réfuté dans la seconde partie les raisonnemens que j'ai entendu faire quelquefois à Hambourg à des Allemands & à des négocians hollandois. J'ai surtout appuyé sur le ridicule de se laisser séduire aux éloges outrés que l'on fait de la Reine de Hongrie & du Roi de France, parce que j'ai vu bien des gens être la dupe de ces éloges. Je me flatte que V. M. trouvera que j'ai traité cet endroit avec tout la modération possible. Je cherche à prendre un air d'impartialité, qui peut servir mieux que la trop grande vivacité. Ce qui me fait plaisir, c'est que ces lettres se débitent en allemand; cela pourra les rendre utiles; sans cela elles l'auroient été fort peu. Je ne connois pas davantage le traducteur, que je suis connu de lui. Tout le monde est ici persuadé que les lettres françoises sont véritablement faites par un ministre, ou du moins par un bon protestant.

Je remercie V. M. de la bonté qu'elle a de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci. Je ne manquerai pas d'avoir l'honneur d'écrire à V. M. dès que j'y serai arrivé, & de l'instruire de ce qu'elle souhaite savoir. Puissé-je avoir le bonheur de la voir bientôt comblée de gloire & jouissant d'une tranquillité parfaite dans ce beau séjour qu'elle continue de faire embellir!

Je joins aux lettres françoises deux exemplaires des deux premières allemandes, si par hafard V. M. avoit envie de les faire lire à quelqu'un qui n'entendit pas le françois.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 5 Juillet 1759.

* 45.

Nous avons été malheureux, mon cher Marquis, mais pas par ma faute. La victoire étoit à nous, elle auroit même été complete lorsque notre infanterie s'impatienta, & abandonna mal-à-propos le champ de bataille. L'ennemi marche aujourd'hui à Muhlrose pour se joindre à Hadick. L'infanterie ruffienne est presque totalement ruinée. Tout ce que j'ai pu rassembler de mes débris monte à 32 mille hommes. Je vais me mettre sur leur chemin, me faire égorger ou sauver la Capitale. Ce n'est pas, je pense, manquer de constance. Je ne saurois répondre de l'événement. Si j'avois plus d'une vie, je la sacrifierois pour ma patrie. Mais si ce coup me manque, je me crois quitte envers elle & je pense qu'il me sera permis de songer à moi-même. Il y a des bornes à tout. Je soutiens mon infortune, sans qu'elle m'abatte le courage. Mais je suis très résolu après ce coup-ci, s'il me manque, de me faire une issue, pour

ne plus être désormais le jouet d'aucune sorte de hazard. Je ne fais ni où vous êtes, ni ce que vous deviendrez; mais si j'ai un conseil à vous donner, attendez à Potsdam ou Brandebourg l'issue de l'événement, & quoiqu'il arrive, souvenez-vous d'un ami qui vous aime & estimera jusqu'au dernier soupir. Adieu.

à Males, ce 10 d'Août 1759.

FEDERIC.

Je suis ici sur la terre du Major Finck, frère du Ministre, que les Cosaques ont pillé; mais le dommage ne passe pas quelque centaines d'écus. Adieu mon cher. Etudiez Zénon dans ces tems critiques & laissez reposer Epicure.

46.

Je vous écris hier de venir, mais je vous le défends aujourd'hui. Daun est à Cotbus, il marche sur Luben & Berlin. Fuyez ces malheureuses contrées. Cette nouvelle m'oblige d'attaquer les Russes de nouveau entre-ci & Francfort. Vous pouvez croire que c'est une résolution désespérée. C'est l'unique ressource qui me reste pour ne point être coupé de Berlin d'un côté ou de l'autre. Je ferai donner de l'eau de vie à ces troupes découragées, pour essayer par ce moyen de leur inspirer plus de valeur; mais je ne me promets rien du succès. Ma

seule consolation est que je périrai l'épée à la main. Adieu, mon cher. Encore une fois, fuyez & attendez l'événement, pour pourvoir à votre sûreté en cas de malheur. Je vous remercie de l'attachement que vous me témoignez, & vous pouvez compter que j'en conserverai jusqu'au dernier soupir un souvenir reconnoissant.

Cette lettre a été écrite le 12 Août 1759, avant la malheureuse bataille de Francfort.

47.

SIRE,

Il ne vous arrive que ce qui est arrivé à César, à Turenne, & plusieurs fois au grand Condé. Si vous prenez sur vous de vous posséder, de soigner votre santé, & de faire usage des ressources que vos lumières vous fourniront, tout sera bientôt réparé. Je meurs de douleur de ne pas être auprès de vous pour pouvoir vous dire sans cesse ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Au nom de votre peuple, au nom de votre gloire qui sera à jamais immortelle malgré les événemens fâcheux qui peuvent vous arriver, ne vous livrez point à des mouvemens, qui en altérant votre santé, sont plus nuisibles à votre peuple que la perte de plusieurs batailles. Songez que Louis XIV a éprouvé les plus grands revers, & qu'il passe pour plus grand d'avoir su les soutenir, que pour avoir conquis nom-

bre de provinces. Quel est votre but ? de défendre votre Etat, & si vous venez à manquer à cet Etat, il est perdu à jamais & sans ressource. La paix faite dans certaines occasions n'est, ni honteuse, ni préjudiciable. Quel est le prince, le héros qui n'ait pas été forcé de céder quelquefois au torrent des événemens ? Enfin, Sire, je vous adore, vous le savez. Si vous périssiez, votre peuple vous accusera éternellement de son malheur ; si vous vivez, de quelque façon que les choses tournent, il vous adorera, car vous seul pouvez le sauver du malheur où il tomberoit en vous perdant. Excusez, Sire, la liberté que je prends, mais elle est pardonnable dans un homme qui, s'il avoit cent vies au lieu d'une, les donneroit avec plaisir pour vous voir heureux.

J'ai l'honneur &c.

Le 4 Août 1759, après les batailles perdues de
Zullichau et de Kunersdorf.

48.

SIRE,

Je n'ai point quitté Berlin, ni pensé à le quitter. Tant que je saurai que vous vous portez bien, je n'aurai jamais la moindre crainte, parce que je suis assuré que malgré les revers qui peuvent vous arriver, dès que vous voudrez conserver votre per-

sonne, si précieuse à l'Etat, tôt ou tard les choses, quelque fâcheuses qu'elles paroissent, tourneront heureusement. Songez donc, Sire, sérieusement à ce qu'il arriveroit, si vous veniez à périr. Je n'ose ici vous en retracer l'affreuse image; mais tant que vous vivrez, il faudra à la fin que les affaires prennent une face toute différente de celle qu'elles ont aujourd'hui. Les Anglois tiennent actuellement dans leurs mains la garantie des pays que vos ennemis pensent pouvoir vous enlever, & la paix générale ne peut que vous être favorable, quelques avantages que vos ennemis semblent remporter. Je sens bien qu'il doit vous être sensible de les voir s'avancer & pénétrer dans vos Etats; mais puisque toute l'Europe fait que votre gloire n'en souffre aucune altération, vous devez vous consoler, & quelque chose qu'il puisse arriver, songer à vous conserver, puisque c'est de vous seul qu'on peut attendre le moyen de remédier aux maux présens.

Si V. M. vouloit me permettre d'avoir l'honneur de l'aller joindre, je me rendrois auprès d'elle avec la première escorte qui part de Berlin, & il en part presque tous les jours, & je ferois le reste de la campagne. Je me porte passablement & je suis en état de pouvoir monter à cheval; ainsi je ne causerai aucun embarras à V. M. J'attends là-dessus sa réponse.

Je la supplie de nouveau de prendre soin de sa conservation & de ne pas être trop sensible à des revers que les plus grand héros ont souvent essuyés. Rien n'est plus grand que Marius proscrit, fugitif, bravant la fortune. Sertorius, reconnu dans un coin de l'Espagne, soutenant avec autant de patience que de fermeté les caprices du sort, me paroît le plus grand des Romains; & Caton dans Utique n'est considéré que comme une ame foible, incapable de soutenir l'adversité.

J'espère, Sire, que tout ira beaucoup mieux que vous ne pensez, & que vous ne tarderez pas long-temps à reprendre l'avantage que vous avez eu tant de fois sur vos ennemis: je fonde mes espérances sur les lumières & les talens de V. M.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 18 Août 1759.

49.

SIRE,

Je suis au désespoir de n'être pas auprès de vous; mais puisque vous me l'ordonnez, je m'éloignerai de quelques milles de Berlin. Je vais attendre à Tangermunde la nouvelle de la victoire que vous remporterez sur vos ennemis. Ce n'est pas la valeur ni la bonne volonté qui a manqué à votre infanterie, mais la chaleur excessive qu'il a fait le

jour de la bataille avoit épuisé ses forces : la nature n'en a accordé qu'une certaine quantité aux hommes ; quelque courageux qu'ils soient, ils ne peuvent cependant s'élever au dessus de cette même nature. Je suis convaincu qu'ils répareront leur faute à la première occasion, & que vous retrouverez de véritables soldats prussiens. La fortune, pour vous avoir abandonné une seule fois, ne vous a point tourné le dos. Dès que vous voudrez songer à la conservation de votre personne, les choses prendront bientôt une face riante. Je voudrois pour tout au monde être auprès de vous. J'aurois un million de choses à vous dire, & je vous prouverois, malgré votre douleur, que votre perte seule peut entraîner celle de l'Etat. Vivez, conservez-vous, quelles que soient les affaires, tôt ou tard elles deviendront bonnes. Et quand même, Sire, la perte de la bataille nous auroit amené à Berlin les ennemis, ce qui n'est pourtant pas arrivé : parce que nous aurions payé une contribution, tout auroit-il donc été détruit ? Pensez, Sire, que le Prince Ferdinand peut, s'il veut, aujourd'hui entrer en Franconie, dévaster cette partie de l'Empire qui nous est contraire, & forcer une partie des Autrichiens à courir vers la Bohême. Vous avez perdu, mais vos ennemis ont encore plus perdu que vous. Je connois votre sensibilité, Sire, & c'est elle que j'appréhende plus que vos ennemis. Il est vrai qu'il est bien fâcheux qu'un Roi

qui s'expose plus que les simples soldats, soit abandonné de ces mêmes soldats; mais enfin, Sire, s'ils font des merveilles à la première occasion, tout sera réparé, & ils les feront ces merveilles, parce que je suis assuré que V. M. les ramènera à leur devoir, par l'espérance de la récompense, & par l'assurance de l'oubli du passé.

J'ai répondu à Mr Bernoulli, ainsi que V. M. m'a fait la grâce de me l'ordonner.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, cc 21 Août 1759.

* 50.

Vous faites, mon cher, le panégyrique d'une armée qui ne l'a pas mérité. Les soldats ont eu de bonnes jambes pour fuir & n'en avoient point pour attaquer l'ennemi. Je me battrai sans doute, mais ne vous flattez pas sur l'événement. Je ne m'en promets rien de bon. C'est ma fidélité inviolable pour ma patrie, c'est l'honneur qui me fait tout entreprendre. Mais ces sentimens ne sont pas accompagnés par l'espérance. Un heureux hasard est ce qui peut nous sauver. Allez à la garde de Dieu à Tangermunde, où vous ferez bien, & attendez ce que le destin aura ordonné de nous. J'irai demain reconnoître l'ennemi. S'il y a quelque chose à faire, nous l'entreprendrons après demain.

Mais si l'ennemi se tient sur les vignes de Francfort, je n'oserai jamais l'attaquer. Non, le supplice de Tantale, les peines de Prométhée, la punition de Sisyphe ne sont rien en comparaison de ce que je souffre depuis dix jours. La mort est douce en parallèle d'une telle vie. Ayez compassion de mon état; croyez que je cache encore bien des choses fâcheuses dont je ne veux ni affliger ni inquiéter personne, & que je ne vous donnerois pas le conseil de fuir de ces contrées infortunées, si j'avois quelque rayon d'espérance. Adieu mon cher, plaignez moi & souvenez vous d'un ami qui vous estime & qui vous aimera jusqu'au dernier soupir de sa malheureuse vie.

ce 22 Août 1759.

FEDERIC.

SI.

SIRE,

Je vais me rendre à Berlin; j'y attendrai les nouveaux ordres de V. M. & je suis toujours prêt à aller où vous souhaiterez. Je vous supplie, Sire, de n'avoir aucun égard à ma santé; quand elle feroit encore plus foible, elle deviendra forte dès le moment que je pourrai avoir le bonheur de vous voir.

Quand j'arrivai à Tangermunde, tout étoit si rempli d'étrangers, qu'il me fut impossible de trouver un logement. Je ne voulus pas rester dans des villages à cause des petits partis de l'armée de l'Empire qui rodoient aux environs de Magdebourg & de Halberstadt, & je poussai ma route jusqu'à Wolffenbittel, où je suis encore, & d'où j'irai demain. Je n'ai jamais douté, Sire, que vous ne réparassiez bientôt l'échec de la dernière bataille, & je suis convaincu que tout ira bien à la fin, & beaucoup mieux que vous ne le pensez, pourvu que vous conserviez votre personne; c'est en elle seule que réside la conservation de votre Etat. V. M. aura sans doute vu la lettre du Maréchal de Belle-Isle qu'on a trouvée à Detmold dans les papiers du Maréchal de Contades. Il n'y a rien de si affreux que les projets de renouveler dans le pays de Hanovre les horreurs du Palatinat, & de faire *un désert avant le mois de Septembre* (ce sont les propres termes de Mr de Belle-Isle) de cet électorat. Cet homme deviendra le mépris de tous les honnêtes gens dans quelques partis qu'ils soient. Je ne doute pas que le Roi d'Angleterre ne pense dorénavant sérieusement aux affaires de l'Allemagne; il connoît aujourd'hui ce qu'il doit attendre de ses ennemis; que deviendroient ses Etats en Allemagne, si malheureusement vous veniez à succomber? Si l'on a découvert par cette lettre jusqu'où va la fureur

du ministère de France, on y a vu d'un autre côté l'état misérable de leurs finances, puisque le Maréchal écrit que sans les contributions que Fischer doit lever, il est impossible de subvenir aux besoins les plus pressans de l'armée. Que fera-ce donc si les Anglois font quelque coup d'éclat avant la fin de cette année ?

Je ne doute pas que vous n'ayez encore bien des peines & des travaux avant la fin de la campagne ; mais pour mener les choses à une heureuse fin, vous n'avez pas besoin de vaincre, mais de temporiser. La guerre défensive est la ruine de vos ennemis. Il faut que la campagne finisse dans six semaines, les neiges & les glaces vous rendront la tranquillité. Comment vos ennemis pourront-ils vivre dans un pays où ils n'ont ni vivres ni magasins ? Quel argent immense faudra-t-il l'année prochaine aux François pour continuer la guerre & pour payer les subsides à des alliés qui sans ces mêmes subsides ne peuvent agir.

J'ai l'honneur &c.

à Woffenbuttel, ce 9 Septembre 1759.

52.

Voilà Berlin à la vérité hors' de danger. Les Russes sont à Guben & à Forst ; mais je suis encore environné d'embarras cruels, de pièges & d'aby-

mes. Il est fort aisé, mon cher Marquis, de dire *il faut faire une guerre défensive*, mais j'ai un si grand nombre d'ennemis que force m'est d'embrasser l'offensive par nécessité. Je suis ici dans un triangle où j'ai les Russes à gauche, Daun à droite & les Suédois à dos. Faites la guerre défensive, je vous en conjure. C'est tout le contraire; je ne me soutiens jusqu'ici qu'en attaquant tout ce que je puis, & en me procurant de petits avantages que je tâche de multiplier le plus qu'il m'est possible. Je fais depuis la guerre mon noviciat de zénonisme; je crois, si cela dure, que je deviendrai plus indifférent, plus impassible qu'Empedocle & que Zénon même. Non, mon cher Marquis, je n'exigerai point de vous que vous veniez me trouver. Si je vis, je ne penserai à vous revoir que lorsque l'hiver aura établi une bonne trêve pour six mois. Entre-ci & ce temps il y aura bien du sang de versé & beaucoup d'événemens bons & mauvais qui nous éclairciront de notre sort. Adieu. Je vous embrasse, mon cher Marquis.

à Cotbus, le 17 Septembre 1759.

53.

SIRE,

Je connoissois à V. M. toutes les qualités de César, mais je ne savois pas qu'elle y joignît celles du grand Amiral de Coligny, plus craint, plus admiré, plus redoutable à ses ennemis après la perte d'une bataille qu'avant le combat. Voilà vos affaires remises entièrement, ou peu s'en faut. Votre armée a cédé la victoire à vos ennemis, mais vos lumières les ont privés de tout le fruit qu'ils auroient pu remporter de leur avantage.

Pendant que vous remettez les affaires au point de finir la campagne heureusement, les Anglois viennent de hâter la paix en détruisant la flotte françoise. Il ne reste pas un seul vaisseau à la France dans toute la Méditerranée, & les Anglois peuvent y donner la loi avec une seule escadre de trois ou quatre vaisseaux. Et voilà la prétendue descente en Angleterre évanouie, le Canada perdu, car je ne doute pas que Québec ne soit pris dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. La flotte de Brest n'oseroit sortir; les François sentent trop que si elle étoit battue, leur marine seroit entièrement ruinée & anéantie. Toutes les colonies de l'Afrique & de l'Amérique, toutes les côtes du royaume sont en proie

proie aux Anglois. Du quel endroit les François pourront ils tirer de l'argent pour suppléer à celui qu'ils ont déjà dépensé avec tant de profusion? Les parlemens refusent obstinément d'enrégistrer les nouveaux impôts. Enfin la défaite de la flotte de la Clue coûte cinq mille matelots pris ou noyés, perte irréparable pendant vingt ans. Lorsque l'on considère toutes ces circonstances, il est naturel d'en conclure que si les Anglois offrent aux François une paix tant soit peu raisonnable, ils l'accepteront, & quitteront leurs alliés; s'ils ne veulent pas concourir à une paix générale. Je suis persuadé, Sire, que les François ont déjà renoncé à s'emparer de l'électorat de Hanovre; toutes les démarches qu'ils font encore, ne sont que de vaines ostentations. *Le désert* du Maréchal de Belle-Isle est une chimère dont la bataille de Minden aura désabusé le ministère de Versailles; ajoutez à tout cela les neiges & les glaces qui vont venir dans trois semaines, les avantages que le Prince Henri & le Général Finck ont remportés, & vous conviendrez, Sire, que j'ai raison de dire que la fin de la campagne va bientôt redonner aux Anglois le moyen d'offrir aux François une paix qu'il faut qu'ils acceptent bon gré ou malgré, pour peu qu'elle soit raisonnable. J'ai toujours pensé, Sire, & j'en suis encore fermement convaincu, que cette ligue monstrueuse qui s'est formée contre V. M. aura la fin de celle de Cambray. Enfin, Sire,

tout ira bien, pourvu que vous conserviez votre personne, si précieuse à votre Etat, & à laquelle est attaché non seulement le bonheur de tous vos sujets, mais la liberté de toute l'Allemagne.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 29 Septembre 1759.

54.

SIRE,

Une femme nommée Madame Taliazuchi, qui m'avoit toujours été inconnue, m'écrivit hier qu'elle s'adressoit à moi pour que j'avertisse V. M. qu'elle avoit des choses de la plus grande conséquence à lui révéler & qui regardoient directement votre personne. J'envoyai sur le champ chercher cette femme; elle me dit qu'elle étoit l'épouse du poëte qui fait les opéra. Je lui demandai d'abord, si ce qu'elle savoit, regardoit quelque attentat contre la personne de V. M.; elle me dit que non, & que ce qu'elle vouloit déclarer, étoit cependant très-important, quoiqu'il ne regardât pas la personne sacrée de V. M. Je la questionnai beaucoup, mais elle ne voulut jamais s'ouvrir entièrement à moi; disant toujours qu'elle ne confieroit son secret qu'à V. M. ou à la personne à qui V. M. m'écriroit de lui dire de s'adresser. Cependant, Sire, quoique cette femme ait voulu me faire un mystère de son

secret, je crois l'avoir découvert par les questions captieuses que je lui ai faites, & voici ce que je pense: cette femme est née sujette de la Reine de Hongrie, elle voyoit ici beaucoup d'officiers étrangers & surtout des italiens; quelqu'un de ces officiers aura cru cette femme capable d'entretenir une correspondance & de donner des avis à la cour de Vienne. Soit que cette femme ait d'abord été séduite & que la crainte de ce qui pouvoit lui arriver l'ait fait changer de dessein, soit qu'elle n'ait agi que pour tromper la cour de Vienne & pour se faire un mérite auprès de vous; il est certain qu'elle m'a dit dans la conversation, qu'elle avoit des pièces très-importantes. Je ne doute pas même qu'elle ne remette des chiffres que la cour de Vienne lui aura fait donner par ceux qu'elle aura chargés de la corrompre, & ces chiffres pourront être utiles à V. M. pour déchiffrer d'autres lettres. Ce qui me fait croire qu'elle a des chiffres, c'est que je lui dis qu'elle faisoit sagement d'être fidelle à V. M. & qu'on auroit bientôt connu son infidélité, si elle eût lié quelque correspondance avec la cour de Vienne, à moins d'avoir un chiffre; elle me répondit que cette difficulté ne l'auroit pas embarrassée, si elle avoit voulu manquer à ce qu'elle vous devoit. Enfin, Sire, lorsque V. M. nommera quelqu'un à qui cette femme doit s'adresser, vous serez bientôt instruit de tout. Je prie donc V. M. de vouloir me mander ce que

je dois dire à cette femme, qui me presse pour avoir une réponse de V. M. & qui m'assure que ce qu'elle a à découvrir est très-important & ne souffre aucun délai. Enfin, Sire, quand il seroit vrai que tout ceci ne fût qu'une tête italienne qui se seroit échauffée & qui auroit pris des chimères pour des vérités, ce qui pourroit encore bien être, car cette femme ne paroît rien moins que prudente & tranquille; je crois cependant que la peine qu'on auroit prise de savoir ce qu'elle veut déclarer, seroit si légère, qu'on ne la regretteroit pas, quand même on découvreroit que cette femme n'est qu'une folle.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 6 Octobre 1759.

55.

SIRE,

J'aurois bien peu profité, si après avoir vécu vingt ans avec des gens sensés en Allemagne, j'avois conservé une cervelle provençale. Vous verrez, Sire, par le mémoire que m'a remis Madame Talia-zuchi de quoi il est question, & vous déciderez ensuite. Si V. M. ne m'avoit point écrit en propres termes : *quoi que cette femme puisse vous dire, gardez-vous bien d'y ajouter foi*, j'aurois prié le Commandant de faire arrêter le nommé Ranuzzi, jus-

qu'à ce qu'elle eût mandé ce qu'elle veut qu'on en fasse, cet homme me paroissant un espion des plus avérés; mais je me suis contenté de dire à Madame Taliazuchi que si cet homme sortoit de Berlin avant la réponse de V. M., elle en répondroit, & elle m'a assuré qu'elle le retiendrait.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 12 Octobre 1759.

56.

Vous voyez, mon cher Marquis, que les mystères de Madame Taliazuchi étoient des misères, comme je l'avois prédit; j'ai cependant ordonné qu'on arrêtât ce manan, si grand corrupteur: pour savoir mes secrets, il faut me corrompre moi-même & cela n'est pas facile. Cet homme ne peut d'ailleurs donner à l'ennemi que des nouvelles puisées dans des sources bourbeuses, plus propres à l'induire qu'à l'éclairer. Je suis ici au même point où j'étois il y a huit jours; mais l'ennemi va partir dans peu; il prépare tout pour sa marche; cela terminera la campagne que j'ai faite cette année contre les Russes. Mais ceci fini, il me reste encore une bonne tâche à remplir. Je suis malade; cela ne m'arrêtera pas & je ferai fidelle à mes devoirs tant qu'il me restera des forces.

Je travaille encore sur Charles XII. Mon ouvrage n'est qu'un enchaînement de réflexions;

cela veut être fait avec soin, à tête reposée; ce qui fait que je vais lentement. L'idée m'en est venue, parce que je me trouve précisément sur le lieu que Schulenburg a rendu fameux par sa retraite. Sans cesse occupé d'idées militaires, mon esprit, que je veux dissiper, s'occupe plutôt de ces matières que je ne pourrois le fixer à présent sur d'autres sujets. La guerre finie, je solliciterai une place aux invalides; c'est où j'en suis réduit. Si vous me revoyez jamais, vous me trouverez bien vieilli: mes cheveux grisonnent, les dents me tombent, & sans doute que dans peu je radoterai. Il ne faut pas trop bander nos ressorts; un trop grand effort les fait détendre. Vous savez ce que l'on conte de Blaise Pascal. Vous m'avez dit vous-même que la composition vous avoit tellement épuisé en Hollande qu'il vous a fallu un long repos pour vous remettre. Bayle, votre devancier, a éprouvé la même chose. Moi, indigne de vous délier les sabots, quoique je n'en sois pas là encore, je sens les infirmités s'accroître, mes forces défaillir, & je perds petit à petit le feu qu'il faut pour bien faire le métier dont je suis chargé.

Il reste encore un grand mois pour achever cette campagne, & il faudra voir ce que l'hiver amènera. Envoyez-moi en attendant les révolutions romaines & de Suède de Vertot.

N'oubliez pas vos amis en purgatoire, & foyez persuadé de mon amitié & de mon estime. Adieu, Marquis.

le . . . Octobre 1759.

57.

SIRE,

Lorsque je loue la conduite de V. M., la vérité dicte mes discours, & le caractère de courtisan n'y a aucune part. Ainsi vous permettrez que je vous dise encore qu'il n'y a rien de plus beau que votre dernière marche en Silésie; & je suis convaincu que vos ennemis en conviennent eux-mêmes. Je suis bien affligé d'apprendre que vous êtes incommodé, & si j'ose demander avec la plus grande instance une grâce à V. M., c'est de me tirer de l'inquiétude cruelle où je suis, & de me donner des nouvelles de sa santé. J'espère que vous n'aurez qu'une fluxion; c'est une maladie qu'on prend aisément dans cette saison. J'attends avec impatience de voir votre ouvrage sur Charles XII. Comment pouvez-vous dire que le feu de votre génie s'éteint? Par la manière dont vous vous exprimez, vous montrez qu'il n'a rien perdu, ni de sa force, ni de son agrément. Si vous voulez être cru, il faut vous résoudre à ne pas parler & à ne point écrire. Je reçois votre lettre samedi au soir; je

ne pourrai avoir que lundi matin chez Néaulme les révolutions romaines & celles de Suède ; je les ferai partir sans faute. Il me tarde bien que la campagne soit finie, pour avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds. Je suis inconsolable que vous n'ayez pas voulu que j'allasse à Furstenwalde. J'espère que cet hiver nous donnera la paix. Les François viennent encore d'être totalement battus dans les Indes orientales ; ils ont été obligés d'abandonner le fort David. On leur a pris leurs établissemens les plus considérables, & les affaires sont aussi délabrées dans les Indes orientales que dans les occidentales. Ces nouvelles sont certaines, car elles ont été apportées par trois vaisseaux arrivés successivement à Londres. Si les Anglois veulent, la paix est assurée. V. M. dira que les François peuvent se retirer de l'alliance, sans que les autres puissances cessent la guerre. Mais qui payera les barbares ? qui donnera des subsides aux ennemis de Stralsund ? La maison d'Autriche a-t-elle jamais fait la guerre sans l'argent des Hollandois & des Anglois ? & si elle veut continuer la guerre, l'armée du Prince Ferdinand peut pénétrer jusqu'aux portes de Vienne, n'ayant plus à faire aux François. Quel plaisir alors pour le Roi d'Angleterre de mortifier une Reine, qui oubliant toutes les obligations qu'elle lui avoit, a voulu favoriser une armée qui vouloit faire *un véritable désert de son électorat*, & occasionner une descente

en Angleterre qui le renversoit du trône lui & sa maison! Des attentats de cette nature ne s'oublient jamais, quelques démarches que la politique puisse faire. J'ai toujours pris la liberté de dire à V. M. que si les François quittoient cette alliance, (qu'ils regretteront pendant trente ans d'avoir contractée) tout le reste de la ligue tomberoit bientôt. V. M. aura pu voir par la première lettre que j'eus l'honneur de lui écrire au sujet de Madame Taliazuchi, que je regardois cette femme comme une folle & un assez mauvais sujet; mais il n'en est pas moins vrai cependant que le dit Ranuzzi que vous avez donné ordre d'arrêter, étoit un espion envoyé par Daun, qui avoit le dessein en sortant de Berlin d'aller à votre armée, & que Madame Taliazuchi auroit fort bien fait de chasser de sa maison dès le moment qu'elle le connut, sans entrer dans tous ces pourparlers qui ne sont peut-être pas aussi innocens que le prétend la dite Dame. Enfin, Sire, je remercie V. M. de m'avoir débarrassé de toutes ces tracasseries, qui commençoient à bien fatiguer ma paisible philosophie.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 20 Octobre 1759.

* 58.

Je suis perclus de tous mes membres, je n'ai à ma disposition que ma main droite dont je me sers

pour vous prier de venir à Glogau tenir compagnie à mon infirmité. Les chemins sont sûrs. Les Russes sont vers Posen, & Laudon s'en va par Cracovie retourner en Moravie. La goutte m'abime, le chagrin me dévore, je suis ici sans société, presque sans secours. Je ne pourrai me faire transporter qu'en 5 ou 6 jours, tant je suis foible & impotent, & je suis si à bas qu'il faut que je renonce à finir moi-même la campagne.

à Sophienthal, ce 25 Octobre 1759.

FEDERIC.

Menez Noël avec vous, peut-être qu'il pourra me rendre mes forces.

59.

Je reçois votre lettre, mon cher Marquis, dans les tourmens de la goutte, & je me suis ressouvenu que le philosophe Posidonius, lorsque Pompée passa par Athènes & lui fit demander s'il pouvoit l'entendre sans que cela l'incommodât, lui répondit: il ne fera pas dit qu'un aussi grand homme que Pompée veuille m'entendre & que la goutte m'en empêche, & il fit à Pompée un beau discours sur le mépris de la douleur, en s'écriant quelquefois, ô douleur! quoi que tu fasses, tu ne me feras pas avouer que tu sois un mal. J'imité ce philosophe, & je vous réponds à vous, dont le caractère

vaut mieux que ceux de tous les Pompées pris ensemble. Vous voulez savoir mon mal, mon cher; perclus du bras gauche, des deux pieds, & du genou droit, ma main droite, le seul membre dont jusqu'à présent j'ai l'usage libre, me sert à vous écrire, & à vous prier encore de venir à Glogau. Je me fais porter demain à *** qui est à un demi-mille d'ici. Vous pouvez comprendre en combinant ces différens malheurs, infortunes, maladies, pertes d'amis, incapacité d'agir lorsque cela seroit nécessaire, que cela ne réjouit pas. Vous n'avez rien à craindre, les Russes vont à Posen, & de là à Thorn; le chemin est sûr par Berlin, Francfort, Crossen jusqu'ici; ainsi vous pourrez voyager comme en pleine paix. Adieu, mon cher, ma grande foiblesse m'empêche de continuer.

le 26 Octobre 1759.

60.

SIRE,

Je reçois la lettre de V. M. dimanche matin le 28. Je partirai sans faute après demain le 30, & j'arriverai à Glogau dans le même temps qu'elle y arrivera. Quelque foible que je sois dans ces temps d'hiver, j'irois à pied au bout du monde pour avoir le plaisir de vous voir. Je crains que vous ne vous fassiez porter trop tôt à Glogau; si

vous venez à vous refroidir, cela peut allonger votre maladie. Je sens bien que vous devez être fâché de ne pouvoir pas achever le reste de la campagne; mais vous pouvez ordonner de faire ce que vous auriez exécuté, si votre santé l'avoit permis. D'ailleurs dans quinze jours, si vous vous soignez bien, vous serez en état de supporter la voiture, & vous pourrez vous faire transporter où vous jugerez à propos. Enfin il est des choses qui sont au dessus des forces humaines, & contre lesquelles le meilleur remède, c'est de penser qu'on n'a pu les éviter, ni les prévenir. Vous avez reçu il y a deux ou trois jours la nouvelle de la prise de Québec. Voilà donc toute l'Amérique septentrionale perdue pour les François, & les Anglois peuvent faire revenir cet hiver en Europe près de dix mille hommes de troupes, plus de trente vaisseaux de guerre, & en laisser encore assez pour prendre la Martinique au mois de Mars. Croyez, Sire, que cet hiver verra les François abandonner tous leurs alliés, & par conséquent nous aurons la paix au printemps, & nous irons à Sans-Souci voir la galerie qui sera, à ce que m'a dit aujourd'hui l'inspecteur des tableaux, qui arriva hier de Potsdam, la plus belle chose qu'il ait vue dans le monde, quoiqu'il ait été six ans en Italie.

J'ai l'honneur &c.

P. S. J'envoie à V. M. des vers qu'on dit avoir été affichés pendant la nuit à la porte du château de Versailles.

Bateaux plats à vendre,

Soldats à louer,

Généraux à prendre,

Ministres à rouer.

O France! une femelle

Fit toujours ton destin;

Ton bonheur vient d'une pucelle

Et ton malheur d'une catin.

à Berlin, ce 28 Octobre 1759.

61.

SIRE,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., j'ai eu encore un accès de fièvre; mais comme il y a deux jours que je ne l'ai plus, j'espère que j'en serai quitte. Je suis bien charmé de voir V. M. rétablie; mais il faut qu'elle se garantisse du froid. Je ne doute pas que vous ne fassiez à la fin une campagne très-heureuse; puisse-t-elle vous rendre en santé & content à tous vos sujets!

Ma pauvre philosophie vient encore d'être troublée. On a bien raison de dire qu'il faut éviter jusqu'à la moindre fréquentation avec les fous.

Madame Taliazuchi, dont je n'avois plus entendu parler depuis que cet homme a été arrêté, vient de m'écrire la lettre que j'envoie à V. M.; elle est si impertinente, que quelque stoïcien que je sois, je n'ai pu m'empêcher d'y être un peu sensible. Je ne fais ce que cette folle veut me dire, & j'ignore tous les contes & toutes les tracasseries dont elle me parle. J'avois bien raison d'écrire à V. M.; la première fois que je lui parlai de cette femme, que sa tête me paroissoit dérangée. Je vois bien ce qui la met de mauvaise humeur; je lui ai dit, & je l'ai dit à Mr Kircheisen: *pourquoi elle avoit attendu à déclarer cet homme que la cour de Vienne eût exigé de savoir son nom & d'être servis gratis pendant trois mois.* Voilà, je crois, les horribles discours qu'elle ne peut me pardonner. Je serois obligé à V. M., si elle vouloit faire dire à Mr Kircheisen de dire à cette Mégère de m'oublier, & de me laisser paisible. Comment cette folle s'est-elle avisée de s'adresser à moi, qui depuis dix huit ans que j'ai l'honneur d'être au service de V. M. ne me suis jamais trouvé dans aucune tracasserie? V. M. dira que je dois mépriser les discours de cette femme; j'en conviens; mais il est pourtant disgracieux que sur des discours des rues où je n'ai aucune part, je sois obligé d'effuyer les injures les plus atroces & les plus grossières. Les dévots mettent tous leurs chagrins aux pieds de crucifix, je mettrai les miens entre les mains de

la philosophie, & dût cette femme me régaler tous les jours d'une pareille épître, je ne parlerai plus à V. M. de semblables misères.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 7 Novembre 1759.

62.

Je me suis fait traîner ici, mon cher Marquis. Demain je joindrai mon armée, & je me flatte que Daun & ses Autrichiens ne s'appercevront pas que j'ai la goutte. Dans huit jours j'espère que la Saxe sera entièrement nettoyée d'ennemis & que tout sera tranquille. Si vous vous portez bien alors & que vous puissiez trouver une voiture hermétiquement fermée, vous me ferez plaisir de me joindre à Dresde, où j'établirai mon quartier, & où j'aurai soin de votre logement. J'ai tant à faire à présent qu'il m'est impossible de me mêler du clabaudage de votre folle; attendez que la campagne soit finie, & nous l'enfermerons dans telle petite maison qu'il vous plaira. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

à Elsterwerda, le 12 Novembre 1759.

63.

SIRE,

Je viens de lire avec un plaisir infini vos réflexions sur Charles XII; elles sont parfaitement bien écrites, le style en est précis & sententieux; il a tout le bon de celui de Tacite, sans en avoir l'obscurité. Quant aux pensées, je me contenterai de dire à V. M. qu'elles m'ont convaincu par leur justesse qu'il n'y a que de grands généraux qui puissent écrire sur d'autres grands généraux, & que ce que peuvent faire sur ces hommes rares de simples écrivains, quelque bons qu'ils soient, ne produit jamais qu'un élégant verbiage. Mon Dieu, que l'histoire de Charles XII m'a paru misérable en lisant vos réflexions! Il faut que chacun se mêle de son métier. Je ne trouve rien de si ridicule qu'un prêtre, qui enfermé dans son couvent, écrit les campagnes de Mr de Luxembourg & de Mr de Turenne. Cependant combien d'histoires militaires n'avons-nous pas, composées par des jésuites, des bénédictins & des pères de l'oratoire?

Je ne manquerai pas, Sire, de faire imprimer votre ouvrage avec toute l'attention possible, & soyez assuré, Sire, qu'il n'y aura aucune faute d'impression. J'aurois envie d'en faire tirer cinquante exemplaires, & d'en cacheter trente dans

un

un paquet que je laisserai au château dans la chambre de l'imprimerie & que vous retrouverez à la paix. Cet ouvrage est admirable, & vous ferez bien aise dans la suite d'en donner quelques exemplaires à vos généraux. J'attendrai vos ordres là-dessus. On commence cependant de travailler demain à ranger les caractères de la première feuille. Je donnerai à cet ouvrage la forme in-quarto, pour qu'il puisse être joint à vos autres ouvrages historiques, & à votre poëme sur l'art de la guerre.

Ne doutez pas un seul instant, Sire, que je ne parte pour la Saxe, dès que vous me l'ordonnez. Si je suis malade, ce voyage me guérira; & le plaisir de vous revoir après la fin d'une si belle & si glorieuse campagne me redonnera la santé. J'ai une grâce à demander à V. M., c'est que je puisse mener Madame d'Argens. Voici trois ans de suite que je fais toutes les années une maladie considérable. J'espère que cela n'arrivera pas cette année par la diète que j'observe; mais si V. M. n'avoit pas eu la bonté de permettre que ma femme m'accompagnât à Breslau, livré aux soins de mes domestiques, je serois allé faire ma révérence au père éternel, & je vous prie d'être bien persuadé que sans vouloir faire le courtisan, j'aime beaucoup mieux être avec vous à Sans-Souci, qu'avec lui dans son paradis. O Sans-Souci! ô Sans-Souci! Pourquoi ne puis-je pas

donner mon *friesel* à la R***, ma diarrhée à la C*** & mes indigestions à L***! Si cela pouvoit avoir lieu, ces trois personnes songeroient plus à la pharmacie qu'à la guerre.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 17 Novembre 1759.

64.

Vous en userez, mon cher Marquis, avec mon ouvrage comme vous le trouverez bon. Je suis si étourdi du malheur qui vient d'arriver au général Finck, que je ne puis pas encore revenir de mon étonnement. Cela dérange toutes mes mesures & me pénètre jusqu'au vif. L'infortune qui persécute ma vieillesse m'a suivi de la Marche en Saxe. Je lutterai contre tant que je pourrai. Ce petit hymne que je vous ai envoyé, adressé à la Fortune, a été fait trop vite; il ne faut chanter victoire qu'après avoir vaincu. Je suis si excédé des revers & des désastres qui m'arrivent, que je souhaite mille fois la mort, & que de jour en jour je me lasse davantage d'habiter un corps usé, & condamné à souffrir. Je vous écris dans le premier moment de ma douleur. L'étonnement, le chagrin, l'indignation, le dépit confondus ensemble déchirent mon ame. Voyons donc la fin de cette exécration campagne, & alors je vous écrirai ce

que je deviendrai moi-même, & nous arrangerons le reste. Ayez pitié de mon état & n'en faites point de bruit, car les mauvaises nouvelles se répandent assez d'elles-mêmes. Adieu, cher Marquis. *Quando avrai fine il mio tormento?*

à Wilsdruf, le 22 Novembre 1759.

65.

SIRE,

Si la Fortune vous persécute, votre fermeté & vos lumières vous mettront au dessus de ses caprices. L'exemple du passé m'assure de l'avenir & je ne doute pas un seul instant que vous n'ayez déjà réparé en partie une infortune à laquelle vous n'avez aucune part. Quand on a agi dans les règles les plus exactes, on ne répond point, dans quelque métier que ce soit, des événemens, & moins dans celui de la guerre que dans tous les autres. Je comprends combien vous devez souffrir, parce que quelque courage & quelque génie qu'on ait, on ne peut s'élever au dessus de l'humanité; mais les grands hommes comme vous ont toujours vaincu par leur constance ce qui auroit accablé des âmes communes. Il faut que cette campagne finisse, les glaces & les neiges vont ramener la tranquillité pendant quelques mois, & j'espère que le printemps donnera la paix à l'Europe, quand les

François auront achevé de fondre les vieilles cuillers qu'ils envoient à la monnoie pour avoir de l'argent: feront-ils la guerre avec leurs marmites & leurs casseroles? & payeront-ils en monnoie de cuivre les subsides aux Russes & aux Suédois? Si les Anglois avoient voulu envoyer l'été passé une flotte dans la Baltique de quinze vaisseaux, nous aurions actuellement la paix, & s'ils veulent l'envoyer au commencement du printemps, nous verrons bientôt la fin de la guerre. Le prétexte qu'ils ont pris de leur commerce avec la Russie est ridicule; car les Russes n'auroient osé rompre avec eux; d'où auroient-ils tiré l'or & l'argent que leur fournissent les Anglois pour leur monnoie? & si les Russes avoient voulu faire les méchans, pas un seul vaisseau n'eût pu arriver à Pétersbourg. J'ai beaucoup de respect pour le Roi d'Angleterre; mais il ne fait pas usage des notions les plus communes, s'il ne sent pas que son électorat seroit détruit & ruiné de fond en comble, & cela dans moins de six semaines, si vous veniez malheureusement à succomber sous vos ennemis.

J'ai &c.

à Berlin, ce 25 Novembre 1759.

66.

Les marmites & les cuillers des François me paroissent de plaisantes ressources pour faire la guerre. C'est une momerie pour faire illusion au public. Je suis persuadé que l'objet en fera mince; mais comme les lettres imprimées du Maréchal de Belle-Isle crient misère, ils ont voulu en imposer à leurs ennemis, & leur persuader que l'argent ciselé & godronné du royaume leur feroit suffisant pour pousser l'année qui vient une campagne vigoureuse. Il n'y a certainement que cet objet-là qui leur ait fait imaginer la comédie qu'ils jouent. Voilà Munster pris par les Hanovriens, & l'on assure que le 25 les François sont partis de Gieffen, pour marcher sur Friedberg & repasser le Rhin. Nous autres, nous sommes ici vis-à-vis de l'ennemi, cantonnés dans les villages; la dernière botte de paille & le dernier morceau de pain decideront de celui de nous deux qui restera en Saxe; & comme les Autrichiens sont extrêmement resserrés & ne peuvent rien tirer de la Bohême, je me flatte qu'ils partiront les premiers; patience donc jusqu'au bout, & voyons la fin que prendra cette campagne infernale. J'use cette année-ci toute ma philosophie; il n'est point de jour que je ne sois obligé de recourir à l'impassibilité de Zénon. Je vous avoue que c'est un dur métier, quand il faut

le continuer. Epicure est le philosophe de l'humanité, Zénon est celui des Dieux, & je suis homme. Depuis quatre ans je fais mon purgatoire : s'il y a une autre vie, il faudra que le père éternel me tienne compte de ce que j'ai souffert dans celle-ci. Tout état, toute condition éprouve des traverses & des infortunes ; il faut que je porte mon fardeau (quoique très-pesant) comme un autre, & je me dis, ceci passera comme nos plaisirs, nos goûts, nos peines & nos heureux destins. Adieu, cher Marquis. Mes lettres vous paroîtront bien noires ; je ne saurois, je vous jure, vous en écrire d'autres. Quand l'esprit est inquiet & chagrin, on ne voit pas couleur de rose. Je vous embrasse & je souhaite de vous revoir bientôt.

à Wilsdruf, le 28 Novembre 1759.

FEDERIC.

* 67.

Enfin donc j'espère de vous revoir ; mais je ne me flatte pas de cet agrément avant 4 semaines, que je vous donne pour faire ce grand voyage. Il y a ici un appartement préparé pour votre réception, sans vent-coulis & très-chaud, très-proche du mien, où vous pouvez venir sans capote & sans mouchoir devant la bouche. J'ai ici un rouleau énorme d'estampes, qui doit vous être offert

à votre arrivée. On montre ici la Galerie du Roi de Pologne qui est très-belle. On ne voit point de Saxon. Vous avez une église catholique vis-à-vis de votre nez, où l'on fait d'excellente musique. Enfin si tous ces argumens se trouvent insuffisans pour allécher votre curiosité, je dois y ajouter que si vous venez ici, vous y trouverez le plus sincère de vos admirateurs, charmé de vous y voir.

se 29 Novembre 1759.

FR.

J'ai oublié de vous dire encore que vous pouvez aussi voir ici la Fée Carabosse, la Guenon rouge, le nain jaune, & un férail de vieilles forcières que l'on ne voit plus sans cela que dans le boyardo.

* 68.

Mon divin Marquis, vous qui avez gardé le lit pendant huit mois & qui devez être bien reposé à présent, pourrez-vous vous résoudre à passer avec moi l'hiver en Silésie, quand tout y sera tranquille? L'amitié, ou la paresse, qui des deux l'emportera? J'attends votre réponse avec impatience. En vérité vous ferez une oeuvre de charité de me venir voir. Je suis sans société & sans secours. Si vous prenez cette grande résolution, digne d'une

belle ame comme la vôtre, je vous enverrai votre itinéraire & je vous laisserai en dépôt à Glogau jusqu'au Janvier que je vous logerai chez moi à Breslau. Cela vous tiendra lieu de toute la campagne rude que j'ai faite, & je confesserai à la face de toute la terre, que cet effort fera plus grand que si vous aviez gagné six batailles. Vous savez ce qu'a dit ce Roi tant vanté des Hébreux, ce Roi si sage qui avoit mille femmes: *Celui qui se dompte lui même est plus fort que celui qui soumet des villes.* Sans doute que vous ferez cet homme fort; & que vous ne m'envierez pas les consolations que je trouve dans votre société. Je vous enverrai quelqu'un pour vous conduire, & j'aurai soin des chevaux & de toute la dépense. Aça, mon cher Marquis, bon courage, nous bannirons tous les vents-coulis, j'aurai du coton, des pelisses & des capotes toutes prêtes pour vous bien emballer. Vous verrez le beau Mausolée du Bernin dans la Cathédrale, si vous en avez envie, & vous trouverez toutes les commodités que vous pourrez desirer. Il dépendra de vous de prendre Madame D'Argens avec vous. Adieu, mon cher Marquis, j'attends votre réponse comme un criminel sa sentence ou son pardon.

Après de Breslau, ce 13 de Dec.

FEDERIC.

69.

Je me suis apperçu, mon cher Marquis, que vous avez eu la fièvre, à l'édition que vous m'avez envoyée; elle s'est trouvée si incorrecte, que je vous la renvoie corrigée; faites-la réimprimer & jetez ces vingt exemplaires au feu. Ces gens sont si gauches, qu'ils ont entièrement changé le sens de mes pensées par les plus lourdes bêtises. Le petit Beaufobre pourroit bien y donner plus d'attention. Les Huns & les Visigots, s'ils avoient eu des imprimeurs, n'auroient pas plus mal fait. Vous me parlez beaucoup des François & de leurs pertes; cela est manifeste, mais la paix n'en est pas une suite certaine. Mes affaires sont encore dans une assez mauvaise situation. Des secours m'arrivent à présent; mais les neiges sont si abondantes ici, la quantité qu'il en est tombé si considérable, qu'il n'est presque pas possible de faire agir des troupes vis-à-vis des ennemis. Voilà ma situation, environné de difficultés de tous les côtés, d'embarras & de périls; quand j'ajoute à tout cela les trahisons de la fortune dont j'ai eu tant de témoignages dans cette campagne, je n'ose me fier à elle dans mes entreprises, ni dans mes forces non plus; il ne me reste donc que le hasard, & je n'espère que dans l'enchaînement des causes secondes. Quand vous aurez fait achever l'im-

pression de cet ouvrage, ayez la bonté de m'en envoyer trois exemplaires. Le Comte Finck me les fera tenir, & les courriers ne refuseront pas les paquets. Adieu, mon cher Marquis. Je ne fais ni quand mes aventures finiront, ni quand je vous reverrai; mais je fais, à n'en pas douter, que je vous aimerai toujours.

à Freyberg, le 16 Décembre 1759.

70.

Non, Marquis, votre édition
Ne vaut pas mieux que ma campagne;
Toutes deux sans prévention
Font peu d'honneur à l'Allemagne.
Commençons derechef tous deux
A mieux corriger notre ouvrage,
Et pensons que c'est un hommage
Que nous rendons à nos neveux.

Je vous ai répondu; j'ai mieux fait, je vous ai renvoyé l'imprimé corrigé & revu sur l'original.

J'espère plus que jamais que les Autrichiens vont reprendre le chemin de la Bohême & qu'enfin dans peu de jours nous pourrons finir la plus malheureuse & la plus rude campagne que j'aye faite de ma vie. Mon neveu avance avec un gros secours & l'ennemi fait des préparatifs qui déno-

tent sa retraite prochaine. Je ne vous dis point le martyre que j'ai souffert pendant un gros mois, ni toutes les incommodités dont cette affreuse situation a été accompagnée. Je suis si las de me plaindre de la Fortune que je lui fais grâce par ennui. Tâchez, mon cher, de me faire avoir le dictionnaire encyclopédique, que je voudrois acheter pour cet hiver. Je ne vous dis rien sur ce que je deviendrai cet hiver, parce que foi d'honneur je n'en fais rien. Adieu, cher Marquis, je vous souhaite santé, paix & contentement.

à Freiberg, le 23 Décembre 1759.

71.

SIRE,

Il vient de paroître ici un grave personnage, auprès de qui Daniel, Jérémie, Josias & tous les prophètes grands & petits ne sont rien. Cet homme depuis dix huit mois passoit pour un fou, parce qu'il avoit prédit l'année cinquante huit que vous essuieriez de grands malheurs dans l'année cinquante neuf. Il a été depuis quinze jours chez tous ceux à qui il avoit annoncé ses prédictions & leur a dit fort sérieusement: „Messieurs, j'ai passé „pour fou auprès de vous, parce que je vous avois „annoncé la vérité; l'événement a justifié tout ce „que je vous avois dit; prenez-moi encore pour

„un fou, si vous le jugez à propos; je vous assure
„que le Roi va être bientôt au dessus de tous les
„ennemis, & que jusqu'à la fin de la guerre il
„n'aura plus que des succès heureux.“ Comme
les discours de cet homme singulier font l'entretien
de toute la ville, j'ai été curieux de m'informer
de quoi il étoit question. Mr Gottskowsky &
d'autres gens sensés qui connoissent cet homme,
disent que véritablement il leur avoit dit en cin-
quante huit que les Prussiens auroient de grands
revers en cinquante neuf, & qu'il avoit toujours
ajouté ce qu'il annonçoit encore aujourd'hui, qu'en
soixante les Prussiens feroient & plus heureux &
plus glorieux qu'ils ne l'avoient jamais été. Quant
à moi, sans être prophète & sans avoir l'honneur
d'exalter mon ame, je suis bien persuadé que vous
réparerez tous les maux que peuvent avoir causés
des fautes où vous n'avez jamais eu aucune part
& qu'humainement vous ne pouviez ni prévoir,
ni éviter, les causes secondes étant au dessus de
toute la prudence humaine. Vous êtes comme
ces habiles architectes, qui par la grande connois-
sance qu'ils ont de leur art, savent raffermir & res-
serrer les crevasses qui se sont faites à des bâtimens
que des orages imprévus ou des tremblemens de
terre avoient ébranlés.

J'ai remis à l'impression *les réflexions* &c. &
je me flatte que vous ferez plus content de cette
édition que de la première. Mais permettez, Sire,

que je prenne la défense de votre campagne contre vous-même. L'on ne pourra jamais vous en imputer les malheurs, parce que vous n'en avez point été la cause, & qu'ils sont arrivés indépendamment des soins que vous avez pris; votre gloire, Sire, n'en a pas reçu la moindre atteinte. Je ne puis pas dire la même chose de l'édition des réflexions; mais il est pourtant vrai que la copie du manuscrit m'a induit dans plusieurs erreurs. J'en envoie la preuve à V. M. L'ancien manuscrit dit, *on distingue ceux*, la nouvelle correction dit, *on ne fait attention qu'à ceux*. La correction nouvelle dit, *un vaste champ aux remarques*, dans l'ancien manuscrit *remarques* est effacé. Dans la nouvelle correction il y a, *je crains bien que ce beau phénix*, dans le manuscrit, *je crois que ce phénix*. Je pourrois envoyer encore plusieurs autres endroits à V. M.; mais cela l'ennuieroit. D'ailleurs je dois convenir qu'il y a deux ou trois fautes, & entre autres une assez lourde dont je suis coupable; je l'avois corrigée trois fois, & ces maudits imprimeurs l'ont encore commise en tirant la dernière épreuve. J'ai déjà donné ordre de faire venir l'encyclopédie de Hollande; car les libraires ne font venir ce livre que pour ceux qui le demandent, attendu la cherté du prix, & ils ne l'ont pas dans leur boutique. Vous voulez donc, Sire, parcourir cet hiver un océan immense de mauvaises choses, dans lequel flottent quelques excellen-

tes dissertations géométriques de d'Alembert & quelques ballons métaphysiques enflés de vent, qui en faisant défendre cet ouvrage, lui ont donné une réputation qu'il a déjà perdue dans tous les pays où il est permis de l'avoir. Les derniers articles que Voltaire a mis dans ce livre, se ressentent de la vieillesse & ne valent guères mieux que son *Candide*; de l'esprit souvent, peu de jugement & point de profondeur. Mais vous verrez tout cela par vous-même, & vous en jugerez bien mieux que moi.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 24 Décembre 1759.

* 72.

Je dois commencer, mon cher Marquis, par vous souhaiter la bonne année, & je vous assure que de tous ceux qui feront des vœux pour vous, il n'y en aura pas de plus sincères que les miens. Pour moi j'ai perdu toute confiance dans ma fortune. J'ai fait humainement ce qui a dépendu de moi pour déposter par ruse, par diversions, & par ostentations l'ennemi de la Saxe sans y avoir pu réussir le moins du monde. Il ne me reste donc de refuge que de cantonner tout cet hiver vis à vis de l'ennemi, sans bouger de la position où j'ai été,

& je n'ai devant moi qu'une affreuse perspective pour l'avenir.

Votre prophète dira, mon cher, ce qu'il lui plaira; son art n'en est pas un & il faudroit être plus crédule que je le suis, pour y ajouter foi. On aide aux prophéties de ces gens-là, & l'on fait quadrer comme l'on peut des paroles dites au hasard avec les événemens. Pour moi qui juge sur des faits, je ne vois que des objets épouvantables dans l'avenir, auxquels ma confiance ne résiste pas. Vous ferez de mon ouvrage ce qu'il vous plaira, il ne mérite guère d'attention. Je suis plus las & plus dégouté de la vie que jamais. Accusez moi d'hypocondrie & de tout ce qu'il vous plaira; je passe condamnation. Mais les maux passés, les maux présents & surtout la perspective qui se présente à moi, sont capables de dégoûter de la vie tous ceux qui éprouvent une situation aussi dure. Je gémis en silence; voilà tout ce que je puis faire. Je ne veux point vous barbouiller davantage l'imagination: Je vois noir; mon chagrin est pour moi; je dois le supporter & non pas le communiquer. Je vous embrasse, mon cher Marquis, en vous assurant de toute mon amitié. Adieu.

à Pretschendorf, ce 31 Dec. 1759.

FEDERIC.

Je renonce au plaisir de vous voir; cela devient impossible à présent plus que jamais.

73.

Il me semble, mon cher Marquis, que votre prophète frise le bel esprit; il faut que ce soit un grand génie, qui s'ouvre une carrière nouvelle:

Car, Marquis, jamais Isaïe,
Ou Habacuc, ou Jérémie
Chez les Juifs vaincus & contrits
N'eurent je pense la manie
De passer pour de beaux esprits.

Le malheur rend craintif, & le peur superstitieux. Je ne m'étonne pas que des gens qui annoncent l'avenir avec effronterie & assurance, trouvent des esprits crédules qui ajoutent foi à leurs prédictions: *Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.* Je souhaiterois que nous puissions rire plus à notre aise de ces balivernes; mais l'envie de rire m'est passée: je suis frappé de trop de malheurs, & environné de trop d'embarras; avec cela il me reste trop peu d'espérances pour que je puisse m'égayer.

Je vous envoie une ode que j'ai faite pour mon neveu; ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette ode n'est point remplie de mensonges & qu'elle n'est que trop modeste pour la personne qui en est le héros. J'ai eu une fluxion à la joue qui m'a fait souffrir le martyre. J'ai été attaqué par tous les fléaux du ciel, & malgré cela je vis, & je

je vois cette lumière que je désire cent fois qui soit éteinte pour moi. Enfin il faut que tout homme subisse son destin. Je souhaite que le vôtre soit heureux & que vous n'oubliez pas un ami qui est dans un vrai purgatoire, mais qui vous aime & qui vous aimera toujours. Adieu.

le — Janvier 1760.

74.

SIRE,

J'ai l'honneur de souhaiter à V. M. une heureuse année, qui la rende glorieuse, contente & en parfaite santé à ses sujets. Je la remercie infiniment des marques de bonté dont elle daigne m'honorer, & je la prie d'être persuadée que j'en conserverai le souvenir jusqu'à la mort. J'envoie à V. M. quatre exemplaires de la nouvelle édition de Charles XII; je joins à ces exemplaires celui que V. M. m'a renvoyé corrigé de la première édition, pour qu'elle puisse juger qu'il n'y a plus une seule faute dans la seconde. Je vous prie d'être persuadé que ce n'est pas ma faute, s'il y en a eu dans la première. J'avois la fièvre, & j'ai été obligé de me fier pour les dernières épreuves aux imprimeurs, mais j'ai revu quatre fois les épreuves nouvelles, & je ne crois pas qu'une édition des Elzevirs puisse être plus correcte. Vos vers sur les prophètes

font charmans. Mais vous avez beau vous plaindre de la Fortune; je vois qu'elle vous est toujours attachée, quoiqu'elle ait semblé vous abandonner quelquefois. L'affaire de Maxen est fâcheuse; j'en conviens; mais songez qu'elle est arrivée le vingt du mois, que le vingt un du même mois l'Amiral Howe a détruit la flotte françoise, le vingt deux les alliés ont pris Munster, le vingt cinq le Prince votre neveu a battu les Wurtembergeois.

J'ai mille & mille choses à vous dire; mais je vous écris à la hâte, parce que je suis accablé d'un rhume violent, qui depuis quinze jours ne me laisse pas un moment tranquille, & me cause une toux qui va quelquefois jusqu'à me faire cracher du sang en quantité. On dit que le plaisir & la consolation des damnés c'est d'avoir des compagnons. Si j'étois un diable, je ferois fort consolé de mon mal, car il est épidémique dans Berlin & aussi fréquent que l'année de la coqueluche, il y a environ vingt deux ans: j'étois alors militaire, pourquoi faut-il que je ne sois aujourd'hui qu'un misérable fardeau de la terre, quand je ferois avoir cent vies pour les sacrifier au service de V. M.?

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 8 Janvier 1760.

75.

Je vous remercie, mon cher Marquis, de la peine que vous avez eue à faire imprimer mes balivernes; cela n'en valloit pas tant. Vous avez trop d'indulgence pour les vers que je vous ai envoyés. Comment pourroient-ils être bons? mon ame est trop inquiète, trop agitée & trop accablée, pour que mon esprit produise quelque chose de passable. Ce triste vernis se répand sur tout ce que j'écris & sur toutes mes actions. La paix n'est rien moins que certaine: on l'espère, on s'en flatte, mais voilà tout. Tout ce que je puis faire est de lutter constamment contre l'adversité; mais je ne puis ni ramener la fortune, ni diminuer le nombre de mes ennemis. Cela étant, ma situation demeure la même; encore un revers & ce sera le coup de grâce. En vérité, la vie devient tout à fait insupportable, quand il faut la traîner dans les chagrins & dans de mortels ennuis: elle cesse d'être un bienfait du ciel; elle devient un objet d'horreur qui ressemble aux plus cruelles vengeances que les tyrans excercent sur des malheureux. Vous me tueriez plutôt, mon cher Marquis, que de me faire changer de sentiment. Vous voyez les objets d'un point de vue qui les adoucit en les affoiblissant; mais si vous étiez une heure ici, que ne verriez-vous pas? Adieu. Ne

vous fatiguez point l'esprit de soins inutiles, & sans prévoir l'avenir, conservez votre tranquillité tant que vous le pourrez. Vous n'êtes point roi, vous n'avez ni à défendre l'Etat, ni à négocier, ni à trouver des expédiens à tout, ni à répondre des événemens. Pour moi qui succombe sous ce fardeau, c'est à moi seul d'en souffrir la peine; laissez-la moi, cher Marquis, sans la partager. Je vous embrasse, en vous assurant de mon estime. *Vale.*

le 15 Janvier 1760.

76.

J'oubliai en vous écrivant dernièrement, mon cher Marquis, de vous prier de faire remettre à mon frère Ferdinand, & au général Seidlitz, qui est blessé & se fait guérir à Berlin, un exemplaire à chacun de mon Charles XII. C'est une petite attention qui peut-être leur fera plaisir. Ma situation ne change en rien, & je suis toujours aussi inquiet pour l'avenir que je l'ai été jusqu'ici. Mandez-moi pour m'amuser les menfonges de votre prophète & les fornettes qui parviennent à vos oreilles. Veuille le Ciel que cette paix dont on parle commence bientôt à nous donner des espérances plus solides que celles que nous avons jusqu'à présent & que nous voyions nos peines &

nos travaux terminés par une paix durable & avantageuse! Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse, & je fais mille vœux pour votre contentement.

le — Janvier 1760.

77.

SIRE,

J'ai d'abord remis les exemplaires à Monseigneur le Prince Ferdinand & à Mr le Général Seidlitz. Je ne faurois exprimer à V. M. combien S. A. R. a été sensible au présent de V. M. Sa santé est beaucoup meilleure; sa maladie n'est plus qu'un reste de foiblesse de nerfs qui se rétablira entièrement, dès que la saison deviendra meilleure.

Mon prophète, dont vous vous moquez, continue à prédire pour cette année monts & merveilles. Je ne fais si c'est un faux prophète, mais je fais bien qu'il ne manque pas d'esprit; V. M. pourra en juger par deux réponses qu'il a faites depuis peu de jours, l'une à un théologien & l'autre à un Prince. Le théologien est un nommé Mr Susmilch, pasteur, & luthérien rigide. Vous ne savez, dit-il à mon prophète, ni le grec, ni le latin, comment pouvez-vous sur une traduction allemande de la bible grecque juger de ce qu'elle contient? Monsieur, répondit le Daniel de Berlin,

la traduction allemande ne rend donc pas le sens de l'Ecriture? Si cela est, comment osez-vous la proposer aux chrétiens comme contenant la pure parole de Dieu? Ou il faut convenir que je puis comprendre le véritable sens de la bible sur une traduction approuvée par tous les synodes, ou il faut avouer que tous les ministres luthériens trompent ceux dont ils se disent pasteurs. Mr Susmilch s'est tu, & il a bien fait, car il n'avoit rien de bon à répondre. Je viens à présent à la réponse faite au Prince, c'est au Margrave de Schwedt: il demanda à cet homme s'il étoit vrai qu'il se mêlât de faire des prédictions? J'ai été assez heureux, répondit-il, pour annoncer quelques vérités. Allez, dit le Margrave, vous êtes fou. Ma femme, répondit le prophète, qui est une sotte, me le dit tous les jours; mais je ne fais aucune attention à ce qu'elle me dit, parce que je connois la portée de son esprit. Je ne fais si Daniel, Jérémie, Habacuc & tous les prophètes grands & petits auroient répondu plus finement. V. M. dira peut-être que mon prophète auroit mérité quelques coups de bâton; je n'ai rien à dire à cela, si ce n'est qu'on peut mériter d'être battu, parce qu'on a fait une réponse ingénieuse, mais impertinente. Vous allez croire, Sire, que me voilà à demi converti & que je vais bientôt croire aux prophètes anciens, puisque je crois déjà aux modernes. Mais je suis bien aise d'avertir V. M.

que je suis toujours un bon & fidelle sectateur d'Epicure. Je ne puis cependant me refuser à l'évidence, & voici un fait que je tiens de la bouche d'un ministre luthérien, homme d'esprit & de notre académie des sciences. Un mois avant la bataille de Kustrin, mon prophète va chez ce ministre & lui dit: Monsieur, je viens vous avertir que dans trente jours le Roi gagnera une bataille sanglante sur les Russes; près de quinze mille seront tués & resteront long-temps sur le champ de bataille, pour servir de pâture aux oiseaux. Le jour que cet homme avoit prédit, fut précisément celui du jour de la bataille. Je fais bien que c'est le hasard qui a vérifié les prédictions de cet homme, mais il faut convenir que c'est un singulier hasard. Si j'étois assuré que l'événement vouloit m'être aussi favorable, je me mêlerois d'être prophète; cela feroit enrager Voltaire, & il n'oseroit plus se moquer des gens qui exalteroient leur ame.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 24 Janvier 1760.

78.

SIRE,

J'ai relu cinq fois votre ode au Prince votre neveu. Cet ouvrage est véritablement digne de vous & de lui. C'est l'éloge le plus grand que l'on puisse faire,

& en même temps le plus vrai. Après avoir employé la critique la plus sévère, je n'ai trouvé qu'un seul vers qui m'a paru un peu prosaïque, le voici :
Je puis au moins prévoir par mes heureux présages ;
cela me paroît un peu dur à l'oreille, & les mots *puis, prévois, présages* dans un seul vers, forment un son qui n'est pas aussi harmonieux que tout le reste de cette belle ode, dont Rousseau se feroit fait honneur, & qui est, je le répète encore, véritablement digne du héros qui l'a composée & du héros auquel elle est adressée.

Vous plaifantez sur mon prophète. Voici bien une autre chose que des prophéties. Un de nos académiciens, Mr. Gleditsch, soutient que Mr de Maupertuis lui a apparu dans la salle de l'académie à côté de la pendule, & qu'il l'a vu pendant près d'un quart d'heure de suite. Cela fait ici un bruit étonnant. Après cela continuez de faire l'incrédule ! Quant à moi, j'ai résolu de faire dire deux messes pour le repos de l'ame du président, afin que s'il lui prend envie de jouer le rôle d'un vampire, il me laisse dormir en repos, & aille à Genève sucer & tourmenter le sieur Arouet de Voltaire.

Je suis toujours persuadé que malgré les fâcheux accidens de l'année passée vous ferez heureux dans celle où nous venons d'entrer ; & quelque chose que vous puissiez me dire, vous ne me convaincrez pas du contraire ; surtout s'il est vrai,

comme on le dit ici, que les Anglois enverront une flotte dans la mer Baltique. La fortune, il est vrai, a depuis quelque temps semblé vous être moins favorable; mais sans croire ni aux prophéties, ni aux revenans, je ne puis m'empêcher de céder à certains pressentimens qui me disent que vous résisterez à tous vos ennemis, & qu'à la fin vous prendrez entièrement le dessus sur eux. Avant les batailles de Rosbach & de Lissa je vous écrivois la même chose. La situation des affaires étoit bien différente de celle d'aujourd'hui; ma sécurité sembloit encore plus déplacée, le temps ne tarda pas à la justifier.

Monseigneur le Prince de Bévern m'a écrit une lettre en faveur d'un gentilhomme françois qui lui avoit été recommandé & dont je connois toute la famille. Je l'ai vu lui-même il y a quelques années, lorsque j'étois en France. Une affaire d'honneur qu'il eut, l'obligea de sortir du royaume & de se retirer à Nice. Sa famille m'ayant écrit pour me le recommander, il vint me voir à Menton. Depuis ce temps ne pouvant plus rentrer en France, il passa au commencement de la guerre au Canada, où il a servi avec distinction. N'y ayant plus rien à faire dans ce pays; & ne pouvant rester en France, il a pris le parti de servir dans les autres pays. Je puis répondre à V. M. à son sujet de trois choses; la première c'est qu'il a beaucoup de valeur, la seconde c'est qu'il a de la

probité, & la troisième qu'il est d'une des meilleurs maisons, je ne dis pas de sa province, mais de tout le royaume. Quant au bon sens, c'est un article dont je ne suis jamais caution pour un François, & surtout pour un Provençal. Il fait fort bien l'italien & passablement l'allemand, du moins il s'explique assez pour être entendu dans cette dernière langue. Il souhaiteroit entrer dans un bataillon franc. Il a environ trente deux ans, est d'une jolie figure. Lorsqu'il quitta la France, il étoit Lieutenant dans le régiment de Champagne; en Canada il étoit Capitaine, & a souvent eu l'honneur de voir rôtir & manger des hommes par les sauvages. Si V. M. juge à propos de lui faire donner une lieutenance, il fera très-satisfait, & comme il ne manque de rien, il fera d'abord l'équipage dont peut avoir besoin un Lieutenant d'un bataillon franc. J'aurai l'honneur de dire encore à V. M., que je réponds pour le sujet que je lui propose, de la naissance, de la probité & de la bravoure. Je la supplie de me faire la grâce de me répondre un mot, pour que je ne fasse point manger son argent inutilement à ce jeune homme.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 4 Février 1760.

79.

SIRE,

Il s'en faut de beaucoup que mon prophète n'annonce plus l'avenir ; il soutient toujours que nous ferons aussi heureux cette année que nous avons été malheureux l'année passée ; il offre d'être puni comme un imposteur, & d'être enfermé comme un fou, s'il se trompe dans ses prédictions. Quant à moi, sans avoir l'honneur d'être prophète, je suis convaincu que nos affaires iront très-bien. Vous vous défiez de la fortune ; je ne saurois, Sire, vous blâmer à ce sujet, elle vous a été peu favorable dans cette dernière campagne ; mais ce qui me rassure, c'est que je vois que lorsqu'elle a semblé vouloir entièrement vous abandonner, elle a tout à coup fourni des moyens pour réparer les pertes qu'elle avoit causées. On doit craindre pour la *cause publique*, quand les funestes événemens sont arrivés par la faute de cette *cause publique* ; mais dans toutes nos infortunes passées, je ne vois que des particuliers en faute, & jamais l'armée, ni le souverain. La bataille de Francfort contre les Russes n'auroit jamais eu lieu, si lorsque l'armée prussienne entra en Pologne, elle eût été conduite différemment qu'elle ne le fut. Les soldats prussiens se sont rendus prisonniers à Maxen & ont mis les armes bas ; mais les soldats prussiens ne font

pas les capitulations, ce sont ceux qui les commandent. La dixième légion se feroit rendue prisonnière, si César étant absent, les chefs de cette légion avoient jugé à propos de se rendre. On dit ici à Berlin une nouvelle qu'on assure être certaine, c'est que vous commanderez la grande armée contre les Autrichiens, le Prince Henri l'armée contre les Russes, & le Général Fouquet un corps détaché. Je ne fais pas, Sire, le secret d'exalter mon ame & de lire dans les mystères des Dieux; mais sur cette simple disposition des forces & des armées de V. M., je veux perdre la tête, si vous ne vous mettez pas au dessus de tous vos ennemis. Votre plus grande peine, Sire, pendant la durée de cette guerre a été de réparer des fautes où vous n'aviez aucune part, & vous allez employer des généraux qui n'en ont jamais commis.

Toutes les gazettes assurent que les Anglois enverront une flotte dans la mer Baltique; s'ils le font, c'est une des meilleures choses qu'ils auront exécutées pendant cette guerre. Si quelques misérables vues de commerce les empêchent d'agir aussi sensément, ils méritent de perdre l'estime que les belles choses qu'ils ont faites depuis deux ans leur ont acquise.

V. M. a trop de complaisance de faire la moindre attention aux foibles remarques que j'ai osé lui communiquer; les changemens qu'elle a faits me paroissent excellens, & rendent cette

épître de la plus grande correction. Les vers, Sire, que vous faites pendant la guerre ont toute l'harmonie & la douce mélodie de ceux que les Muses dictent dans la plus profonde paix.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 7 Mars 1760.

80.

SIRE,

S'il étoit vrai que je vous parlasse en courtisan, je ferois charmé de l'avoir fait, puisque j'aurois occasionné par là les beaux, *mais très-beaux*, vers que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer. Vous allez encore dire que je cherche à vous flatter; je vous répondrai que j'aime encore mieux que vous m'accusiez de flatterie, que si ma conscience me reprochoit le mensonge. Je prends la liberté de dire à V. M. ce que je pense, ma bouche est l'interprète de mon coeur. Vous croyez avoir fait des fautes, moi je pense au contraire que vous avez réparé celles des autres. J'ai pour moi aujourd'hui la saine partie du public; la postérité décidera dans l'avenir qui de vous ou de moi a raison: je suis convaincu que V. M. en fera admirée, & qu'elle prendra votre défense contre vous-même. Nous ne finirons jamais, Sire, sur cet article; nous le discuterons un jour à Sans-Souci après la paix,

que nous aurons peut-être plutôt que vous ne l'espérez. Combien d'événemens imprévus ne peuvent pas survenir, qui donneroient à l'Europe cette paix qui lui est si nécessaire & qu'elle attend avec impatience ?

V. M. m'a ordonné de lui écrire toutes les balivernes, en voici une : votre cuisinier Champion ne vous fera plus des ragoûts ni trop salés ni trop poivrés. On lui a coupé *rasibus* ce qui servit au premier homme à peupler le genre humain ; il en est mort le troisième jour. On dit dans toute la ville que le chirurgien qui a fait l'opération & qui est une espèce de fou (c'est un nommé Coste) a mis entre deux affiettes ce qu'il avoit coupé & l'a envoyé à une femme nommée le Gras que Champion entretenoit. Cette mauvaise plaisanterie met ici en rumeur toutes les femmes & tous les dévots. Au reste V. M. perd fort peu à la mort de Champion. Actuellement qu'il n'est plus, je puis en parler naturellement à V. M., sans craindre de lui nuire : c'étoit un fort mauvais sujet, qui s'étoit très-mal comporté pendant le temps qu'il y avoit à Berlin des officiers françois & autrichiens : il les avoit pris à l'auberge chez lui, & tenoit devant eux tous les jours des discours qui auroient mérité qu'il fût à la brouette. On me les avoit redits, & je le fis avertir que je le dénoncerois au Commandant ; il me promit de se corriger & je crus qu'il me tiendrait parole ; mais j'ai appris par

ceux qui m'ont raconté sa mort, qu'il avoit toujours continué sa première conduite. Vous voyez, Sire, que le Ciel l'en a puni plus sévèrement que vos juges n'auroient fait, car certainement ils ne l'auroient pas fait châtrer. Niez à présent une providence sublunaire. Voilà des exemples bien parlans & qui valent bien autant que tous ceux sur lesquels les théologiens fondent tant de mauvais raisonnemens. Que vous les dépeignez bien, Sire, ces ignorans fanatiques, dans les vers charmans que vous avez faits au sujet du Dictionnaire des prétendus athées!

Je ne doute plus, Sire, que l'édition de vos ouvrages n'ait été faite sur une copie volée sur un des exemplaires qui se trouvoient à Paris, parce que l'édition de Hollande n'est qu'une copie de celle qu'on a faite à Paris. Il y a déjà plusieurs exemplaires de celle de Hollande à Berlin; elle ne contient, à ce que l'on m'a dit, que quelques odes, plusieurs épîtres & le poëme sur la guerre. Tout cela est de la plus grande beauté; & à parler naturellement à V. M., je ne suis fâché que de l'action du voleur & point du tout du vol, puisque ce livre fera les délices de tous les gens qui pensent, & les élémens du bon sens pour tous ceux qui voudront apprendre à penser.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 16 Mars 1760.

81.

On m'a envoyé mes sottises imprimées telles qu'on les a débitées en France; j'y ai trouvé beaucoup de traits qui ne conviennent pas à la politique; je les ai tous changés le mieux que j'ai pu, & les envoie avec un volume corrigé à Néaulme, pour qu'il les imprime. Je vous prie de dire au petit Beaufobre qu'il ait soin que l'édition soit correcte, sans quoi ce fera sans fin à recommencer. Comptez que c'est par malice que l'on a fait imprimer cet ouvrage, pour aigrir contre moi peut-être le Roi d'Angleterre & la Russie; c'est pourquoi il est très-nécessaire que cette édition paroisse & fasse tomber les autres. Je suis malheureux & vieux; voilà, mon cher Marquis, pourquoi l'on me persécute, & Dieu fait quel avenir m'attend pour cette année. Je crains de ressembler à la malheureuse Cassandre par mes prophéties; mais comment augurer bien de la situation désespérée où nous sommes & qui ne fait qu'empirer? Je suis si fort de mauvaise humeur aujourd'hui, que je ne faurois vous en dire davantage. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

P. S. J'espère de faire partir demain le livre en question, & il faut que Néaulme se presse.

1e — Mars 1766.

82.

82.

Redoutez - vous, Marquis, la clameur importune
De nos ennemis les bigots ?

Enhardis par mon infortune

Vous les voyez sur moi s'élançer à grands flots.

Je compare ces cris des docteurs idiots

A ceux d'un gros matin aboyant à la lune ;

L'astre, sans y prêter attention aucune,

Continue en repos son majestueux cours.

Ayons un sens de moins, Marquis, rendons-
nous sourds ;

Et sachant imiter cette auguste planète,

Laiçons le fanatique au fond de sa retraite

Librement contre nous tempêter & hurler,

Ses malédictions ne pourront nous troubler.

Que m'importe que me respecte

Un scarabée, un vil insecte ?

Il ne mérite pas qu'on daigne l'écraser.

Ce sont - là les beaux fruits que m'ont valus mes
oeuvres.

J'ignore par quel tour & par quelles manoeuvres

Quelque scélérat de métier

A l'aide du larcin a pu les publier ;

Amant respectueux des filles de mémoire,

Reçu chez Calliope, admis près de Clío,

Sans être insensible à la gloire,

J'étois poète incognito.

K

Je n'ai jamais voulu, m'affichant pour poëte,
Etourdir les passans du bruit de ma trompète,
Ni répandre mes vers dans l'idiot public,
De ses vains préjugés esclave pour la vie :
Je ne suis pas si fou, & n'eus jamais le tic
D'éclairer son foible génie
Aux rayons du flambeau de la philosophie.
Peut-il sentir, peut-il goûter
Des vers où le bon sens s'allie
Aux grâces de la poésie ?
Il n'est fait que pour végéter.
Je l'abandonne à sa bêtise :
L'erreur est sa divinité ;
Et tout auteur le scandalise
Qui lui montre la vérité.
Quand encor le démon du Pinde me domine,
Que mon esprit appesanti
Se ranimant excite un feu presque amorti,
S'il m'échappe en riant une pièce badine,
Sans que mon nom soit compromis,
Sans penser au public, ma Muse la destine
A désennuyer mes amis.

Je vous avoue, mon cher Marquis, que je suis très-fâché de paroître devant le public en qualité de poëte ; tous ces gens sont en mauvaise réputation ; le jugement le moins défavorable qu'on en porte, c'est qu'ils sont fous. Pour le dictionnaire des athées, il est du dernier ridicule. J'ai été un

peu fâché de voir qu'on nous a donné ce faquin de la Beaumelle pour collègue; ce misérable n'a jamais pensé, & il se trouve du nombre de ceux qui font honte à la philosophie par foiblesse, comme ces transfuges qui se sauvent des armées par lâcheté. Une des ruses dont les théologiens se servent avec le plus de succès est celle de confondre les libertins & les philosophes. Ces premiers, qui se livrent plutôt aux faillies impétueuses de leur tempérament qu'à leur raison, se jettent souvent d'un excès dans l'autre, de l'incrédulité dans la superstition. C'est là que les théologiens triomphent, & les conséquences qu'ils tirent de la conduite de ces hommes qui n'en ont aucune, leur fournissent leurs meilleures armes. Mais après tout j'ai d'autres gens à combattre que des théologiens, & il me faut recourir à la plus fine industrie & aux plus excellens stratagèmes pour résister aux démons politiques qui me persécutent impitoyablement. Ces idées absorbent toutes les autres dans mon esprit, comme un violent mal rend insensible à un moindre. Enfin, mon cher Marquis, je ne suis bon à rien qu'à guerroyer, puisque tel est mon fâcheux destin.

Ecrivez-moi toujours & soyez persuadé de mon amitié. Adieu.

le — Mars 1760.

83.

Oui, mon cher Marquis, j'ai fait des fautes & le pis est que j'en ferai encore. N'est pas sage qui a envie de l'être. Nous restons toute notre vie tels à peu près que nous sommes nés. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans les circonstances présentes, c'est que toutes les fautes deviennent capitales; cette seule idée me fait frémir. Représentez-vous le nombre de nos ennemis irrités de ma résistance, leurs efforts pernicieux & redoublés, & l'acharnement avec lequel ils voudroient m'accabler; voyez le destin de l'Etat ne tenir qu'à un cheveu. Rempli de ces idées, les belles espérances que vous donne votre prophète s'évanouiront comme la fumée que le vent chasse & dissipe en un moment.

Pour me distraire de ces images tristes & lugubres, qui rendroient à la fin mélancolique & hypocondre jusqu'à Démocrite même, j'étudie, ou je fais de mauvais vers. Cette application me rend heureux pendant qu'elle dure; elle me fait illusion sur ma situation présente & me procure ce que les médecins appellent *de lucides intervalles*; mais aussitôt que le charme est dissipé, je retombe dans mes sombres rêveries, & mon mal, qui avoit été suspendu, reprend plus de force & d'empire. A propos, votre Iroquois est en pleine fonction; il peut même dès aujourd'hui, sans passer pour ho-

micide, tuer autant d'Autrichiens qu'il lui plaira. Vous me faites des complimens sur mes vers, qu'assurément ils ne méritent pas. Mon esprit n'est pas assez tranquille, & je n'ai pas assez de temps pour les corriger; ce sont des esquisses, ou plutôt des avortons, qu'un démon poétique me fait enfanter par force, que vous accueillez par un effet de votre indulgence, & qui vous paroissent moins mauvais quand vous les approchez de la situation affreuse où je me trouve. Ecrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, & n'oubliez pas un pauvre philosophe, qui peut-être pour expier son incrédulité est condamné à trouver son purgatoire dans ce monde. Adieu, mon cher Marquis. Je vous souhaite paix, santé & contentement, en vous embrassant de tout mon coeur.

le 20 Mars 1760.

84.

SIRE,

Je reçois la lettre de V. M. à minuit & j'y réponds dans le moment. Il y a déjà deux feuilles de l'édition imprimée. Voyant qu'on ne finiroit jamais avec la Néaulme, j'avois fait dire par Mr de Beaufobre à Voss qu'il pouvoit commencer d'im-

primer deux feuilles, à condition que si V. M. ne trouvoit pas à propos qu'il continuât, ce qu'il auroit imprimé seroit en pure perte pour lui. Dans douze jours l'ouvrage sera fini; il y a quatre presses qui sont employées. Mr de Beaufobre corrige nuit & jour, car les imprimeurs travaillent sans cesse. J'ai bien senti, Sire, la nécessité d'aller vite en besogne, & c'est ce qui m'a obligé d'envoyer d'abord *l'Avis du libraire*, que j'ai fait imprimer. J'en ai fait partir trente exemplaires pour Mr de Kniphausen à Londres, & le libraire Vofs en a expédié plus de cinq cents pour cette ville, & soixante pour Pétersbourg par la voie de Danzig. Cela prévient toujours pour quelques temps le public, & donne le loisir de faire la nouvelle édition. Enfin, Sire, elle sera finie dans douze jours; je ne crois pas que si on la faisoit faire par le secours des fées, elle pût aller plus vite; elle sera malgré cela très-correcte, parce qu'il est cent fois plus aisé aux imprimeurs de travailler d'après un livre imprimé que d'après un manuscrit. Je supplie dont V. M., accablée par tant d'autres soins, de se tranquilliser sur cette affaire, & de compter sur la diligence & le zèle de Mr de Beaufobre, plein de bonne volonté pour le service de V. M.

Voilà donc le redoutable Turot tué & toute son escadre prisonnière. Si les François ne font la paix au commencement de cette campagne, il

faut qu'ils soient possédés de dix légions de diables autrichiens.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 28 Mars 1760.

85.

J'ai, mon cher Marquis, une petite commission à vous donner. Vous savez que Gottskowsky a encore de beaux tableaux qu'il me destine. Je vous prie d'en examiner le prix & de savoir de lui s'il aura le Corrège qu'il m'a promis. C'est une curiosité qui me vient. Je ne fais encore ni ce que je deviendrai ni quel sera le fort de cette campagne, qui me paroît bien hasardée, & trop insensé que je suis je m'enquiers de tableaux. Mais voilà comme sont faits les hommes; ils ont des semestres de raison & des semestres d'égarement. Vous qui êtes l'indulgence même, vous devez compatir à mes foiblesses. Ce que vous m'écrirez m'amusera au moins, & remplira pour quelques momens mon esprit de Sans-Souci & de ma galerie. Je vous avoue qu'au fond ces pensées sont plus agréables que celles de carnage, de meurtres, de tous les malheurs qu'il faut prévoir & qui feroient trembler Hercule même. Le quart d'heure de Rabelais va sonner; alors il ne sera plus question que de nous entr'égorger & de courir la preta-

taine d'un bout de l'Allemagne à l'autre, pour y chercher peut-être de nouvelles infortunes.

J'ai fait une petite brochure qui paroît à Berlin; c'est une relation de voyage d'un émissaire chinois à son empereur. Le but de l'ouvrage est de donner un coup de patte au Pape qui bénit les épées de mes ennemis & qui fournit des asiles à des moines parricides. Je crois que la pièce vous amusera. Je suis le seul qui ait osé élever sa voix & faire entendre le cri de la raison outragée contre la conduite scandaleuse de ce pontife de Baal. L'ouvrage n'est ni long ni ennuyeux, mais il vous fera rire. Dans ce siècle-ci le seul moyen de faire de la peine à ses ennemis est de les accabler de ridicules; vous jugerez si j'y ai réussi. Adieu, mon cher Marquis. Vos lettres sont pour moi une consolation pareille à celle que donnoit à Elie l'apparition des corbeaux qui venoient le nourrir dans le désert, ou ce qu'une source d'eau est pour un cerf qui brâme de détresse, ou ce que l'aspect d'Anchise fut pour Enée lorsqu'il l'aperçut aux enfers. Ne me privez donc pas de ma seule joie durant mes longs déplaisirs, & soyez sûr de l'amitié que je conserverai toute ma vie pour vous. Adieu.

le — Mars 1760.

86.

Le vers de l'épître au Maréchal Keith peut être corrigé ainsi; alors il n'y a qu'un mot de change.

„Allez, lâches humains, que les feux éternels“ &c.

Voici la strophe que vous reprouvez, telle que je l'ai corrigée.

Ah! si ce sang couloit comme au temps de vos pères

Pour abaisser l'orgueil de ces rois sanguinaires,
De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis
Des vos vastes Etats les plus riches provinces,
Rivaux toujours jaloux, éternels ennemis
De votre liberté, de vos droits, de vos
princes;

Mais vos cruels armemens
Souillent vos bras parricides,
Guidés par les Euménides,
Du meurtre de vos parens.

Voilà, mon cher Marquis, tout ce que j'ai pu faire pour votre service. A présent le démon de la guerre chasse celui de la poésie, & le nombre de mesures & d'arrangemens à prendre absorbe presque tout mon temps. Je vous rends grâces des soins que vous prenez pour cette édition qui fait tant crier; j'espère que la nouvelle adou-

cira tant soit peu les esprits ; sinon je m'en console, & je ne m'en pendrai pas de désespoir. Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

le — Avril 1760.

87.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. la nouvelle édition ; je lui avois promis qu'elle seroit finie le douze & elle l'a été le neuf du mois. C'est uniquement au zèle de Mr de Beaufobre que la promptitude & l'exaëtitude de cette édition sont dues. Je n'ai été que l'admirateur des soins qu'il a pris & des peines qu'il a eues avec les imprimeurs, surtout pour les engager à travailler pendant les fêtes de pâques.

Si nous avions eu à faire avec la Néaulme, à peine l'édition seroit commencée, & Dieu fait quand elle seroit finie. D'ailleurs cette édition est un gain assuré pour le moins de deux mille & cinq cents écus ; pourquoi ne pas les faire gagner plutôt à un citoyen de Berlin qu'à un étranger ? Ce sont de si bonnes gens, Sire, que ces bourgeois de Berlin ! Je les ai vus dans les temps les plus épineux cent fois plus occupés de ce qui pouvoit regarder V. M. que de leurs propres affaires. Les actions rendent les hommes célèbres selon le théâ-

tre où la fortune les place. J'ai vu ici, après la bataille de Francfort, vingt bourgeois & peut-être cent, au dessus de tous ces citoyens romains dont Tite-Live a immortalisé la fermeté & le zèle pour leur patrie.

J'ai exécuté la commission que vous m'avez donnée, Sire, pour les tableaux de Mr Gottskowsky; il a rassemblé depuis trois ans une collection superbe de tableaux de Charles Maratte, Ciro-Ferri, Titien &c. il a un Corrège & un admirable Titien; mais tout cela n'est rien en comparaison d'un Raphaël qu'il a acheté à Rome & qu'il a trouvé le secret avec de l'argent de faire fortir en contrebande: car comme c'est sans doute le plus beau tableau qu'ait fait Raphaël, on n'auroit jamais consenti à le laisser fortir de Rome. Le sujet est très-gracieux; c'est Lot que ses deux filles enivrent. Elles sont à demi nues, mieux colorées que si elles étoient peintes du Corrège & dessinées de la plus grande manière de Raphaël. Enfin, pour moi j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si beau. Cela me paroît préférable à la sainte famille de Raphaël, qui est le principal tableau du Roi de France. Vous verrez, Sire, si j'ai tort de louer si fort ce morceau, lorsque le bonheur de vos peuples vous ramènera content & heureux dans votre capitale. J'oubliois de dire à V. M. que ce tableau est à peu près de la grandeur de la Leda du Corrège. Quant au prix des tableaux, je ne puis en

rien dire à V. M., parce que Mr Gottskowsky m'a dit qu'il falloit auparavant qu'elle vît les tableaux; & je crois qu'il a raison, parce que tel tableau vous paroîtroit bon marché, qui seroit cher s'il ne vous plaifoit pas lorsque vous le verriez; & tel autre vous sembleroit d'un trop grand prix, que vous ne trouveriez pas cher après l'avoir vu. D'ailleurs j'ai jugé par le prix de plusieurs tableaux dont je me suis informé que ce qu'on en demandoit n'étoit point exorbitant. Quand vous les verrez vous-même, vous rabattrez après cela ce que vous jugerez à propos. Mr Gottskowsky gardera soigneusement les tableaux qu'il a ramassés & n'en vendra aucun avant que V. M. les ait vus & ait choisi ceux qu'elle voudra. Je suis très-content de la façon dont il m'a parlé à ce sujet; c'est un brave homme, véritablement attaché à V. M. & un de nos bons citoyens de Berlin.

Si V. M. le souhaite, j'irai pour vingt quatre heures à Sans-Souci, & je lui donnerai des nouvelles exactes & détaillées de la galerie & du reste du jardin. Je vois, malgré tous vos ennemis, arriver bientôt le temps où vos peines & vos inquiétudes seront finis. Plus j'examine la situation des affaires des François & plus je deviens assuré qu'ils feront la paix avant qu'il soit deux mois; & si V. M. veut me le permettre, je parierai contre elle mes six plus belles estampes contre six autres qu'avant la saint Jean les François auront fait la paix. V. M.

dira peut-être que je ne fais pas grand fond sur mon pari, puisque je ne risque que six morceaux de papier; mais j'aurai l'honneur de lui répondre, que dans ma façon de penser une estampe n'est pas une badinerie, & que je donnerois jusqu'à la fin des siècles tous les François au diable, s'ils me faisoient perdre mon pari, leur souhaitant d'être encore plus fous qu'ils ne le sont, plus gueux qu'ils ne le deviennent tous les jours & plus battus qu'ils ne l'ont été à Rosbach & à Minden, s'ils me jouoient un pareil tour.

J'ai l'honneur &c.

P. S. Lorsque la correction du vers de l'épître du Maréchal Keith est arrivée, l'édition étoit déjà faite; mais je vais faire mettre un carton; il est, dans l'exemplaire que je vous envoie & dans ceux qui sont presque reliés, comme je l'avois corrigé.

à Berlin, ce 9 Avril 1760.

Je reconnois, Marquis, votre indulgence au jugement que vous portez de mes lettres: elles sont bonnes pour le temps qui court & pareilles à tant d'ouvrages éphémères qui ne sont faits que pour le moment & qui n'ont de durée que celle du jour.

de leur naissance. Il en fera des Poësies diverses ce qu'il plaira à l'imprimeur. Si jamais la paix se fait, je vous promets d'y penser plus sérieusement. J'ai lu la maladie & la mort du père Bertier; cela est fort plaisant & les jésuites n'y sont pas mal drapés. Mais comparez cette pièce avec une certaine lettre au père Tournemine, que de contradictions dans les sentimens! L'une est le panégyrique de la société, l'autre en est la satire. Je souhaiterois aux grands écrivains une meilleure mémoire, pour qu'ils se souvinssent en tout temps de ce qu'ils ont déjà publié; mais les poëtes n'y prennent pas garde de si près, & le souffle léger des vents emporte leurs paroles & souvent leurs pensées.

La négociation de la paix est comme un feu qu'on allume, qui quelquefois paroît s'éteindre & qui tantôt par faillies jette une nouvelle flamme. Il faut attendre, & voir ce qui en résultera. La philosophie & l'expérience ont dompté ma vivacité naturelle & m'ont appris à attendre les événemens avec patience, un chrétien ajouteroit avec résignation. Dans le pays où je suis il n'y a point d'estampes; je ne puis parier contre les vôtres que des foeries & de la limaille du fer qu'on tire ici des mines. Ce seroit un pari digne de Pharasmane. Voilà tout ce que je puis pour vous. Ayez la bonté de dire à Gottskowsky qu'il m'envoie un catalogue de ses tableaux; cela m'amusera.

dans les momens de l'accès de fièvre chaude qui va nous prendre.

Vous n'aurez point de vers aujourd'hui de moi; je vous en reserve tout un amas pour la première occasion. C'est quelque chose de terrible que ce démon de la poésie; il me tourmente dans toutes les situations où je me trouve, il m'affaillit partout. S'il se trouve quelque exorciste de votre connoissance, envoyez-le-moi, pour qu'il me délivre de cet esprit malin. Adieu, mon cher Marquis, je vous recommande & moi à la protection de la sacrée majesté le hasard. Je souhaite qu'il vous fasse vivre heureux, tranquille & sain, & que je vous retrouve tel; si ce même hasard permet à ma destinée errante de me ramener jamais à mes foyers de Sans-Souci.

le 2 . . Avril 1760.

89.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire a produit dans mon coeur la plus sensible joie, & j'attends ce moment heureux dont vous me parlez avec la plus grande impatience. J'ai toujours été persuadé que vous viendrez à la fin au point de détruire tous les projets de vos ennemis; & dans les temps qui paroïssent les plus nébuleux, je n'ai

jamais douté qu'un beau jour ne dissipât toutes les ombres & ne rendît à la Prusse & au Brandebourg cette gloire & cette tranquillité dont elle a toujours joui sous votre règne avant cette guerre, fustée par la mauvaise foi, & continuée par la folie & l'aveuglement; car comment peut-on nommer autrement l'opiniâtreté insensée des François? Quoique la folie des convulsions de saint Paris redevienne à la mode à Paris, ce n'est pas dans cette ville que sont les plus grands fous du royaume, c'est à Versailles, c'est dans le conseil de cette cour qu'il faut les chercher. Quel plaisir de voir un jour de pareils extravagans mortifiés autant qu'ils le méritent! Je ne fais lequel des deux me causera plus de satisfaction, ou de voir la folie françoise corrigée, ou l'orgueil autrichien réprimé; car Dieu lui-même ne pourroit pas le détruire, il ne peut changer l'essence des choses, & la nature de ces gens est la vanité: il ne sauroit y avoir un Autrichien modeste, de même qu'il ne peut y avoir de la matière sans étendue. Si V. M. lisoit toutes les fatuités que la cour de Vienne fait mettre dans diverses gazettes, quelque grande que fût son indignation, elle ne pourroit quelquefois s'empêcher d'en rire. J'avoue naturellement à V. M. que je suis curieux de voir ce qu'ils diront lorsque ce dont elle me fait la grâce de me parler viendra à être public.

Je

Je remettrai les planches à Vofs. Cet homme doit vous regarder comme les anciens regardoient le Jupiter hospitalier : il étoit doublement Dieu, premièrement comme une Divinité générale, & secondement comme un Dieu lare. Vous lui faites le bien que vous faites à tous vos sujets comme Roi, & comme auteur, vous remplissez d'argent sa maison. Un libraire païen vous auroit placé parmi ses pénates ; un libraire catholique vous révérerait comme un saint ; mais que peut faire un libraire luthérien ? il n'a que de la reconnoissance à vous offrir, & Vofs en est rempli, il publie par tout le monde ce qu'il vous doit. Il est vrai que vous en avez fait un seigneur ; cet homme est devenu dans huit jours un des plus riches bourgeois de Berlin. Vous me parlez, Sire, des singularités de la fortune ; en voilà un exemple assez particulier : vous ignoriez qu'il y eût un Vofs dans l'univers, & vous ne l'apprenez, pour ainsi dire, qu'après l'avoir enrichi.

J'ai lu, Sire, vos vers avec un plaisir infini : c'est Horace dans ses odes galantes, c'est Virgile dans ses bucoliques jusqu'au milieu de la pièce, & c'est encore le même Virgile dépeignant les fureurs de la guerre dans son *Enéide*. Toute cette pièce est fort correcte, & la facilité de l'expression ne fait rien perdre à la justesse des pensées & à la précision du style. V. M. est trop bonne de songer à vouloir me donner des porcelaines. Com-

ment a-t-elle assez de complaisance au milieu des affaires importantes qui l'occupent, pour penser à des choses qui ont aussi peu de rapport aux grands objets dont elle doit naturellement être affectée? mais puisque V. M. me fait la grâce de m'écrire qu'elle peut m'en envoyer sans que cela la dérange en aucune manière, je lui dirai naturellement que j'ai acheté à Hambourg dans la vente de Schimmelmann des caffetières, tasses, thétières &c. Ainsi si V. M. juge à propos de m'envoyer quelques plats & quelques assiettes, je les conserverai soigneusement; & à la paix il ne manqueroit rien à mon bonheur, si je pouvois m'en servir pour lui offrir à Potsdam dans une maison que je meuble-rois assez bien un repas philosophique. Si V. M. daignoit m'accorder cette faveur, je m'écrierois alors comme le grand prêtre Siméon: *Seigneur, tu peux maintenant disposer de ton serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu mon sauveur.*

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 4 Mai 1760.

90.

Voilà ce qui s'appelle une lettre; il y a de quoi y répondre & je rends grâces à votre rhumatisme de me l'avoir procurée. Vous voyez que toutes les espérances de la paix font évanouies; vous

voyez que nos ennemis font les plus grands préparatifs. J'aurai dans trois semaines deux cent vingt mille hommes sur les bras; j'en ai à peu près la moitié, de sorte qu'il est aisé de comprendre qu'il faut nécessairement que je périsse du côté où je serai le plus foible & où je ne pourrai rien opposer au nombre qui m'accable. Il ne me reste donc qu'une ressource qui n'est pas certaine; si celle-là vient à s'évanouir, je dois m'attendre à ce que les événemens m'annoncent & à ce que le raisonnement ordinaire me prouve. La tête me tourne régulièrement trois ou quatre fois par jour, que je me tue à trouver des expédiens & que je n'en saurois venir à bout. Les François sont enforcelés, je crois, & il n'y a rien à faire avec eux; je ne leur présage rien de bon de leur conduite, qui est foible, pitoyable & indigne du rôle qu'une grande monarchie doit jouer. Les flottes angloises vont entrer incessamment en mer; la Martinique, Montréal & peut-être Pondichéry seront les objets de leurs conquêtes, & les François apprendront combien de mal leur font des ** qui gouvernent. Je vous envoie une petite lettre de la Pompadour, que je fis l'année passée, & qui l'a mise au désespoir.

Pour votre prépuce, mon cher, il branle au manche & je ne vous le garantis pas; car certainement jamais mon existence, ni celle de l'Etat n'ont été en si grand hazard que dans les conjonctures présentes, & vous connoissez trop ma façon de

penfer pour vous flatter que je voudrois furvivre à ma nation & fouffrir tous les opprobres & toutes les indignités auxquelles je ferois expofé de la part de mes ennemis. J'ai vu la lifte des tableaux, dont je me fuis amufé un moment; pour que la collection fût parfaite, il y faudroit un beau Corrége, un beau Jules Romain, un Jordanus italien; mais où m'égareront mes penfées? Je ne fais quel malheur m'attend peut-être dans peu, & je diferte de tableaux & de galleries. En vérité, Marquis, le temps qui court, dégoûte des plus jolis hochets, & les chofes font fi hafardées, qu'il n'y a presque pas moyen d'y penfer, à moins qu'un événement favorable ne répande un doux rayon qui éclaire les ténèbres dans lesquelles nous cheminons. Ne craignez rien pour votre fervice; il s'y trouve une devife prife d'Aristote; *la doute est le premier pas vers la fageffe*. Je me flatte que vous ne la défapprouverez pas; je crois que l'ouvrage pourra être achevé dans quinze jours, & on vous l'enverra tout de fuite.

Adieu, mon cher Marquis, faites dire quand il en fera temps des meffes pour mon ame; réellement je crois être les yeux ouverts en purgatoire. Je vous embraffe.

à Meiffen, le 14 Mai 1760.

91.

SIRE,

V. M. viendrait plutôt à bout de me faire croire la présence réelle, la transubstantiation & tous les mystères apostoliques & catholiques que de me persuader que nous avons autant à craindre qu'elle me le dit. Bien loin d'appréhender pour mon prépuce, je fais dorer en or fin tous les cadres de mes tableaux, j'achète des miroirs, des tables de marbre: ce n'est pas certainement dans l'idée de porter ces meubles à Délos ou à Naxe, mais pour en orner mon logement de Potsdam. Je vous jure, & cela dans la plus exacte vérité, que ma seule crainte c'est le risque que vous courez personnellement, par les dangers où vous vous exposez; cela me fait penser quelquefois à la Grèce. D'ailleurs je suis très-tranquille sur les événemens de la guerre, & je suis certain qu'elle finira heureusement pour vous & pour vos sujets, si vous avez le soin de conserver votre personne, sur laquelle est fondée la stabilité de l'Etat. Vous m'assurez, Sire, que les François ne veulent point la paix, & moi je consens de perdre tout ce que j'ai dans le monde, si au premier échec qu'ils recevront ils ne quittent pas leurs alliés. Ce n'est point un mal pour nous qu'ils entament cette campagne, parce qu'ils feront de nouvelles pertes considé-

rables, & toutes les conquêtes des Anglois font autant de gages qui nous répondent des pertes que nous pourrions faire.

Vous me dites que vous allez avoir dans trois semaines deux cent vingt mille hommes sur les bras, & que vous n'en avez que la moitié autant à leur opposer. Permettez-moi de répondre, Sire, que vous parlez dans cette occasion comme les gens qui affectent de passer pour beaucoup moins riches qu'ils ne le sont; tout le monde dit que vous avez cent cinquante mille hommes en campagne, & je le croirois assez volontiers. J'ai lu, Sire, dans Mr de Turenne, dans le Maréchal de Saxe, & ce dont je fais encore plus de cas, j'ai ouï dire à V. M. qu'une armée de cinquante mille hommes suffisoit pour tenir tête à une de quatre vingt, dont on ne pouvoit jamais employer qu'une partie un jour d'affaire, & qui devenoit à charge pendant toute la campagne par la difficulté des subsistances.

Toutes les gazettes assurent que le Prince Ferdinand aura près de cent quinze mille hommes, & qu'il va détacher un corps considérable pour s'opposer à l'armée de l'Empire. Si cela est, comme il le paroît par toutes les nouvelles, vous voilà délivré d'un embarras qui jusques ici n'a pas laissé que de vous causer de la peine & bien des soins.

Après avoir songé, Sire, à l'événement dont vous me parlez dans vos lettres, j'ai vu que cela ne pouvoit pas regarder l'Italie, & je ne doute pas

qu'il ne s'agisse des Turcs; ce feroit une chose admirable, s'ils alloient se déclarer; mais la conduite qu'ils ont tenue jusqu'à présent, les occasions heureuses qu'ils ont perdues, me font craindre qu'ils ne continuent d'agir aussi peu sensément. Cependant une révolution soudaine peut avoir lieu tout à coup dans un pays où il en arrive si souvent; en ce cas-là je sens bien que nous ferions dans la situation la plus heureuse & la plus brillante. Mais je ne pense pas que si cet événement n'a pas lieu, nous soyons dans le cas d'essuyer les revers que V. M. me fait envisager.

J'ai remis à Vofs toutes les planches; elles étoient dans une caisse avec les autres que V. M. avoit fait graver. J'envoie un rôle de ces planches à V. M., que m'a donné pour ma décharge Madame Schmidt en me les remettant. V. M. verra les planches qui restent encore dans cette caisse; je la prie de me donner ses ordres pour savoir à qui je dois les remettre.

Vous savez sans doute, Sire, qu'on a imprimé en France & à Francfort le second volume de vos ouvrages contenant des épîtres & des lettres à Voltaire. Il ne faut pas former des soupçons sans de grands préjugés, mais quand je songe que V. M. n'avoit donné ce volume à personne, je pense malgré moi à Voltaire & à Darget. Si ces gens-là ne sont pas la cause de l'impression de cet ouvrage, c'est donc le Diable qui pour vous punir de ne pas

croire en lui à fait publier ce volume. J'ai parcouru celui qu'on a envoyé à Mr de Catt, pour vous remettre, j'y ai trouvé plusieurs fautes d'impression; mais les pièces dont ce livre est composé m'ont paru charmantes; les lettres à Voltaire sont admirables, pleines d'imagination & d'idées nouvelles. J'ai bien ri de vous voir promettre de faire un livre pour prouver la vérité de la religion chrétienne, lorsque Bruhl commentera les campagnes de Mr de Turenne. VI

J'aurois bien encore des choses à dire à V. M., mais il est deux heures après minuit. Voilà de bon compte seize heures que je n'ai pas vu mon lit; je vais le retrouver, car je me suis levé à dix heures du matin.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 18 Mai 1760.

92.

Il y a, mon cher Marquis, une grande différence entre la dialectique & l'art conjectural. Les raisonnemens des géomètres sont rigoureux & exacts, parce qu'ils portent sur des objets possibles ou palpables de la nature; mais lorsqu'il faut deviner des combinaisons, la moindre ignorance de faits incertains & obscurs interrompt la chaîne, on se trompe à tout moment; ce n'est point faute de

justesse d'esprit, mais faute de notions conformes à la vérité, & parce que l'esprit des hommes change & qu'il est impossible de deviner tous les caprices qui leur passent par la tête. Voilà pourquoi, mon cher Marquis, vous vous êtes trompé sur le jugement que vous portez des François; ils ne feront la paix que lorsque leur subversion fera parvenue à son comble. Vous vous trompez de même sur le sujet d'une autre nation, parce que vous n'êtes pas devin, & que par conséquent il vous est impossible de vous représenter les choses dans la vérité. Vous vous trompez encore sur le sujet de mon armée. Toutes ces erreurs que je vous cite, votre esprit n'en est point coupable; mais votre raisonnement (conséquent d'ailleurs) s'appuie sur de faux principes. Oui, j'ai dit qu'avec cinquante mille hommes un général qui entendoit son métier pourroit tenir tête à quatre vingt mille; mais je n'ai jamais dit qu'avec cinquante mille hommes on pût se soutenir contre six vingt mille; car pourvu que le général qui commande cette grande armée ne soit pas une automate, il viendra à bout de son ennemi par ses détachemens, & dans peu il l'écrasera. Pour moi, mon cher Marquis, que ma malheureuse étoile a condamné à philosopher sur les futurs contingens & sur les probabilités, j'emploie toute mon attention à bien examiner le principe dont il faut partir pour raisonner, & à me procurer sur ce point tou-

tes les connoissances possibles; tout l'édifice que j'élève sans cette précaution périt par sa base & tombe comme une maison de carte. Je suis bien aise que vous philosophe vous vous foyez convaincu par votre petite expérience de la difficulté qu'il y a de guider sa marche dans ces ténèbres, lorsqu'on manque de fanal & même de feux follets pour s'éclairer. Voilà pourquoi il faut juger avec indulgence les politiques & les guerriers. Il faut que l'on convienne qu'une fausse nouvelle, un mouvement de l'ennemi que le général ignore, lui font commettre nombre de fautes, & il se trouve des cas où son ignorance est invincible. Les politiques en sont logés là tout de même; la fantaisie d'un souverain, quelque intrigue de cour, la mort d'une créature chèrement achetée détraque tout leur système, & malgré toute leur prévoyance ils ne peuvent empêcher la fortune d'exercer son empire. Passez-moi ces réflexions; elles peuvent me servir d'apologie, & vous convaincre au moins que je ne suis pas la cause directe de toutes les sottises qu'il m'est arrivé de faire. Si je vous faisois le fidèle tableau de ma situation, vous trouveriez du premier coup d'oeil les sujets des grands embarras où je suis, & vous seriez obligé d'avouer que la prudence humaine se trouve trop courte pour s'en démêler.

J'en viens au graveur. Il ne faut donner au libraire que les planches qui conviennent aux

Poësies diverses, & il faut que Schmidt garde les autres.

Je vous félicite, mon cher Marquis, sur vos beaux meubles. On travaille à votre service à force, & je me flatte que vous en ferez très-content; j'espère qu'il fera achevé dans la quinzaine; je le ferai partir tout aussitôt, si je me trouve encore ici.

Adieu, mon cher Marquis. Philosophiez tranquillement à Berlin, & rendez grâces à votre étoile, qui ne vous oblige pas de philosopher sur les futurs contingens & sur les caprices des hommes.

Je suis votre fidelle ami. *Vale.*

à Meissen, le — Mai 1760.

93.

SIR,

Votre lettre est remplie de sagesse & d'esprit; mais quelques conséquens que soient vos discours, je ne suis pas convaincu, & je suis toujours persuadé que la fin des affaires sera beaucoup meilleure que vous ne le croyez.

Celui qui dans Rosbach vit les François soumis,
Qui vainquit dans Lissa ses plus fiers ennemis,
Peut du Général Daun éviter les atteintes.

Je crains les vents coulis, & n'ai point d'autres
craintes.

J'ai lu la lettre de la Pompadour à la Reine; c'est la plus ingénieuse, en même temps la plus sanglante satire. Je ne m'étonne pas qu'elle ait mit au désespoir une femme remplie d'orgueil; mais après cela je ne suis point surpris que par le crédit de la Pompadour les François continuent la guerre, quelque besoin qu'ils ayent de faire la paix; cette femme sans sentimens, sans amour pour sa patrie, se soucieroit fort peu que la France perdît les Indes orientales & l'Amérique septentrionale, si elle pouvoit réussir à se venger.

Les lettres de votre Chinois font un bruit étonnant; les dévots de toutes les religions se sont unis pour clabauder contre elles, les gens d'esprit rient & les trouvent charmantes, mais ces gens d'esprit ont peu d'influence sur le peuple; ce sont les fots qui le gouvernent. Les Autrichiens ont fait faire dans plusieurs gazettes des extraits de cet ouvrage, comme s'il étoit cent fois plus dangereux que Spinoza & Collins. Les auteurs de ces extraits ne vous nomment pas, mais ils font bien connoître l'auteur auquel ils en veulent. J'aurai l'honneur de dire à V. M. qu'il n'est plus possible que vous puissiez vous cacher lorsque vous écrirez quelque ouvrage; votre style, & surtout un certain tour original vous décèleront toujours, quelque soin que vous preniez de vous déguiser. Par exemple, vous n'aviez jamais parlé de l'oraison funèbre; à peine en eus-je lu vingt lignes que je

vous reconnus. Si V. M. ne m'avoit pas appris qu'elle avoit écrit la lettre de la Pompadour à la Reine, croyez-vous que je n'aurois pas senti que vous en étiez l'auteur en lisant ces deux endroits ? *Vous n'en ferez pas moins apostolique, Madame ; car pour ne rien vous déguiser, les apôtres vos devanciers mennoient des soeurs avec eux ; & il faudroit être trop bonne pour croire que ce n'étoit que pour être en oraison avec elles.* Je fais que Voltaire n'écrit pas contre la Reine & la Pompadour, & quel est l'auteur qui ait assez d'imagination & en même temps de hardiesse pour dire cela, si ce n'est le philosophe de Sans-Souci ? dès que Voltaire ne l'a pas dit. Voici un autre endroit caractéristique : *On va plus loin à Rome, le père commun des croyans autorise même des lieux licentieux par indulgence, & pourvu que l'on paye, il est content. Ce bon père compatit aux foiblesses de ses enfans, & il tourne ces peccadilles en bien par l'argent qui en revient à l'Eglise. Le monde a de tout temps été fait de même ; il lui faut du plaisir, & de la liberté dans son plaisir.* A présent, Sire, permettez que je fasse ici les réflexions d'un auteur qui cherche à connoître celui de l'ouvrage où sont contenus ces deux passages ; il dit d'abord : Un auteur protestant ne se moquerait point des apôtres, un auteur catholique ne tournerait pas le pape en ridicule ; il faut donc que ce soit un écrivain sans religion ; cet ouvrage est plein d'esprit & d'imagination comme le sont

ceux de Voltaire & du philosophe de Sans-Souci: nous savons que Voltaire ne l'a point fait, donc nous avons toutes les preuves que c'est le second auteur; irréligion, esprit, imagination, style, hardiesse dans les pensées, tout cela rend évidente notre conjecture. Je ne vous dis, Sire, tout ceci que pour vous montrer la nécessité de ne plus écrire, lorsque vous croirez avoir quelque raison de n'être point connu. Il vous resteroit deux moyens, mais vous ne pouvez pas les mettre en usage: le premier seroit d'affecter un style pesant; ce remède est pire que le mal: le second seroit d'écrire dans le goût de la dévotion; mais votre imagination vous découvreroit malgré vous. Ainsi il faut vous résoudre, ou de ne plus écrire, ou d'être d'abord reconnu par les lecteurs qui ont du discernement.

Je remercie V. M. de la porcelaine. J'ai fait faire une belle armoire avec des carreaux de glace pour l'enfermer. Mais n'allez pas penser que je me donne les airs de faire le petit-maître & le seigneur. Quand je dis glaces, j'entends des carreaux de vitres à huit gros la pièce; ils sont bien blancs, bien unis, & c'est comme il les faut à un homme de lettres. Un philosophe doit éviter la somptuosité de Sénèque, & la rustique simplicité de Cratès & de Diogène. Epicure avoit des maisons à la ville, à la campagne, elles étoient propres, mais modestes. Parmi les biens que la na-

ture a accordés aux hommes, la médiocrité me paroît un des plus grands; par la médiocrité j'entends un peu plus que le nécessaire honnête, c'est là tout ce qu'il faut à l'humanité pour la rendre heureuse.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 27 Mai 1760.

94.

Votre conjecture sur le style des auteurs vaut mieux, mon cher Marquis, que celle sur la politique, cependant il y auroit encore bien des choses à répondre. 1) Je crois que l'on pourroit plutôt reconnoître mon style à de certains solécismes qu'à la tournure des phrases. 2) Il y a bien des gens qui pensent & écrivent avec liberté; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on soupçonne Rousseau de Genève, & tant d'autres auteurs que je ne connois pas d'avoir fait des ouvrages frivoles comme ceux-là? 3) Ne pourroit-on pas croire que je suis trop occupé de choses importantes pour perdre mon temps à écrire des balivernes? 4) Les lettres du Chinois ne disent rien de plus hardi que les lettres persannes. 5) La lettre de la Pompadour sent plutôt l'ouvrage d'un homme désœuvré de Paris que celle d'un allemand qui commande une armée. Enfin, mon cher Marquis, s'il s'agit

soit de plaider ma cause en justice, j'aurois encore assez de raisons pour me faire absoudre par mes juges. Ce n'est point la lettre de la Pompadour qui perpétue la guerre, elle ignore parfaitement que j'en suis l'auteur, & personne ne m'en soupçonne à Paris; il y a d'autres raisons trop longues & trop amples à détailler. Vous convenez donc qu'il est possible de démêler d'avance les effets des causes occasionnelles; vous comprenez donc que tout art de conjecture est un art ingrat & trompeur? C'est le métier que je suis obligé de faire. J'aimerois autant naviguer sur le vaste océan sans mât & sans boussole. Votre petite expérience dans l'arrangement du système politique de l'Europe vous en a pu convaincre. Je me donne dix fois par jour au diable, mais je n'en avance pas pour cela davantage.

Je vous félicite, mon cher Marquis, de ce que vous devenez poëte; ma veine est tarie pour la campagne, elle fait carême & je ne me permettrai pas un distique jusqu'à ce que les événemens nous deviennent plus favorables qu'ils ne sont. Votre service avance; il ne pourra cependant partir d'ici que dans quinze jours; il y aura 2 terrines, 4 grands plats, 4 petits, 2 plats longs pour le rôti, des vinaigriers & huiliers, 4 salières & 4 douzaines d'assiettes; il fera réellement beau, dans un goût tout nouveau, dont j'ai fourni les desseins; je me flatte que vous en ferez content.

Les

Les nuages s'affemblent pour l'ouverture de la campagne ; les foudres sont encore enfermés dans les nues , mais gare le moment où ils éclateront. Adieu, mon cher Marquis. Je vous souhaite tout ce qui me manque pour être heureux, tranquillité, repos, contentement & santé. Je n'ai plus rien. Mon tempérament s'use, la fortune, la santé, la gaieté & la jeunesse m'abandonnent ; je ne suis plus bon que pour peupler le pays de Proserpine. Si vous avez quelque commission à donner là-bas, vous n'avez qu'à m'en charger. Adieu.

à Meissen, le 1 de Juin 1760.

95.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. la première feuille de la belle édition in 4^{to} des Poësies diverses. Elle verra que cette édition fera pour le moins aussi belle que celle qui a été faite au château ; elle est déjà vendue entièrement d'avance & presque toute en Angleterre. Vous savez sans doute que l'on vous a érigé une statue de bronze à Dublin, & qu'elle a été placée dans la plus belle rue de la ville, qui est appelée aujourd'hui la Rue de Prusse. Toutes les gazettes ont parlé un mois de suite de ce monument. Je ne vous en ai rien dit jusqu'à présent, parce que je fais combien votre caractère

M

archiphilosophique est peu sensible à ces fortes d'apothéoses. Je vous passe en qualité de Roi de vous mettre au dessus de la gloire, mais du moins comme héros vous devriez la chérir. Cependant, content de la mériter, vous êtes indifférent pour les honneurs qui la suivent. Vous faites bien mentir le proverbe qui dit, que jamais poète ne fut modéré dans son ambition pour la gloire. Vous êtes bon poète, & vous fuyez les louanges : il y a dans votre modestie de quoi faire honte à tous les gens de lettres.

J'ai lu, Sire, avec admiration la liste du beau service de porcelaine dont vous voulez me faire présent. J'ai d'abord été visiter mon armoire, & je l'y ai rangé en imagination en attendant le jour où je pourrai le faire en réalité. V. M. me permettra de lui dire qu'une coquette à qui l'on promet des pompons d'un goût nouveau, n'est pas plus impatiente de les recevoir que je ne le suis de voir ces porcelaines. Les quinzaines des ouvriers de la fabrique me paroissent les semaines du prophète Daniel; & sans vouloir médire de Messieurs les faiseurs de porcelaines, je devrois, selon la première lettre où V. M. me faisoit la grâce de m'en parler, les avoir depuis quinze jours; & par sa dernière lettre, j'ai vu encore une nouvelle quinzaine. V. M. m'écrit que je suis devenu poète. Ha! si je l'étois, je ferois une ode dans le goût

d'Horace pour la remercier, & une satire du style de Juvenal contre les tardifs fabricans.

Tous les gens de goût & tous ceux qui connoissent les arts, font ici le voyage de Berlin à Potsdam, pour aller voir la galerie, avec autant d'empressement que les dévots font celui de Lorette ou de saint Jaques de Compostelle. Ceux qui ont vu l'Italie & la France conviennent unanimement qu'après saint Pierre de Rome, il n'y a aucun bâtiment aussi somptueux & aussi élégant. J'espère le voir avec V. M. au commencement de l'automne, & si nous n'avons pas la paix, vous ferez une campagne heureuse qui vous rendra cet hiver à votre peuple & à tous vos bons & fidèles serviteurs, à qui votre vie est aussi précieuse que la leur.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 7 Juin 1760.

96.

SIRE,

Je sens bien les peines & les embarras où doit se trouver V. M.; mais elle trouvera dans son génie & dans sa fermeté de quoi les surmonter glorieusement. Je vois une certaine espérance répandue dans tous les coeurs, qui m'est un sûr garant de l'accomplissement de celle que j'ai toujours eue, &

qui malgré les revers n'a point encore été trompée. J'ai eu l'occasion de lire ici quelques lettres écrites par des officiers de l'armée de V. M.; elles annoncent la meilleure volonté dans toutes les troupes, quelles dépeignent comme remplies de zèle pour la patrie & pour le souverain. Ces lettres m'ont paru du meilleur augure du monde pour le succès de la campagne; elles montrent véritablement quel est l'esprit de l'officier & du soldat, puisqu'elles sont écrites par des gens qui n'avoient aucune raison de déguiser ce qu'ils pensoient, aux personnes à qui ils les adressoient. Je conviens, Sire, que vos ennemis ont une grande supériorité par leur nombre; mais vos talens militaires, la valeur de vos troupes suppléeront au défaut d'égalité. Ce que vous appelez un miracle, je l'appelle un événement heureux, procuré par votre prudence & par votre courage; & cet événement arrivera tôt ou tard dans le cours de cette campagne, pourvu que vous ménagiez votre personne & que vous réfléchissiez sans cesse combien elle est nécessaire au bien des affaires, qui ne peuvent à la fin manquer de prendre une face heureuse.

Je suis dans un étonnement dont je ne reviens pas, en voyant les nombreuses flottes angloises rester tranquillement dans la Tamise: nous voilà bientôt au commencement de Juillet, & elles sont encore dans l'inaction. Je suppose qu'il y a des négociations entre l'Angleterre & la France; la

meilleure manière d'en presser la conclusion, c'est de faire agir cent vaisseaux de guerre contre des gens qui n'en ont pas quinze & qui ont tout à craindre pour ce qui leur reste de leurs colonies. Les François me paroissent comme certains esprits forts qui ne veulent pas se confesser pendant leur maladie, mais qui font venir vingt prêtres lorsque le médecin leur annonce qu'elle est mortelle; la flotte angloise agissant, c'est le médecin annonçant la mort, & les prêtres appelés, c'est la conclusion de la paix.

V. M. a bien raison de dire *ma petite expérience sur les affaires de l'Europe*, & quel est, je ne dis pas l'homme, mais le demi-Dieu qui voyant l'amitié & la liaison apparente de l'Espagne avec l'Angleterre, les prétentions & les droits de l'Espagne sur plusieurs Etats d'Italie, ne renonce à toute réflexion politique, lorsqu'il voit cette même Espagne faire venir de Naples & de Sicile à Barcelone tous les boulets, canons &c. & les autres provisions de guerre qui s'y trouvent. Vous savez, Sire, les raisons secrètes de toutes ces démarches; mais aussi si vous avez cet avantage sur les autres hommes, vous avez le désagrément de voir une quantité de démarches, de manoeuvres & de négociations, où le bon sens n'a guères plus de part que dans les ouvrages des théologiens.

Je remercie encore de nouveau V. M. des porcelaines; fasse le Ciel que je puisse bientôt m'en

servir, une fois, avant de vous voir, pour célébrer la première bataille que vous gagnerez, après quoi les renfermer jusques à ce que je les transporte à Potsdam, où je vous verrai tranquille, heureux & comblé de gloire!

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 17 Juin 1760.

97.

Tout ce que vous me dites, mon cher Marquis, ne me persuadera jamais que notre situation soit bonne. La fortune est contre moi; j'ai passé l'Elbe, j'ai voulu attaquer Lascy avant-hier; mais il s'est retiré fort à propos. Voilà comme mes projets échouent les uns après les autres. L'armée des cercles arrive demain à Dresde, où on la laissera, & Daun gagne alors une si grande supériorité sur moi, que je ne puis rien augurer de bon de tout ceci. Laudon assiège Glatz; il n'y a qu'une poignée d'hommes en Silésie, qui ne peut porter des secours. Je périrai par tous les côtés. La politique m'est tout aussi contraire que la guerre; je ne puis réussir en rien dans les choses que j'entreprends, & je me prépare à tout ce que la fatalité de mon sort me fait prévoir de funeste. Vous ne voyez les objets que de loin, vous ne savez les choses qu'à demi; ce qui produit en vous une

sécurité que vous n'auriez pas si l'évidence de la vérité vous frappoit. Soyez très-sûr que s'il n'arrive pas quelque miracle, nous sommes perdus; si cela traîne jusqu'au mois de Septembre, ce fera beaucoup. Tout l'art & toute l'habileté d'un général se trouvent court dans la situation où je suis; il faudroit des événemens surnaturels, & vous savez que de ceux-là il ne s'en fait plus: enfin je me trouve dans la plus affreuse situation où un souverain puisse être; je me vois dépérir insensiblement comme un hydropique qui compte de jour en jour les progrès de sa maladie, & qui voyant les froids avant-coureurs de la mort lui enlever successivement ses membres, attend d'un moment à l'autre qu'elle lui porte le dernier coup au coeur. Votre porcelaine est partie, & doit être arrivée à Berlin. Servez-vous-en, si cela vous fait plaisir, & ne vous flattez pas trop par des espérances incertaines qui pourroient vous jeter dans une étrange erreur. Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

à Ladebourg, le 21 Juin 1760.

98.

SIRE,

Je viens de recevoir le beau & magnifique service de porcelaine que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Le dessein en est charmant, la pein-

ture très-fine, & les symboles du pyrrhonisme inventés avec goût. En voyant tant de belles choses, j'avouerais naturellement à V. M. que je les ai d'abord contemplées avec beaucoup de plaisir, mais bientôt à ce mouvement de plaisir, en a succédé un de confusion, réfléchissant combien peu je méritois que V. M. me fît un aussi beau présent. Oui, Sire, plus les grâces dont vous m'honorez sont grandes, plus elles me font sentir que je ne les dois qu'à votre bonté. Vous en agissez comme le créateur, qui de la plus vile argile se plaît quelquefois à forger un vase qu'elle rend précieux. Quelle gloire n'est-ce pas pour moi que vous daigniez me témoigner une bonté qui pendant ma vie me fait obtenir l'estime de tous les gens qui pensent, & qui dans la postérité m'assure une immortalité à laquelle je n'avois point assez d'amour propre pour oser prétendre par quelques foibles ouvrages.

La faveur, Sire, que vous venez d'accorder à un philosophe aussi médiocre que je le suis, fera aux yeux du public une réparation de l'injure que le fanatisme & la folie viennent de faire en France à la philosophie & aux grands hommes qui la cultivent. On les a joués publiquement sur le théâtre dans une comédie intitulée *les Philosophes*. En vain les honnêtes gens se sont élevés contre cet énorme abus; les ministres, les évêques, plusieurs magistrats ont appuyé les ennemis de la raison, & l'on

a joué vingt six fois de suite la comédie des Philosophes, dans une des scènes de laquelle Rousseau de Genève entre à quatre pieds sur le théâtre comme une bête, & vient soutenir son sentiment sur l'égalité des conditions. On a vendu à Paris dans huit jours vingt mille exemplaires de cette pièce, dont un partisan de la philosophie a fait une critique fort ingénieuse, mais trop violente; elle paroît plutôt être écrite par la colère que par la modération, qui fait le fond du caractère de la véritable philosophie. Je l'envoie à V. M.; elle pourra l'amuser un moment.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 22 Juin 1762.

99.

Je reçois, mon cher Marquis, votre lettre du 22 dans un temps où je ressens de nouveau, comme je l'avois prévu, les effets du malin acharnement de ma mauvaise fortune. Vous saurez sans doute à présent les malheurs qui me sont arrivés en Silésie, & vous serez obligé de convenir que je n'ai été que trop vrai dans mes prophéties. Venille le Ciel que je ne le sois pas jusqu'au bout! J'ai commandé votre service dans l'intention qu'il vous plût; je suis bien aise que vous m'appreniez vous-même qu'il vous a fait plaisir. Hélas! mon cher

Marquis, je suis un mauvais immortaliseur. Je voudrois seulement être moi-même au bout du temps qui m'est prescrit pour végéter dans cette vallée de ténèbres & de tribulations. La fin de ma carrière est dure, triste & funeste. J'aime la philosophie, parce qu'elle modère mes passions, & parce qu'elle me donne de l'indifférence pour ma dissolution & pour l'anéantissement de ma pensée.

Je voudrois voir la comédie que l'on a faite contre les philosophes. Il faut avouer qu'il y en a beaucoup qui usurpent ce titre & qui fournissent au ridicule; mais en général, c'est l'opprobre de notre siècle que de vouloir dégrader la science qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain, & l'école d'où sont sortis le plus grands hommes. Je trouve comme vous la préface que vous m'envoyez écrite avec trop d'aigreur; il y a de certaines personnalités qui déplaisent & marquent un esprit emporté, qui ne respire que la vengeance, & qui par-là même est indigne de la façon de penser d'un vrai philosophe. On auroit pu, ce me semble, se contenter de comparer notre siècle à celui de Socrate, la nouvelle comédie de Paris à celle d'Athènes où un histrion introduit Socrate dans un chœur de nuée, sa ciguë à nos persécutions modernes &c. y mettre de la plaisanterie, mais point de méchanceté. Mais les hommes restent hommes; le moindre reptile qui se sent poussé dard de sa langue pour se défendre. Cette préface

a été faite dans un premier mouvement d'empor-
tement; il falloit attendre pour écrire qu'il fût
passé. Ah, que l'école de l'adversité rend sage,
modéré, endurant & doux! C'est une terrible
épreuve; mais quand on l'a surmontée, elle est
utile pour le reste de la vie. Adieu, mon cher
Marquis, ayez quelque indulgence pour mon af-
fliction; elle est légitime. Depuis deux ans je ne
fais que souffrir, & je ne vois pas le terme de mes
peines. Je vous souhaite une meilleure fortu-
ne, plus de tranquillité & moins d'embarras.
Adieu.

à Gros Dobritz, ce 27 Juin 1760.

100.

SIRE,

Lorsque je reçus la lettre que V. M. m'a fait
l'honneur de m'écrire, je n'avois aucune connois-
sance du malheur arrivé au Général Fouquet, &
cette affaire n'est connue à Berlin que depuis trois
jours. Mais il me semble par toutes les lettres
qui sont venues de Breslau, qu'à la gloire près
d'avoir pris quelques drapeaux & une traintaine
de canons, cette action est aussi nuisible aux enne-
mis qu'elle nous l'est. Il vint hier à Berlin quatre
de leurs déserteurs, dont trois sont des Prussiens,
qui ayant été pris à Maxen, s'étoient engagés chez

les Autrichiens, dans l'espérance de pouvoir trouver l'occasion de retourner dans leur pays. Ces gens assurent que les Autrichiens ont eu plus de vingt mille hommes de tués ou de blessés: je veux que nous ayons perdu six mille hommes de tués ou de prisonniers; c'est vaincre bien chèrement que de perdre trois fois plus que celui qui est vaincu. D'ailleurs toutes les lettres de Breslau assurent qu'il arrive tous les jours encore des troupes de soldats par centaines, qu'on croyoit morts ou prisonniers, & qui ne sont qu'égarés. Je sens bien que V. M. fera obligée de détacher un corps de son armée, & que cela l'affoiblira; mais le Général Daun a commencé par détacher le premier. Une des choses qui me consolent dans cette affaire malheureuse, c'est l'intrépidité qu'ont marquée les troupes, à l'exception d'un régiment qu'on dit, à Berlin, avoir mal fait; tous les autres ont fait des prodiges de valeur. Cela imprime une terreur & une crainte, même au vainqueur, lorsqu'il songe à attaquer de nouveau. Si la prise de Glatz coûte aux Autrichiens autant que celle de Landshut, avant la moitié de la campagne ils auront perdu entièrement une armée considérable, & s'ils viennent à essuyer un échec, Landshut & Glatz ne leur serviront de rien pour l'exécution des prétendus grands projets qu'ils ont formés.

Permettez-moi, Sire, de vous demander ce que fait le Prince Ferdinand; il a aujourd'hui cent mille hommes effectifs, d'excellentes troupes, & il reste presque dans l'inaction; cependant si les François étoient battus, il pourroit aisément détacher en Saxe un corps de quinze mille hommes.

Permettez encore, Sire, que je vous dise qu'il n'y a rien de si singulier que la conduite des Anglois. Ils ont quatre vingts vaisseaux armés dans leurs ports, nous voilà au mois de Juillet, & ils ne les font point sortir; quand comptent-ils de les employer? aux mois de Décembre & de Janvier? En attendant, les François, à qui il reste à peine six ou sept vaisseaux délabrés, les battent en Amérique, & leur ont peut-être déjà enlevé Québec. Cela est affreux, il faut que les Anglois aient perdu l'usage de la raison; les François les ont menés par le nez; ils leur joueront encore bien d'autres tours, s'ils n'agissent pas avec plus de vigueur. V. M. me marquoit dans une de ses lettres que les flottes angloises auroient pour objet cette année-ci la Martinique, Montréal & Pondichéri; voilà bientôt la belle saison passée, & ces redoutables flottes boivent de la double bière à Portsmouth & à Plimouth: en attendant leurs ennemis profitent du temps & sont à la veille de reprendre en quinze jours ce qui a coûté deux ans de peine & de combat à l'Angleterre.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le seul exemplaire qu'il y ait ici de la comédie des Philosophes. Diderot & Rousseau y sont les plus maltraités; il est vrai que le premier n'est qu'un diseur de galimatias, & le second révolte par les paradoxes étranges qu'il embrasse dans toutes les occasions. V. M. se rappelle sans doute d'avoir lu les pensées philosophiques de Diderot; les choses les plus triviales y sont dites avec une emphase ridicule; dans l'ouvrage sur l'égalité des conditions par Rousseau, il y a non seulement des sentimens singuliers, mais des opinions dangereuses au gouvernement de tous les Etats. Je plains d'Alambert, homme de mérite, de s'être associé avec cette troupe de fous; mais il en est dans les belles-lettres ainsi que dans la Politique, on n'est pas toujours libre de choisir les amis que l'on voudroit: la nécessité & les différens événemens déterminent le parti que l'on prend.

J'ai l'honneur d'être &c.

à Berlin, ce 2 Juillet 1760.

Vous vous flattez vainement, mon cher Marquis. Nos affaires prennent un tour détestable; j'ai cru les réparer en venant mettre le siège devant Dresde: je prendrai la ville & n'avancerai en rien mes

affaires par-là. Faites mon épitaphe d'avance, & croyez que je vois assez clair dans ma situation pour ne la pas juger au hasard désespérée. Les flottes angloises agissent avec succès de tous côtés, de sorte qu'il n'y a aucun reproche à leur faire. Le Prince Ferdinand n'a que soixante & dix mille hommes, au lieu de cent mille que vous lui donnez, cela change un peu l'ordre du tableau. Vous raisonnez sur les gazettes; mais ces gazettes ne sont pas véridiques; & voilà ce qui vous trompe. Laudon a perdu dix mille hommes à l'affaire de Landshut, nonobstant quoi il reste encore quatre vingt quinze mille hommes aux Autrichiens contre moi, les Russes en ont soixante mille; voilà notre situation, sans compter bien des choses sur lesquelles je dois garder le silence à présent, mais que je pourrai dire quand les choses seront passées.

La comédie des Philosophes est assez bien faite; mais il y a des allusions qui ne m'ont pas frappé, faute de connoître sur quoi elles portent, comme par exemple: *jeune homme, prends & lis*, le père de famille &c. Hélas! mon cher Marquis, tout cela m'auroit fort amusé dans un autre temps; mais à présent je ne vois devant mes yeux que le gouffre où je suis près de m'abîmer. Adieu, mon cher. Ne vous abandonnez pas à des espérances chimériques; plaignez moi d'avance. Veuillez le Ciel que mes oracles soient trompeurs!

Mais, quoi qu'il arrive, faites notre épitaphe d'avance. Je vous embrasse.

Auprès de Dresde, le 15 Juillet 1760.

102.

SIRE,

Personne ne sent mieux que moi la situation embarrassante où se trouve V. M., & si j'avois moins de confiance que je n'en ai dans ses lumières & dans sa fermeté, je craindrois les événemens les plus fâcheux. Mais, Sire, s'il vous faut des miracles pour vous tirer d'affaire, vous les faites ces miracles. N'en est-ce pas un que de voir la Silésie, après l'échec de Landshut, presque vide d'ennemis? N'est-ce pas encore un miracle de vous voir devant Dresde détruire une partie des magasins des ennemis & tenir Daun dans un état de suspension sur toutes les opérations qu'il avoit projetées? Les choses semblent prendre une face plus riante. Le Prince votre neveu, ce héros que vous aimez tendrement, a bientôt réparé la perte qu'il avoit essuyée, & voilà un corps de François totalement détruit ou prisonnier. Les Anglois viennent de gagner une bataille décisive dans les Indes orientales, & il n'y a aucun doute que Pondichéri ne soit pris, toutes les gazettes de Hollande le disent; mais quand même il ne le feroit pas encore,

encore, cela ne peut manquer d'arriver, & par le premier vaisseau l'on doit recevoir cette nouvelle: les François étoient déjà dans le plus triste état avant cette perte irréparable pour eux, que vont-ils devenir aujourd'hui? Voici, Sire, le commencement des dernières remontrances du parlement, qui sont imprimées dans tous les papiers publics: *Il n'est rien, Sire, de si manifeste que l'épuisement total des finances; mais ce qui l'est encore plus, c'est l'impossibilité de les rétablir.* Voilà comment on parloit en France avant la prise de Pondichéry, que dira-t-on aujourd'hui, où la moitié du royaume qui avoit tout son bien dans la compagnie des Indes est réduite à l'aumône par la destruction & le renversement total de cette même compagnie? Les Anglois vont encore envoyer de nouveaux secours en Allemagne. C'est à présent qu'ils doivent faire les plus grands efforts, s'ils veulent avoir la paix, en faisant perdre toute espérance aux François de pouvoir s'emparer de l'électorat de Hanovre, & en vous donnant tous les secours qui dépendront d'eux, pour vous empêcher de succomber sous vos ennemis.

J'ai appris que le jeune Provençal à qui V. M. avoit eu la bonté de donner de l'emploi dans son armée avoit été tué à l'attaque du faubourg de Dresde; je l'ai plaint, parce que c'étoit un très-honnête homme; mais ce qui fait ma consolation, c'est qu'il est mort au service de V. M. & en faisant

son devoir. Je voudrois avoir l'âge qu'il avoit, pouvoir être de quelque utilité à V. M. & risquer dix fois par jour le sort qu'il a eu. Je meurs de douleur de me voir dans ces temps orageux un inutile fardeau de la terre, moins utile à son maître que le moindre payfan qui conduit une charrette de fourrage, ou qui mène les chevaux d'un canon. Ma caducité ne m'avoit paru jusqu'à présent que fâcheuse, elle me semble aujourd'hui honteuse & déshonorante.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 25 Juillet 1760.

103.

Le siège de Dresde, mon cher Marquis, s'en est allé en fumée; à présent nous sommes en pleine route pour la Silésie. Nous nous battons indubitablement sur la frontière, ce qui pourra arriver entre le 7 & le 10 de ce mois. Glatz est perdu; on assiège Neisse; il n'y a pas du temps à perdre. Si nous sommes heureux, je vous le manderai; s'il nous arrive malheur, je prends d'avance congé de vous & de toute la compagnie. Le pauvre Foresta a été tué, & c'est un sacrifice inutile. Enfin, mon cher, toute la boutique s'en va au diable. Nous marcherons après demain. Je prévois toute l'horreur de la situation qui m'attend,

& j'ai pris mon parti avec fermeté. Adieu. Je vous embrasse. Pensez quelquefois à moi & soyez persuadé de mon estime.

à Grossenhayn, ce 1 d'Août 1760.

104.

SIRE,

Les nouvelles de la Silésie nous apprennent que V. M. y est arrivée heureusement avec son armée. Votre dernière lettre m'avoit jeté dans la plus grande consternation, parce que connoissant combien vous vous exposez, je craignois qu'il ne vous arrivât quelque accident, s'il y avoit une bataille. Et que deviendrions-nous tous, si nous avions le malheur de vous perdre! Depuis la lettre dont vous m'avez honoré, le Prince Henri a chassé les Autrichiens, & fait lever le siège de Breslau; votre neveu le Prince héréditaire de Bronswic a battu & dissipé entièrement l'armée françoise commandée par Mr du Muy; vous êtes arrivé en Silésie malgré les oppositions de Daun. J'espère que tout ira bien le reste de la campagne. J'aime bien mieux voir le théâtre de la guerre dans un pays où vous êtes entre six ou sept places de guerre qui vous appartiennent que dans la Saxe, pays ouvert & dont les villes font de peu de résistance. J'ai un pressentiment qui ne s'est jamais démenti, & qui

me dit qu'il arrivera quelque événement heureux. Si le Prince Ferdinand, qui avec le nouveau secours qu'il a reçu est aujourd'hui aussi fort que les François, vient à les battre, cela vous mettra à l'aise du côté de la Saxe, où il pourroit alors faire un détachement considérable. Enfin, Sire, pourvu que vous conserviez votre personne, tout se rétablira avec le temps. V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire que Glatz étoit perdu; mais l'on assure ici qu'il n'y a que la ville de prise & que la citadelle n'est point encore entre les mains des Autrichiens, & il semble par les articles de Vienne insérés dans toutes les gazettes, que la citadelle n'est pas encore prise. Je ferois bien que ce bruit fût véritable; mais V. M. ne m'ayant fait aucune mention de la citadelle, je crains bien qu'elle ne soit prise. Mais quand cela seroit, voilà aujourd'hui toutes les autres places délivrées, la saison avance, & dans six semaines le temps des sièges commence à passer, surtout si, comme j'en suis convaincu, nous ne perdons point de bataille. Si nous en donnons une, nous la gagnerons: mais je donnerois, malgré cette idée où je suis, tout ce que j'ai dans le monde, pour qu'il n'y eût point de bataille le reste de cette campagne.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 12 Août 1760.

* 105.

Dieu est fort dans les foibles, voilà ce que le vieux Bülow nous répétoit, toutes les fois qu'il nous annonçoit la grossesse de sa princesse électorale; & j'applique ce beau dicton à notre armée. Les Autrichiens forts de 80,000 hommes ont voulu entourer 35,000 Prussiens. Nous avons battu Laudon, & les autres ne nous ont point attaqués. Voilà un grand avantage auquel nous ne pouvions pas nous attendre. Mais tout n'est pas dit, & il faut encore gravir pour atteindre au haut du rocher escarpé où il faut arriver pour couronner l'oeuvre. J'ai eu mon habit & mes chevaux blessés. Pour moi je suis invulnérable jusqu'à présent. Jamais nous n'avons éprouvé de plus grands dangers, jamais nous n'avons eu de plus énormes fatigues. Mais quelle fera la fin de nos travaux? J'en reviens toujours à ce beau vers de Lucrèce: Heureux qui retiré dans le temple des sages &c. Ayez pitié, mon cher Marquis, d'un pauvre philosophe qui est étrangement dérangé de sa sphère & aimez moi toujours. Adieu.

ce 17 Août 1760.

FEDERIC.

106.

SIRE,

La joie que me cause la nouvelle de la victoire que V. M. vient de remporter est si grande, que je lui écris au milieu de la nuit dans le moment que j'en suis instruit. V. M. aura peut-être déjà reçu une de mes lettres que j'eus l'honneur de lui écrire il y a trois jours, dans laquelle je lui marquois que la crainte où j'étois pour les dangers où vous vous exposiez, me faisoit souhaiter qu'il n'y eût point de bataille, quoique je fusse très-affuré que vous la gagneriez s'il s'en donnoit une. La vérité a justifié mon pressentiment, & je suis convaincu qu'elle prouvera dans la suite ce que j'ai tant de fois mandé à V. M. dans mes lettres, que vous viendrez à bout de surmonter tous vos ennemis. Mais au nom de tous vos sujets & de tous vos fidèles serviteurs, je dis encore plus, Sire, au nom de cette gloire immortelle que vous vous êtes acquise, conservez votre personne dans laquelle réside non seulement tout le bonheur de l'Etat, mais encore sa durée & sa stabilité. Je prie V. M. d'excuser le peu d'ordre qu'il y a dans ma lettre; mais je suis ivre de joie, & je puis protester à V. M. que mon ame est dans une situation à ne pouvoir joindre deux idées ensemble. Votre dernière lettre m'avoit accablé d'une douleur mortelle,

jugez de l'effet que la nouvelle de votre victoire a dû produire sur mon esprit.

à Berlin, ce 17 Août 1760, à une
heure après minuit.

107.

Autrefois, mon cher Marquis, l'affaire du 15 auroit décidé de la campagne; à présent cette action n'est qu'une égratignure; il faut une grande bataille pour décider notre sort; nous la donnerons bientôt selon toutes les apparences, & alors on pourra se réjouir si l'événement nous est avantageux. Je vous remercie cependant de la part sincère que vous prenez à cet avantage. Il a fallu bien des ruses & bien de l'adresse pour amener les choses à ce point. Ne me parlez pas de dangers; la dernière action ne me coûte qu'un habit & un cheval, c'est acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez; nous sommes comme bloqués, pour la correspondance, par les Russes d'un côté de l'Oder & par les Autrichiens de l'autre; il a fallu un petit combat pour faire passer Coccéji; j'espère qu'il vous aura rendu ma lettre. Je n'ai de ma vie été dans une situation plus scabreuse que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire surmonter toutes les difficultés que je prévois.

Je ferai sûrement mon devoir dans l'occasion, mais souvenez-vous toujours, mon cher Marquis, que je ne dispose pas de la fortune & que je suis obligé d'admettre trop de casuel dans mes projets, faute d'avoir les moyens d'en former de plus solides. Ce sont les travaux d'Hercule que je dois finir dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent, & à dire vrai quand l'espérance (seule consolation des malheureux) commence même à me manquer. Vous n'êtes pas assez au fait des choses pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'Etat; je les fais, je les cache, je garde toutes les appréhensions pour moi, & je ne communique au public que les espérances ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réussit, alors, mon cher Marquis, il fera temps d'épancher sa joie; mais jusques-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaise nouvelle inattendue ne vous abatte trop.

Je mène ici la vie d'un chartreux militaire; j'ai beaucoup à penser à mes affaires; le reste du temps je le donne aux lettres, qui sont ma consolation, comme elles faisoient celle de ce consul orateur, père de la patrie & de l'éloquence. Je ne fais si je survivrai à cette guerre; mais je suis bien résolu, au cas que cela arrive, à passer le reste de mes jours dans la retraite, au sein de la philosophie & de l'amitié. Dès que la correspondance

deviendra plus libre, vous me ferez plaisir de m'écrire plus souvent. Je ne fais où nous aurons nos quartiers cet hiver. Ma maison à Breslau a péri durant le bombardement; nos ennemis nous envient jusqu'à la lumière du jour & à l'air que nous respirons. Il faudra pourtant bien qu'ils nous laissent une place, & si elle est sûre, je me fais une fête de vous voir.

Hé bien, mon cher Marquis, que devient la paix de la France? Vous voyez bien que votre nation est plus aveugle que vous ne l'avez cru; ces fous perdront le Canada & Pondichéry pour faire plaisir à la Reine de Hongrie & à la Czarine. Veuille le Ciel que le Prince Ferdinand les paye bien de leur zèle! Ce seront des officiers innocens de ces maux & de pauvres soldats qui en feront les victimes, & les illustres coupables n'en souffriront pas. Je fais un trait du Duc de Choiseul que je vous conterai lorsque je vous verrai; jamais procédé plus fou ni plus inconséquent n'a flétri un ministre de France depuis que cette monarchie en a. Voici des affaires qui me surviennent; j'étois en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir, & pour ne pas vous ennuyer & pour ne point manquer à mon devoir. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

à Herrmansdorf près de Breslau,
le 27 Août 1760.

108.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Marquis. Il est sûr que j'ai échappé à un très-grand danger & j'ai eu à Lignitz tout le bonheur que comportoit ma situation. Ce seroit beaucoup dans une guerre ordinaire, cette bataille ne devient qu'une escarmouche dans celle-ci, & en général mes affaires n'en sont guère avancées. Je ne veux point vous faire des jérémiades, ni vous alarmer de tous les objets de mes craintes & de mes inquiétudes; mais je vous assure qu'elles sont grandes. La crise où je me trouve, change de forme; mais rien ne se décide, rien ne nous amène au dénouement; je brûle à petit feu; je suis comme un corps que l'on mutilé & qui chaque jour perd quelques uns de ses membres. Le Ciel nous assiste! nous en avons un grand besoin. Vous me parlez toujours de ma personne. Vous devriez bien savoir qu'il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que je fasse mon devoir & que je combatte pour ma patrie, pour la sauver s'il y a moyen encore. J'ai eu beaucoup de petits succès & j'ai grande envie de prendre pour ma devise, *maximus in minimis & minimus in maximis*. Vous ne sauriez vous figurer les horribles fatigues que nous avons; cette campagne-ci surpasse toutes les précédentes; je ne fais quelquefois à quel saint me vouer. Mais je ne fais que

vous ennuyer par le récit de mes inquiétudes & de mes chagrins. Ma gaieté & ma bonne humeur sont ensevelies avec les personnes chères & respectables auxquelles mon coeur s'étoit attaché. La fin de ma vie est douloureuse & triste. N'oubliez pas, mon cher Marquis, votre vieil ami. Les postes, les correspondances, tout est interrompu : il faut bien des intrigues pour faire passer des lettres, & encore hasarde-t-on beaucoup. Ecrivez-moi à tout hasard. Que les Avars ou les Ursomans prennent vos lettres, qu'y verroient-ils ? & elles me sont toutefois un sujet de consolation. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

à Reisendorf, le 18 Septembre 1760.

109.

SIRE,

J'espère que V. M. aura reçu trois lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière bataille qu'elle a gagnée. Vous me mandiez il y a environ un mois que toute la boutique s'en alloit au diable. Depuis ce temps vous avez payé à vue les lettres de change de Laudon, vous avez acquitté celles de Beck : Hulsén votre commis en Saxe, a satisfait aux différentes remises du Prince de Deux-ponts ; il me paroît que si vous payez encore une seule dette avant le mois de Novembre, vous ferez

un des négocians dont la boutique & les affaires sont les mieux réglées.

La classe de physique & de chimie a perdu son Directeur par la mort de Mr Eller. L'académie en corps, les curateurs & les directeurs ont élu d'abord selon l'ordonnance de V. M. & l'article 9^{me} du règlement de l'académie, portant: *Lorsqu'un directeur viendra à mourir, sa place sera donnée à la nomination de tous les académiciens à un membre pensionnaire de la classe du dit directeur mort.* En conséquence du règlement l'académie a nommé Mr Margraff, sans contredit le plus habile chimiste de l'Europe; grand physicien & que les académies de Paris & de Londres consultent comme un oracle. L'académie m'a chargé, Sire, comme directeur d'une classe, d'instruire V. M. de son choix, & de son exactitude à suivre les réglemens que vous lui avez fait prescrire par feu Mr de Maupertuis & qu'elle observera toujours avec la plus grande rigueur, pour mériter de plus en plus par son zèle pour l'honneur des sciences & par son obéissance à vos ordonnances, la continuation de votre auguste protection.

Il me paroît, Sire, que voilà de grandes & nobles phrases, & que parlant en directeur chargé des ordres de l'académie, je n'ai point le style d'un *aigrefin* plus errant que le Juif dont j'empruntai jadis & le style & le masque. V. M. a-t-elle vu un petit poëme de Voltaire intitulé le *pauvre diable*? c'est

une pièce fort plaisante, mais remplie de traits satiriques contre plusieurs auteurs qu'il n'aime pas; je l'enverrai par le premier courrier à V. M.

Je pense qu'il importe fort peu aujourd'hui à la politique de savoir où se trouve le Prétendant; cependant je crois devoir copier ici l'article d'une lettre écrite à un de nos académiciens, Suisse de nation, nommé Merian, intime ami de feu Maupertuis, & homme sage & de beaucoup de mérite. Cette lettre est écrite de Bouillon auprès de Sedan. *Nous avons ici un personnage qui a bien fait du bruit par ses prétentions & dont la postérité parlera avantageusement jusqu'au moment de sa sortie de France; il vit ici en bourgeois, je le vois souvent; mais je cesserai bientôt de le voir, parce qu'il est d'un caractère insupportable. Il est singulier de voir tant de bizarrerie, de bassesse & d'orgueil joints ensemble; ajoutez à cela de mauvaise humeur.*

J'attends, Sire, des nouvelles de la santé de V. M. avec le même empressement que les juifs attendent le Messie & les jansénistes la grâce efficace. Si vous n'avez pas le temps de m'écrire un mot, faites-moi savoir par quelqu'un que vous vous portez bien. Voilà tout ce qui m'intéresse; il me paroît que cela est bien vite écrit: *Le Roi se porte bien.* C'est tout ce que je veux savoir.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 25 Septembre 1760.

110.

SIRE,

On ne fauroit être plus joyeux que je ne l'ai été à la réception des deux dernières lettres que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire. Je commence enfin à concevoir une véritable espérance de vous revoir tranquille à Potsdam & à Sans-Souci, jouissant en paix des superbes embellissemens que vous y avez faits. Je ne saurois comprendre que les François pouvant faire autant de mal au Prince Ferdinand, ayent pris le parti de se retirer, de lui donner le temps de se rétablir & de se fortifier dans un bon poste, s'ils ne regardoient pas la paix comme prochaine. D'ailleurs l'inaction de la flotte angloise me paroît s'accorder avec la retraite des François. La facilité avec laquelle se font vos levées contribuera encore à la paix. V. M. ne me dit rien de l'échange; l'on dit ici qu'il aura lieu, mais quel fond peut on faire sur les gazettes, qui nous l'annoncent comme étant commencé? Je prends la liberté d'envoyer à V. M. le compte des deux médailles d'or que Mr Eichel doit lui avoir remises. C'est Mr Sulzer, le chef des souscrivans, qui me l'a donné, & qui ayant avancé l'or, auroit besoin d'être remboursé pour avoir de quoi battre les médailles d'argent. Il y avoit trente un ducats d'or à chaque médaille, & puis il y a vingt cinq écus

de la monnoie courante d'aujourd'hui pour la souscription du coin. Je prie V. M. de me faire savoir où cet argent doit être compté, parce qu'il a été avancé sur les fonds que nous avons des souscripteurs, & l'on ne peut pas aller en avant sans cette somme.

Je comptois envoyer par ce courrier la tragédie de Tancrède de Voltaire. La versification m'en paroît très-foible & profaique, les situations romanesques & souvent contraires à la raison; il y a des endroits touchans & quelques beautés de détail; il a dédié sa pièce à la Pompadour; cette épître dédicatoire est l'ouvrage d'un vrai faquin. Cet homme devient tous les jours plus méprisable. Je ne puis avoir cette tragédie que demain, l'exemplaire que j'ai lu ne m'appartenoit pas; mais j'envoierai par le premier courrier celui que doit m'apporter un libraire.

Je suis bien charmé que V. M. soit contente de l'histoire de de Thou. C'étoit un homme rempli de bon sens, ayant de la probité & des connoissances, & voilà les principales qualités qu'il faut dans un historien.

J'ai l'honneur &c.

En Septembre 1760.

* III.

Gottskowsky vient, mon cher Marquis, de me rendre votre lettre. Ne soyez pas en peine de ma bonne ville de Berlin; on a pourvu à tout, & les bourgeois ne seront molestés en rien. Je voudrois qu'on pût terminer de même des affaires plus importantes qui m'inquiètent. Cependant nous venons de prendre encore un colonel, cent hommes & quatre canons aux cercles. Ils sont à présent entièrement expulsés de la Saxe. Nos hofards ont fait des merveilles. Ces petits succès, mon cher Marquis, font que je m'applique ce proverbe latin: *maximus in minimis & minimus in maximis*. L'expédition de la Hesse échoue & nous nous applaudissons beaucoup d'une centaine de galeux & de quelques couleuvrines que nous avons pris. Nos nouvelles levées vont assez bien. Reste à savoir si le Dumoulin en a menti en Suède, ou s'il y a dit vrai. S'il a menti, moi à la tête de mes décrotteurs, de mes ramoneurs de cheminée, de mes larrons de bataillons francs, je me battraï comme un preux-chevalier. Si Dumoulin a dit vrai, j'écirai sur mon épée: point homicide ne fera, & je m'en retournerai à ma charruë comme Quintus Cincinnatus. Avouez, Marquis, qu'un petit trait d'érudition & quelques mots latins donnent de la grâce au stile. Un ignorant se pâme d'aïse

d'aise lorsqu'il peut se donner un air scientifique. Quand je suis assez heureux que d'acerocher quelque passage latin, je compare aussitôt mes lettres à celles d'Algarotti, & je m'en impose à moi-même. Je crois que vous travaillez à présent à la traduction dont vous avez eu la complaisance de vous charger & j'espère que l'année prochaine nous verrons paroître l'ouvrage. Adieu, mon cher Marquis, je fais mille vœux pour vous & pour votre conservation en vous assurant de toute mon estime.

ce 7 Octobre 1760.

FEDERIC.

112.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur d'écrire à V. M. dès le moment qu'elle est entrée en Saxe & que la correspondance avec son armée a été rétablie; mais j'ai jugé qu'elle feroit d'abord si accablée d'affaires, qu'il étoit inutile que je joignisse ma lettre à tant d'autres plus importantes qu'elle aura reçues. Je m'acquitte actuellement, Sire, de mon devoir, & je vais lui écrire en peu de mots tout ce qui s'est passé, dans la plus exacte vérité & comme en ayant été témoin oculaire.

Vers la fin du mois de Septembre il arrive un avocat de Glogau, nommé Sack, à Berlin, qui étoit

envoyé du Général Tottleben pour terminer ses affaires avec le banquier Splittgerber. Cet homme ayant eu une conversation particulière avec notre Commandant, celui-ci en parut frappé comme d'un coup de foudre; pendant deux jours il sembloit qu'il avoit appris la plus terrible nouvelle. Enfin la frayeur se communiqua à tout Berlin, & comme on en ignoroit la cause, le bruit se répandit que V. M. avoit été blessée mortellement. Cette fausse nouvelle jeta toute la ville dans la plus grande consternation. Quant à moi, j'en pris une fièvre avec des convulsions. J'avois reçu une lettre de V. M. datée du 18; mais l'on disoit que vous aviez été blessé le 19. Enfin pour mon bonheur & pour celui de toute la ville, Mr Koeppen reçut une de vos lettres datée du 21 & le calme fut rétabli. Le lendemain tous les généraux s'assemblèrent, & l'on fut que ce qui avoit causé la frayeur du Commandant, étoit la crainte d'une irruption des Russes dans le Brandebourg. Trois jours après le Général Tottleben parut à nos portes, & fit sommer la ville. Comme il n'avoit que des troupes irrégulières, on résolut de se défendre; il tira des boulets rouges & des bombes depuis 5 heures du soir jusqu'à 3 heures du matin. Il fit donner deux assauts à deux différentes portes; mais il fut toujours repoussé avec perte par nos bataillons de garnison. Il faut, Sire, que je rende ici la justice que tous les citoyens de Berlin doivent au Général Seidlitz.

& au Général Knobloch ; ce sont ces deux hommes, tous les deux blessés, qui ont passé la nuit à la batterie des portes attaquées, qui vous ont sauvé votre capitale ; le vieux Maréchal Lehwald a fait aussi tout ce que son grand âge lui permettoit de faire. Le lendemain du bombardement le Prince de Wurtemberg arriva avec son corps ; mais il étoit si fatigué, qu'on ne put attaquer les Russes que le lendemain ; on les poussa jusqu'à Koepenick, & on résolut de les attaquer le lendemain ; mais comme on apprit que les ennemis avoient été fortifiés du corps de Czernichef & de celui du Général Lasoy, on résolut de se retirer & de laisser capituler la ville, qui sûrement auroit été prise & pillée par les Autrichiens pendant que notre armée auroit attaqué les Russes. Le corps du Prince de Wurtemberg & celui du Général Hulsen défilèrent donc au travers de la ville pendant la nuit, pour se rendre à Spandau. La grande quantité de bagage qui devoit défilér sur le pont, un canon qui se rompit en chemin & quelques autres embarras furent cause que le second bataillon de Wunsch souffrit beaucoup & que nous perdîmes environ cent cinquante chasseurs. En arrivant à Spandau le Prince ne trouva aucun arrangement dans cette place ; ce fut le Capitaine Zechlin & quelques autres officiers qui disposèrent les canons sur les remparts & qui firent l'office de canonniers. Le Prince de Wurtemberg continua son chemin vers Brandebourg

& laissa à Spandau le Capitaine Zechlin avec un bataillon de convalescens : les Russes n'ont point osé attaquer cette place. Nous comptons de les avoir ainsi que les Autrichiens encore quelque temps à Berlin, lorsqu'ils se retirèrent avec la plus grande vitesse & même avec confusion. Dans le temps qu'ils ont été dans la ville le Comte de Reufs, seul de vos ministres qui ait osé rester dans Berlin, a rendu à la ville bien des services, en agissant auprès des généraux toutes les fois qu'il a été nécessaire de le faire, sans crainte d'être pris pour otage ; il a voulu jusqu'à la fin se montrer bon citoyen. En parlant, Sire, à V. M. de ceux qui ont fait paroître un véritable zèle pour son service, je ne dois pas oublier l'Envoyé de Hollande Mr de Verelst. Lorsque je verrai V. M., j'aurai l'honneur de lui dire tout ce qu'il a fait. En attendant, Sire, je puis vous assurer avec la plus grande vérité que s'il vivoit deux cents ans, vous & les Rois vos successeurs ne sauriez trop lui témoigner de reconnaissance. Vous en conviendrez, Sire, lorsque je pourrai parler librement à V. M. Les Autrichiens ont arrêté, Sire, une lettre en date de Hermannsdorf du 27 Août que V. M. m'avoit fait l'honneur de m'écrire. Ils ont envoyé l'original à Vienne & en ont donné ici plusieurs copies ; j'ai trouvé le moyen d'en avoir une, que je renvoie à V. M. : il n'y a rien que de grand, que de noble & que de vertueux dans cette lettre ; elle a donné envie à

plusieurs généraux autrichiens de me connoître, mais je n'ai voulu en voir aucun. Je me suis informé de ceux qui les ont vus des discours qu'ils ont tenus. Il semble par ceux du Général Brentano, qu'ils font un grand cas du Général Wunfeh & qu'ils sont charmés qu'il soit prisonnier. Vous savez déjà sans doute, Sire, que l'on n'a pas causé le moindre dégât à Potsdam, ni à Sans-Souci. Quant à Charlottenbourg, on a pillé les tapisseries & les tableaux, mais par un cas singulier, on a laissé les trois plus beaux, les deux enseignes de Watteau & le portrait de cette femme que Pesne a peinte à Venise. Quant aux antiques on les a seulement renversées par terre; les têtes & les bras de quelques unes sont cassées; mais comme on les a trouvés auprès des figures, cela sera fort aisé à raccommoder. L'on n'a rien fait aux plafonds ni aux dorures. Le concierge ayant été obligé de se sauver en chemise moitié mort à Berlin, j'ai envoyé au moment où les Russes se sont retirés un de mes domestiques avec l'inspecteur des tableaux de la galerie de V. M. Le tout a été remis dans l'ordre. Le concierge est retourné aujourd'hui. Ainsi ce pillage a fait plus de bruit que d'effet; & aux meubles & aux tableaux près, tout peut être rétabli dans huit jours.

Il faut avant de finir cette lettre que je rende justice à la ville entière de Berlin. J'ai entendu dire aux bourgeois, au peuple, à la noblesse pen-

dant le siège & après la réduction de la ville, *que dira notre cher & bon Roi!* C'est une vérité constante que je n'ai pas entendu une seule personne se plaindre de son sort; mais l'objet public a toujours été celui de son *cher & bon Roi*. Conservez-vous donc, Sire, pour d'aussi braves gens que vos sujets. Tant qu'ils vous auront pour leur maître, ils se regarderont comme heureux, malgré les événemens de la fortune qui ne sont point dans vos mains. Puisse une paix honorable finir les alarmes publiques, & nous rendre à Berlin *notre bon & cher Roi!* Je suis &c.

P. S. Vous savez sans doute, Sire, la punition que les Russes ont faite à nos gazetiers. Le pauvre Beausobre, cause innocente de tout cela, en a pensé mourir de frayeur.

à Berlin, ce 19 Octobre 1760.

113.

Voilà de ces coups que j'avois appréhendés dès l'hiver passé. Voilà, Marquis, ce qui me dictoit ces lettres que je vous ai si souvent écrites sur ma malheureuse situation. Il n'a pas fallu moins que toute ma philosophie pour supporter les revers, les avanies, les outrages & toute la scène des choses atroces qui se sont passées. Je suis en pleine opération, & je vous prophétiserai à peu près quelle

fera la fin de notre campagne. Nous reprendrons Leipzig, Wittenberg, Torgau, Meissen; mais l'ennemi gardera Dresde en Saxe & les montagnes en Silésie, & ces avantages lui donneront la facilité de me donner l'année qui vient mon coup de grâce. Je ne vous dis pas ce que je pense, ni ce que je médite, mais vous vous figurez sans doute ce qui se passe dans le fond de mon ame, les agitations de mon esprit & quelles sont mes pensées.

Votre lettre m'a fait plaisir, si l'on peut éprouver quelque sentiment approchant dans l'ouragan, dans ces temps de trouble, de subversion de toutes choses, parmi le ravage, la mort & la destruction. Je vois que vous avez conservé une ame tranquille au milieu des Oursomanes & des Autrichiens, & que votre santé n'en a point souffert. La copie de la lettre que vous m'envoyez est réellement de moi, hors quelques fautes de style qui s'y feront apparemment glissées en la transcrivant. Ainsi la fin de mes jours est empoisonnée, ainsi, cher Marquis, la fortune se joue des foibles mortels; mais las de ses faveurs & de ses caprices, je pense à me procurer une situation où je n'aurai rien à craindre ni des hommes ni des dieux. Adieu, mon cher Marquis, tranquillisez-vous, & relisez le second chant de Virgile, où vous verrez l'image de ce qu'a souffert à peu près ma patrie. Ecrivez-moi, vous en avez le loisir, & ne m'oubliez pas.

Jessen, le 22 Octobre 1760.

114.

SIRE,

J'espère que V. M. aura reçu la longue lettre que j'eus l'honneur de lui écrire il y a deux jours, dans laquelle je prenois la liberté de l'instruire de tout ce que j'avois vu moi-même pendant la courte interruption que les ennemis ont faite à Berlin. Leur mauvaise volonté a produit peu d'effet & l'on retrouve tous les jours tout ce qu'ils ont vendu ou dispersé. Actuellement la seule chose qui occupe la ville, c'est l'impossibilité où se trouve la moitié des citoyens de payer la contribution. Mr Gottskowsky, Sire, qui s'est distingué par le zèle qu'il a fait paroître pour les intérêts de V. M. & pour ceux du public, va proposer à V. M. un projet qui évitera la ruine de beaucoup de familles, & qui ne fera à charge ni à vous, ni à l'Etat, & je ne doute pas que vous ne l'approuviez. Il est certain que s'il faut que la contribution soit payée, ainsi que celle qu'on a déjà payée au Général Haddick plus de six ou sept mille personnes quitteront Berlin; car on a supputé qu'un ouvrier qui gagne six ou sept écus par mois sera obligé de payer plus de quarante écus. Quand même on viendrait à bout d'empêcher ces gens de fortir de Berlin, il faudra leur faire vendre une partie de leurs effets pour payer leur taxe. Tout cela sera évité par le plan

que les principaux citoyens & les magistrats ont formé & qui ne peut manquer d'être approuvé par un Roi qui aime ses sujets & qui en est adoré. Vous aurez vu, Sire, ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre à ce sujet, & je puis vous jurer sur ce qu'il y a de plus sacré que la flatterie n'a aucune part à ce discours, c'est la pure & simple vérité.

Voilà tout le Canada pris, les Anglois peuvent faire revenir de l'Amérique quarante vaisseaux de guerre & douze à quinze mille hommes; car ils n'ont pas à craindre sûrement que les François, qui n'ont plus de flotte, envoient une nouvelle armée dans l'Amérique. Nous verrons ce qu'ils feront. V. M. fait mieux que moi si elle doit s'en louer ou non. Quant à moi, il me paroît que dix mille hommes des alliés en Saxe nous auroient évité l'irruption des Autrichiens & nous auroient conservé la Saxe, que vous reprendrez bientôt malgré tous vos ennemis. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 22 Octobre 1760.

115.

Vous appellerez, mon cher Marquis, mes sentimens comme ils vous plaira. Je vois que nous ne nous rencontrons point dans nos pensées, & que nous partons de principes très-différens. Vous

faites cas de la vie en Sybarite; pour moi je regarde la mort en stoïcien. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix désavantageuse; aucune persuasion, aucune éloquence ne pourront m'engager à signer mon déshonneur. Ou je me laisserai ensevelir sous les ruines de ma patrie, ou, si cette consolation paroïssoit encore trop douce au destin qui me persécute, je saurai mettre fin à mes infortunes lorsqu'il ne sera plus possible de les soutenir. J'ai agi & je continue d'agir suivant cette raison intérieure & le point d'honneur qui dirigent tous mes pas; ma conduite sera en tout temps conforme à ces principes. Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis le droit de disposer de ma vieillesse. Je vous l'ai dit & je le répète; jamais ma main ne signera une paix humiliante. Je finirai sans doute cette campagne résolu à tout oser, & à tenter les choses les plus désespérées, pour réussir, ou pour trouver une fin glorieuse.

J'ai fait quelques remarques sur les talens militaires de Charles XII; mais je n'ai point examiné s'il devoit se tuer ou non. Je pense qu'après la prise de Stralsund il auroit fait sagement de s'expédier; mais quoi qu'il ait fait ou qu'il ait omis, son exemple n'est pas une règle pour moi. Il y a des hommes dociles à la fortune; je ne suis pas né ainsi, & si j'ai vécu pour les autres, je veux mourir pour moi, très indifférent sur ce qu'on en dira;

je vous réponds même que je ne l'apprendrai jamais. Henri IV étoit un cadet de bonne maison qui faisoit fortune; il n'y avoit pas là de quoi se pendre; Louis XIV étoit un grand roi, il avoit de grandes ressources, il se tira d'affaire: pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-là, mais l'honneur m'est plus cher qu'à lui, & comme je vous l'ai dit, je ne me règle sur personne. Nous comptons je pense cinq mille ans depuis la création du monde; je crois ce calcul beaucoup inférieur à l'âge de l'univers; le Brandebourg a subsisté tout ce temps avant que je fusse au monde, il subsistera de même après ma mort. Les Etats se soutiennent par la propagation de l'espèce, & tant que l'on travaillera avec plaisir à multiplier les êtres, la foule sera gouvernée par des ministres ou par des souverains; cela se réduit à peu près au même; un peu plus de folie, un peu plus de sagesse, ces nuances sont si foibles, que la totalité du peuple s'en apperçoit à peine. Ne me rabattez donc point, mon cher Marquis, ce vieux propos de courtisans, & ne vous imaginez pas que les préjugés de l'amour propre & de la vanité puissent m'en imposer, ou me faire le moins du monde changer de sentiment. Ce n'est point un acte de foiblesse de terminer des jours malheureux; c'est une politique judicieuse, qui nous persuade que l'état le plus heureux pour nous est celui où personne ne peut nous nuire, ni troubler

notre repos. Que de raisons lorsqu'on a cinquante ans de mépriser la vie ! La perspective qui me reste, est une vieilleffe infirme & douloureuse, des chagrins, des regrets, des ignominies & des outrages à souffrir. En vérité, si vous entrez bien dans ma situation, vous devez moins condamner mes projets que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parens : je suis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être ; je n'ai rien à espérer, je vois mes ennemis me traiter avec dérision, & leur orgueil se prépare à me fouler aux pieds. Hélas ! Marquis,

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus
d'espoir,

La vie est un opprobre & la mort un devoir.

Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curiosité que nous passâmes l'Elbe avant-hier, que demain nous marchons vers Leipzig, où je compte être le 31, où j'espère que nous nous battons, & d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les événemens les produiront. Adieu, mon cher Marquis. Ne m'oubliez pas, & foyez assuré de mon estime.

le 28 Octobre 1760.

Je reçois aujourd'hui, 5 de Novembre, une lettre que vous m'écrivez, mon cher Marquis, du 25

Septembre. Vous voyez que notre correspondance est bien réglée. Dieu! que d'événemens se sont passés depuis! Nous venons de battre les Autrichiens; eux & nous avons perdu prodigieusement de monde. Cette victoire nous donnera peut-être quelque tranquillité durant l'hiver, & voilà tout. Ce fera à recommencer l'année qui vient. J'ai eu un coup de feu qui m'a labouré le haut de la poitrine; mais ce n'est qu'une contusion, un peu de douleur sans danger, & cela ne m'empêchera point d'agir comme à mon ordinaire. Je suis occupé de bien des arrangemens nécessaires. Enfin je finirai cette campagne le mieux qu'il me fera possible, & voilà tout ce qu'on peut prétendre de moi. Au reste, ma façon de penser est la même que je vous le marquai il y a huit jours. Adieu, cher Marquis, ne m'oubliez pas & soyez sûr de mon amitié.

à Torgau le 5 Novembre 1760.

117.

Vous devez être instruit à présent de tout ce qui me touche, par une lettre que je vous ai écrite de Torgau. Vous saurez par-là, mon cher Marquis, que ma contusion ne s'est pas trouvée dangereuse; la balle avoit perdu une partie de sa force en traversant une grosse pelisse & un habit de velours que

j'avois, de sorte que le sternum s'est trouvé en état de résister à son impulsion; c'est de quoi, je vous assure, je me suis le moins soucié, n'ayant d'autre pensée que de vaincre ou de mourir. J'ai poussé les Autrichiens jusques aux portes de Dresde; ils y occupent leur camp de l'année dernière; tout mon savoir-faire est insuffisant pour les en déloger. On prétend que la ville est dépourvue de magasins. Si cela est vrai, il se pourra que la famine fera ce que l'épée ne pourroit faire. Si cependant ces gens s'opiniâtrent à rester dans leur position, je me verrai réduit à passer cet hiver comme le précédent en cantonnemens excessivement resserrés, & toutes les troupes seront employées à former un cordon pour nous soutenir en Saxe. Voilà en vérité une triste perspective, & un prix peu digne des fatigues & des travaux immenses que cette campagne a coûtés. Je n'ai de soutien au milieu de tant de contrariétés que ma philosophie; c'est un bâton sur lequel je m'étaye, & mon unique consolation dans ces temps de troubles & de subversion de toutes choses. Vous vous appercevrez, mon cher Marquis, que je ne m'enfle pas de mes succès; je vous articule les choses telles qu'elles sont; peut-être que le monde, ébloui par l'éclat que jette une victoire, en juge autrement:

De loin on nous envie, ici nous gémissons.
Cela arrive plus souvent qu'on ne se l'imagine, comptez là-dessus: pour bien apprécier les choses,

il faut les voir de près. De quelque façon que je m'y prenne, le nombre de mes ennemis m'accable; c'est en cela que consiste mon infortune, & c'est-là la cause réelle de tant de malheurs & de revers que je n'ai pu éviter. Je ne crois pas que je puisse vous revoir cet hiver, à moins que l'Europe ne prenne des sentimens plus pacifiques. Je le souhaite, mais je n'ose m'en flatter. Nous avons sauvé notre réputation par la journée du 3. Cependant ne croyez pas que nos ennemis soient assez abbattus pour être contraints à faire la paix. Les affaires du Prince Ferdinand sont en mauvais train; je crains que les François ne conservent cet hiver les avantages qu'ils ont gagnés sur lui cette campagne. Enfin je vois noir comme si j'étois dans le fond d'un tombeau. Ayez quelque compassion de la situation où je suis; concevez que je ne vous déguise rien & que cependant je ne vous détaille pas tous mes embarras, mes apprehensions & mes peines. Adieu, cher Marquis, écrivez-moi quelquefois; & n'oubliez pas un pauvre diable qui maudit dix fois par jour sa fatale existence, & qui voudroit déjà être dans ces lieux dont personne ne revient pour en dire des nouvelles.

à Meissen, le 10 de Novembre 1760.

118.

Je vois, mon cher Marquis, qu'on me fait parler & écrire lorsque j'y ai le moins pensé. Je n'ai point écrit à Seidlitz depuis le jour de la bataille; ces nouvelles de la fuite de nos prétendus succès ont assurément été envoyées par quelque particulier que j'ignore. Nous avons fait des prisonniers: mais leur nombre n'approche que de 8,000 hommes & non de 12,000. Nous n'aurons point Dresde; nous passerons un hiver désagréable & fâcheux, & l'année qui vient ce fera à recommencer. Voilà des vérités que je vous marque; elles sont désagréables; cependant vous pouvez y ajouter plus de foi qu'aux bruits populaires que l'on répand, soit pour les faire parvenir à nos ennemis & pour les intimider, soit pour ranimer une étincelle d'espérance dans l'ame des citoyens & leur rendre le courage: appliquez-nous ce vers de Sémiramis:

Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

Nous sommes obligés de nous faire des frontières, ce sont des lièges de pays que nous dévastons, pour empêcher l'ennemi de nous troubler l'hiver dans nos quartiers. Tout ce mois s'écoulera avant que nous puissions nous séparer. Jugez des fatigues & des désagrémens que j'essuie; jugez de mes embarras, en vous représentant que je suis
réduit

réduit à faire subsister & à payer mon armée par industrie. Avec cela je n'ai pas la moindre compagnie, privé de toutes les personnes que j'aimois, réduit à moi-même, & passant ma vie à partager mes momens entre un travail infructueux & entre mille appréhensions. Voilà un tableau qui n'est point flatté, mais qui vous peint au vrai les choses, & ma situation désagréable. Qu'il est différent, mon cher Marquis, d'appercevoir ces objets d'une longue distance, & par un verre trompeur qui les embellit, ou de les examiner de près tout nuds, & dépouillés du clinquant qui les orne! Vanité des vanités! Vanité des batailles! Je finis par cette sentence du sage, qui comprend tout, renferme en soi des réflexions que tous les hommes devroient faire & que trop peu font. Adieu, cher Marquis, ne soyez plus si crédule sur les nouvelles publiques, & conservez-moi votre amitié.

à Uckersdorf, le 16 Novembre 1760.

119.

Vous me croyez, mon cher Marquis, l'esprit beaucoup plus libre que je ne l'ai. Je suis ici accablé d'affaires, & la fin de ma campagne n'est pas une chose aussi facile à amener que vous l'imaginez. Ce seront mes succès ou mes pertes qui décideront des contributions de Berlin. Si je suis

P

heureux, Berlin ne payera pas le fol ; si la fortune m'est contraire comme par le passé, nous aviserons au parti qu'il faudra prendre pour soulager le peuple. Voilà tout ce que je puis vous dire. Quelques couleurs que vous donniez aux attentats de nos ennemis & aux calamités de la patrie, ne pensez pas que je ne voie clair à travers les nuages dont vous croyez couvrir des infortunes qui sont réelles & accablantes. La fin de mes jours est empoisonnée & mon couchant aussi funeste que l'a été mon aurore. Ni les succès des Anglois, ni les avantages du Prince Ferdinand ne peuvent contrebalancer les affreuses situations où j'ai été cette année ; ce seroit à recommencer l'année qui vient. Quoi que je puisse faire, je prévois, vu le nombre de mes ennemis, que si je résiste d'un côté, je succomberai de l'autre ; je n'ai ni secours, ni diversion, ni paix, ni rien au monde à espérer. Vous m'avouerez donc qu'un homme sage, après avoir lutté un certain temps contre le malheur, ne doit point s'opiniâtrer contre son étoile, & qu'il est pour des hommes courageux des moyens de sortir de peine plus courts & plus glorieux. Je renvoie le pauvre Gottskowsky à peu près comme il est venu ; je ne puis rien décider qu'entre-ci & quinze jours. Il faut auparavant finir la campagne de façon ou d'autre ; c'est le terme que je me suis prescrit & dont dépendra, comme vous voyez, une partie du destin que l'avenir nous cache. Adieu, mon cher

Marquis, ne m'oubliez pas & foyez tranquille spectateur de ce qu'il plaira à la fatalité, & à la brutale rage de nos ennemis, d'ordonner de nous.

à Wittenberg, le 24 Novembre 1762.

120.

SIRE,

Comment V. M. a-t-elle pu penser que malade ou en fanté je balancerois un instant à me rendre à Leipzig pour avoir le bonheur de la voir? Si je ne pouvois pas y aller en carosse je me ferois porter sur un brancard; rien ne pourra m'empêcher de jouir d'une satisfaction que j'ai tant désirée. Je partirai donc dès le moment que j'aurai reçu vos ordres, & je resterais, si vous le voulez, non seulement quelques semaines, mais trois mois. Je vous prierai seulement de permettre qu'au commencement de Mars je puisse retourner à Berlin, parce que depuis cinq ans je suis sujet à une maladie chronique qui ne manque jamais de me prendre vers le milieu du mois de Mars: c'est une effervescence avec quelques accès de fièvre; lorsque je me tiens chaudement & à une diète austère, j'en suis quitte pour une incommodité de trois semaines; mais si je ne prends pas toutes les précautions nécessaires, cette humeur se jette sur les intestins & me cause des accidens funestes, qui à

Breslau & l'année ensuite à Hambourg m'ont conduit aux portes de trépas. Je fais que pour un héros tel que vous la mort est une chose que vous voyez avec la plus grande indifférence ; mais vous ne l'avez jamais apperçu que sous l'aspect de la gloire ; si vous la voyiez accompagnée de la dysenterie & du cours de ventre , vous conviendriez que le grenadier le plus intrépide trembleroit de mourir de la foire.

Vous êtes, Sire, le Roi victorieux, mais non pas le Roi prophète, & je vois bien que vous vous entendez mieux à gagner des batailles qu'à faire des prédictions. Dans une des exaltations de votre ame vous m'aviez annoncé que les Autrichiens garderoient le poste de Landshut, & Mr de Catt m'apprit hier la bonne nouvelle que vos troupes avoient occupé ce poste avantageux. Nous avons bien parlé de vous avec lui, il vous aime de tout son coeur ; & quel homme ne vous aimeroit pas ! Mr de Catt part aujourd'hui avec Mr Gottskowsky, qui se donne tous les jours de nouveaux soins pour les affaires de Berlin. C'est véritablement un bon enfant & un digne citoyen. Je vous en ferois un grand nombre comme lui. C'est le plus grand présent que la fortune puisse faire à un Etat que celui d'un citoyen zélé pour le bien public & pour celui de son maître : & à ce sujet je dois dire à l'honneur de la ville de Berlin, que j'ai vu dans les temps les plus critiques beaucoup de

les habitans, dont les historiens de l'ancienne Rome auroient fait passer les vertus à la postérité, s'ils avoient vecu de leur temps.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 28 Novembre 1760.

* 121.

Catt est arrivé, mon cher Marquis, & m'a apporté votre lettre. Vous pouvez être persuadé qu'elle m'a beaucoup réjoui, en me donnant des espérances de vous revoir. Je vous répondrai aussi positivement que me le permet l'incertitude des événemens qui me dirigent: que je compte me rendre peut-être le 10 à Leipfic, que là j'ai pris une maison, que j'en fais percer une joignante pour que de là vous puissiez venir chez moi sans la moindre incommodité. Quelque intelligence que vous ayez d'ailleurs, je fais la peine que vous avez à diriger votre voyage vous-même: ainsi pour vous faciliter ce généreux effort que vous voulez faire en ma faveur, je vous enverrai un chasseur pour vous conduire. Il faut que la Marquise soit du voyage. Vous pouvez rester sans risque à Leipfic jusqu'au mois de May si vous voulez, & vous me connoissez trop, pour supposer que je vous y arrêteroie si votre santé vous rappelle à Berlin. Mais je ne vous réponds pas du

temps que je pourrai y passer, à cause que je suis l'esclave des conjonctures & que je dépends plus de mes ennemis que de moi-même. Je ne veux point épuiser dans ma lettre tout ce que je me propose de vous dire moi-même; je ne veux point flétrir la fleur du plaisir que j'attends de m'entretenir avec vous. Ainsi je réserve tout ce que j'ai sur le coeur pour Leipzig. Adieu, mon cher Marquis, je vous écrirai & vous enverrai le chasseur, ce Mercure aura soin qu'il ne vous arrive aucun accident, & je dirai comme Horace: cher vaisseau qui porte D'Argens sur les bords Saxons &c. Vous savez le reste,

à Meissen, le 1 Dec. 1760,

FEDERIC.

* 122.

Voici le moment, mon cher Marquis, que nous rentrerons effectivement dans nos quartiers. J'attendrai encore jusqu'au huitième que je me rendrai à Leipzig. Voilà le quart d'heure de Rabelais qui sonne où il faut juger. Je vous envoie un chasseur, le porteur de cette lettre, qui aura le soin de vous conduire & auquel je vous ai recommandé comme Crésus ou un financier général pourroit recommander son argent. N'arrivez pas avant le 10, pour que j'aie le tems moi-même de vous

procurer toutes les commodités dans votre habitation. Je ne puis pas vous nier que je me fais un sensible plaisir de vous revoir & de vous entretenir sur une infinité de sujets. Je serai comme un Chartreux, à qui son supérieur accorde la liberté de parler. J'ai vécu dans le silence & dans la retraite. Attendez vous à une inondation de caquet & à ce que peut produire l'intempérance d'une langue longtems enchainée par la douleur & par le silence de la solitude. Adieu, mon cher Marquis: j'espère que dans huit jours je pourrai vous voir face à face, jouir de votre vision béatifique & vous exprimer mes sentimens sans être obligé de vous les peindre. Vous n'y trouverez que de l'estime & de l'amitié pour votre personne. Encore une fois, adieu, je vous embrasse.

à Meissen, ce 3 Dec. 1760.

FEDERIC.

* 123.

Il faut, mon cher Marquis, que je prenne congé de vous. Le terme de notre tranquillité est près d'expirer & nous sommes à la veille de grandes aventures. Je subis mon sort, puisqu'il est tel. Ce qui me donne cependant quelque espérance, c'est que les Anglois ont accepté la suspension d'armes que la France leur a offerte & qu'incessamment

un ministre de France va passer à Londres pour y traiter de la paix. Cela me fait espérer que la campagne que nous commencerons ne trainera pas jusqu'au mois de Décembre, & que ces deux grandes puissances d'accord, mettront le hola parmi les autres. Ecrivez moi toujours, de quelque côté que je porte mes pas. Mais quand vous aurez à craindre que vos lettres soyent interceptées, ne me parlez que de littérature, ce qui ne peut faire du tort à personne. Mon frère vient d'arriver, je l'ai trouvé fort bien, & pas du tout affoibli; mais il est étonné de n'avoir plus vingt ans, & vous savez que force est à nous de renoncer à cette prétention. Si vous voulez savoir ce que je fais ici, je vous le dirai en deux mots: j'étudie ma campagne & j'étudie mes livres. Hier cependant les fabriquans de porcelaine m'ont donné une sérénade. Il y a parmi eux une bande, qui joue joliment des instrumens. Je fais mille vœux pour vous, mon cher Marquis, pour toute la ville de Berlin & pour tous mes compatriotes qui sont honnêtes-gens, en vous priant de ne pas oublier un chevalier errant qui est votre vieil ami.

à Meissen, ce 21 Mars 1761.

FEDERIC.

124.

SIRE,

Je commence par remercier V. M. des bontés dont elle a daigné m'honorer; & toutes les lettres que j'ai l'honneur de lui écrire devroient commencer de même, car quel est l'instant de ma vie qui ne soit marqué par quelque grâce qu'elle m'a faite? Vous m'avez mis dans l'impossibilité de jamais mériter vos bienfaits, & il ne me reste pour m'en acquitter que la reconnoissance; la mienne, Sire, fera éternelle.

J'ai été à Sans-Souci. Le château est dans un très-bon ordre & le jardin aussi. Quant à la galerie, c'est sans contredit après saint Pierre de Rome la plus belle chose qu'il y ait au monde. Ma surprise a été extrême, & je n'ai jamais cru que cette galerie fût la moitié de l'effet qu'elle produit; elle est entièrement achevée.

J'attends, Sire, avec l'impatience que vous me connoissez la nouvelle de la prise de Cassel, & je me flatte de l'apprendre de V. M.; j'ai déjà préparé mes arrangemens pour la fête que je donne à cinquante invalides.

V. M. n'oubliera pas, à ce que j'espère, la tragédie de Malagrida. Je lis actuellement trois volumes composés de différentes pièces que le Roi de Portugal a fait publier; cela fait frémir d'hor-

reur. Je suis tenté de faire deux sermons sous le nom d'un quaker, pour montrer combien une religion qui n'admet point de prêtres est heureuse. Ces temps malheureux sont également infortunés de quelques côtés qu'on les envisage; soit qu'on les confidère comme produisant les guerres les plus cruelles, soit qu'on examine les ressorts politiques qu'on y fait jouer, ceux de la cour de Rome sont dignes de l'enfer. Il paroît par les pièces que la cour de Portugal a rendues publiques, que le Pape d'aujourd'hui est un grand sot, & que son Ministre le Cardinal Torregiani est un des plus méchans hommes qu'il y ait en Europe. Comme à la paix vous aurez indubitablement des affaires à démêler avec lui, j'espère que vous lui ferez sentir les égards qu'un prêtre à calotte rouge doit à des rois. Vous êtes fait également pour venger vos confrères, comme pour les combattre & pour les vaincre.

Voici une lettre écrite, à ce qu'il paroît, par un officier françois contre l'histoire universelle de Voltaire. Je crois que vous trouverez que les critiques qui regardent le militaire sont assez bonnes; les autres me paroissent ou fausses ou bien foibles.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 23 Mars 1761.

125.

Je suis charmé, mon cher Marquis, de vous savoir arrivé à bon port à Berlin. C'est un grand voyage pour vous & voilà votre campagne achevée. En vérité je suis aussi impatient que vous d'apprendre la reddition de Cassel, & je commence à craindre que malgré tous les avantages du Prince Ferdinand, il ne fasse un pas de clerc qui le recule d'autant qu'il est avancé. Les François sont muets comme des carpes, ils ne disent rien aux Anglois. Enfin nous touchons à l'ouverture de la campagne, & probablement elle se fera avec les mêmes désagréments & dangers que la précédente. Je vous avoue que cela me rend rêveur & mélancolique quand j'y pense. Je me dis souvent qu'on ne peut résister au torrent des événemens qui nous entraîne, & à cette fatalité qui pousse les hommes comme les vents agitent les fables & les flots. Cette consolation n'est guère consolante, mais tout est dit. Je vous rends grâces de la description que vous me faites de Sans-Souci. Dieu fait si jamais j'y remettrai le pied. Cependant ce que vous m'avez dit m'a fait grand plaisir. Je pense à ce lieu comme les Juifs à Jerusalem, ou comme Moïse à la terre sainte, où il voulut conduire le peuple d'Israël & où il lui fut interdit d'entrer lui-même.

Que vous dirai-je, mon cher Marquis, du Roi de Portugal? N*** a fait du mal partout & en fera, tant que les souverains ne seront pas comme César souverains pontifes chez eux. Ces gens abusent trop impunément du nom de la religion, qui devoit être le plus grand frein du crime; ils s'arment du couteau sacré qu'ils prennent sur l'autel pour égorger les rois, & de la piété des foibles pour fonder ou étendre les vœux de leur cupidité & de leur ambition. La conduite du pape dans cette affaire est inconcevable; il faut qu'il soit un imbécille & son Cardinal secrétaire un scélérat à rouer vif; mais que nous font ces gens à présent?

Je suis plus en peine de Cassel ou de mes détachemens que de tous les jésuites de l'univers. J'ai sans cesse devant les yeux la difficile tâche que j'ai à remplir. Je n'ai qu'un grand fonds de bonne volonté & un attachement inviolable à l'Etat; voilà toutes mes armes. Enfin je me précipite les yeux fermés dans une mer agitée de divers vents & sans savoir où j'aborderai. C'est là le vrai fond de ce qui me regarde & de ce que j'augure pour l'avenir. Je tâche d'affecter de la tranquillité; cependant jugez vous-même si la philosophie peut donner cette impassibilité parfaite à un homme né avec des passions vives?

Adieu, mon cher Marquis, écrivez-moi souvent. Faites mes complimens à la bonne Babet,

& foyez persuadé de l'estime que je vous conserverai toute ma vie.

le — Mars 1761.

126.

SIRE,

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la lettre sur Voltaire dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre; on m'avoit repris l'exemplaire qu'on m'avoit prêté, & je n'ai pu en avoir un chez les libraires qu'aujourd'hui.

On débite ici des nouvelles fâcheuses sur un échec que doit avoir eu l'armée du Prince Ferdinand; mais j'espère qu'il n'y aura pas la moitié du mal que l'on dit. Si Cassel n'étoit pas pris, cela feroit bien fâcheux. Pour réparer ces mauvaises nouvelles, on a la relation à Berlin de l'avantage remporté par le Général Sybourg sur l'armée de l'Empire; cela console un peu de l'échec des alliés.

Voici un avis, Sire, que le zèle que j'ai pour V. M. m'oblige de lui donner. Tant que Mr. de Catt sera auprès de vous, vous aurez un des plus honnêtes garçons qu'il y ait; le secret le plus profond sera gardé sur vos occupations littéraires, & la curiosité du public & de bien des particuliers ne sera point contentée, comme elle l'a été autrefois; les pièces les plus secrètes que vous avez compo-

fées il y a quatre ou cinq ans, sont entre les mains de cent personnes. Mr de Catt, Sire, ignore, & ignorera éternellement la justice que je lui rends : mais j'ai des raisons, plus essentielles peut-être que vous ne le pensez, pour vous donner cet avis, & vous pouvez bien croire que je ne vous parle pas de pareille chose en étourdi & sans fondement. Ne mettez jamais dans l'intérieur de votre appartement qu'un homme que vous ayez éprouvé.

J'espère que V. M. jouira d'une bonne santé, & qu'elle aura cette année sur ses ennemis tous les avantages que sa fermeté, son courage & sa prudence méritent. Je suis toujours convaincu que tout ira bien à la fin, & que vous aurez la gloire, après avoir résisté à toute l'Europe, de faire une paix bonne & honorable.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 28 Mars 1761.

127.

SIRE,

Votre édition va toujours grand train, & vous pouvez être assuré que vous l'aurez vers le 12 de ce mois. Nous sommes fort heureux d'avoir ici un exemplaire tel qu'il a été imprimé au château, car celui que vous nous avez envoyé de l'édition de Hollande est plein de fautes & de mots tron-

qués. Vous l'avez lu à la hâte, & il vous est arrivé ce qui arrive à tous les auteurs; c'est que sachant à demi par coeur leurs ouvrages, ils s'aperçoivent moins que les autres des fautes d'impression; dès que nous en trouvons une, nous recourons à mon exemplaire & nous la corrigeons.

Je ne fais, Sire, si vous savez que les ministres d'Amsterdam ont délibéré de prêcher contre votre ouvrage; leur dessein a été annoncé dans toutes les gazettes. Tout ce bruit, quelque ridicule qu'il soit, m'a fait résoudre à changer *un seul mot* dans l'épître du Maréchal Keith, car c'est celle contre laquelle on s'élève le plus. Voici le vers où se trouve ce mot;

Allez, lâches *chrétiens*, que les feux éternels &c.

Il faut, Sire, absolument ôter ce mot de *chrétiens*; c'est révolter toute l'Europe imbécille, & l'Europe éclairée n'en fait pas la centième partie. J'ai été fort embarrassé comment changer ce vers. J'ai d'abord voulu mettre: *Allez lâches mortels*, mais ce mot de *mortels* rime avec *éternels* & cela fait une faute, parce que l'hémistiche ne doit pas rimer avec la fin du vers. Celui de *bigots* & de *dévots* est ignoble. Enfin j'ai mis le vers de cette manière:

Allez, mortels craintifs, que les feux éternels &c.

J'aurois bien attendu la correction de V. M.; mais elle ne pouvoit arriver à temps, & il m'auroit fallu

suspendre l'édition. Si vous n'en êtes pas content, vous pouvez m'en envoyer une autre, je ferai faire un carton, c'est l'affaire d'une demi-heure; mais je supplie V. M. d'ôter ce mot de *chrétiens*. Vous avez la probité, le courage, les lumières de Julien; mais lorsqu'il traitoit les chrétiens de *lâches*, les trois quarts de l'Empire étoient encore païens, & il n'y a pas aujourd'hui un seul homme depuis Lisbonne qu'à Archangel qui ne se dise chrétien. Si moi, qui ai l'honneur d'être le grand vicaire de la secte de V. M., je trouve ce mot trop dur, jugez quel effet il doit produire sur l'esprit d'un catholique & d'un zélé protestant. Je viens à votre ode sur les Germains. Foi d'épicurien, foi de philosophe, enfin foi d'homme qui hait le mensonge, je n'ai jamais rien lu qui m'ait plu davantage. Vous avez fait des choses charmantes, des choses remplies de force & d'énergie, mais vous n'avez jamais rien écrit de mieux à mon sentiment. J'ai relu votre ouvrage cinq fois, & cinq fois je l'ai trouvé admirable. Tous les défauts que je croirois pouvoir y appercevoir, sont dans une seule strophe qui commence par ce vers :

*Ha! si le sang couloit comme au temps de vos
pères &c.*

Ce vers est très-beau, & les trois qui le suivent le sont aussi, mais le cinquième fait un sens louche :

De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis &c.

Il fit rapporter ce vers au premier, *Ha! si le sang couloit*, & la construction le fait rapporter naturellement au vers qui le précède :

De votre liberté, de vos droits, de vos
princes,

De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis &c.

Les quatre derniers vers de cette même strophe me paroissent aussi foibles, & ne terminent point le sens des premiers vers. Pour la justesse du discours, après un *si* il faut conclure par un *mais*. *Ha! si le sang couloit comme au temps de vos pères &c. mais il n'est repandu que pour vos tyrans.* On peut bien éviter le *mais*, il faut cependant qu'il soit toujours sous-entendu. Il y a encore un vers dans cette même strophe; *Si vos puissans armemens. . .* Ces mots *puissans* & *armemens* riment ensemble & font un son disgracieux. Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus sévère a pu me fournir. Le reste de votre ode est admirable & à l'abri de toute censure, & j'ose même dire de toute mauvaise chicane. Tout y est sublime & cependant de la plus grande clarté; tout y est hardi, mais correct, & la vivacité des pensées ne porte aucun préjudice à la justesse des expressions.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 1 Avril 1761.

128.

SIRE,

Je ne dirai point à V. M. combien la nouvelle de la levée du siège de Cassel m'a chagriné; elle jugera bien par elle-même de la peine que j'ai dû ressentir; mais j'ai vu dans cette guerre tant d'événemens fâcheux heureusement réparés, que je me flatte que celui-ci aura le même sort. Mr Gottskowsky est revenu de chez les Russes, où il a essuyé des peines & des risques considérables; il a pensé être arrêté pour otage, & c'est un des moindres désagrémens qu'il ait eus, ayant pensé perir plusieurs fois; c'est véritablement un brave & bon citoyen. Il a fini l'affaire de la contribution, sur laquelle je dois faire ressouvenir de ce que j'écrivis il y a six mois à V. M. Si la contribution se lève comme celle qu'on a payée à Haddick, plus de dix mille ames quitteront Berlin, qui aimeront mieux aller chercher fortune que de payer une somme équivalente à celle qu'ils peuvent gagner dans deux ans. Je crains qu'aucun homme en place ne vous représente cette vérité, & le zèle que j'ai pour V. M. ne me permet pas de la lui diffimuler. Je la supplie de me pardonner la liberté que je prends; mais c'est que je vois ici le train que prennent les choses & com-

bien de gens ont pris des arrangemens pour quitter; ainsi je dois ne lui rien déguiser. Il y a un moyen pour payer la contribution, sans qu'elle soit à charge, ni à vous, ni à votre capitale; & le projet que les négocians, qui ont avancé de grandes sommes, ont formé, me paroît très-bon & très-facile. Enfin, Sire, vous en jugerez cent fois mieux que moi, & vous faites toujours les choses pour le mieux. Le Ciel vous conserve à vos sujets & à vos fidèles serviteurs, & tout ira bien!

J'ai l'honneur d'être &c.

à Berlin, ce 4 Avril 1761.

129.

† J'aimerois mieux vous parler de paix, mon cher Marquis, que de nos préparatifs de campagne; cependant pour ne vous point abuser, je vous apprécie les choses à leur juste valeur. Trop d'indices & trop d'anecdotes me persuadent que la Reine de Hongrie ne veut point la paix. On vient de rompre de nouveau le cartel, malgré les engagements solennels qu'on avoit pris avec nous pour l'exécuter. Un trait aussi fort que celui-là, un manque de foi aussi évident marque bien que la Reine de Hongrie, résolue à tenter le hasard de cette campagne, juge qu'il est de son intérêt de me priver de mes troupes prisonnières le plus long-temps qu'elle pourra. Ce n'est pas sur ce trait seul que je porte mon jugement; il en est bien d'autres qui s'accordent à me découvrir ce mystère d'iniquité. Laissez donc au peuple la flatteuse espérance d'une prompte paix, & sans vous y laisser entraîner, ne le détrompez pas. Je m'attends à peu près aux mêmes événemens qui nous arrivèrent l'année passée, sans savoir si nous aurons le même bonheur. Un instant fatal peut renverser l'édifice que nous avons soutenu jusqu'ici tant bien que mal par des travaux immenses. Il en arrivera ce qu'il plaira au Ciel. J'entre dans

cette campagne comme un homme se précipite dans les flots, la tête la première. Vouloir tout prévoir, c'est le moyen de devenir hypocondre; ne penser à rien, c'est se mettre par sa faute dans le cas d'être pris au dépourvu. Je me dis à moi-même que tout le mal que l'on craint & tout le bien que l'on espère n'arrivent jamais au pied de la lettre; il faut beaucoup rabattre de l'un & de l'autre. D'ailleurs, avec le nombre d'ennemis que j'ai, il ne me reste qu'à faire la guerre à l'oeil, à agir du jour à la journée. En voilà assez pour la politique militaire.

Je passe à présent au sujet de votre lettre, où vous me parlez de la tragédie nouvelle de Voltaire. Je l'ai encore lue; il y a des situations attendrissantes dont il a tiré parti; mais je ne me déclarerai certainement pas partisan de ses vers croisés; je ne fais quel effet ils produisent à la déclamation: à la lecture ils me semblent prosaïques, & dans quelques endroits, du style d'opéra. Cette pièce n'est pas bonne en général. L'exposition est embrouillée, beaucoup de raisonnemens inutiles, des caractères mal développés & mal annoncés, peu de vers sententieux dignes d'être retenus, & dans plus d'un endroit un manque de vraisemblance qui choque & révolte le lecteur. Je crois que si Voltaire vit encore quelque temps, il mettra toute son histoire universelle en madrigaux ou en épigrammes. Il y a, il est vrai, du

radotage dans la pièce, mais convenez que c'est le radotage d'un grand homme; il faut être juste & rendre à son talent l'hommage qui lui est dû. J'ai vu une critique qu'un quidam fait de son histoire universelle. Je crois que l'auteur est janséniste; il appuie beaucoup sur la religion, & sur des opinions indifférentes que Voltaire a soutenues. Ce morceau feroit passable d'ailleurs, si l'auteur n'y distilloit pas le fiel & l'amertume, & s'il avoit ménagé quelques expressions trop dures.

En vérité, mon cher Marquis, j'ai honte de la lettre que je vous écris. Moi qui dois penser à me battre & à faire ma campagne, je vous fais l'analyse des nouveaux ouvrages qui paroissent. Cela me fait souvenir d'un mot qu'une dame d'atour d'Anne d'Autriche dit à Louis XIII qui enfiloit des perles: *Sire, vous savez tous les métiers, hors le vôtre.* Passez-moi ce petit trait d'érudition & l'ennui de ma longue lettre en faveur de l'amitié & de l'estime que je vous conserverai toujours. Adieu.

le — Avril 1761.

130.

Grâces, Marquis, de votre missive. Je n'ai aujourd'hui rien de sinistre à vous apprendre, j'ai au contraire des sujets de consolation & des vues d'espérances à vous communiquer. Broglie vient de repasser le Mein, il n'a laissé que 2,000 hommes à Cassel; de sorte que cet acte de modération annonce de nouveau les dispositions pacifiques de la France. Les Autrichiens continuent à avoir des appréhensions fondées pour leurs possessions d'Italie; la révolte en Hongrie continue, la cour commence à prendre des sentimens pacifiques, & il y a toute apparence que cette cruelle & funeste guerre tend à sa fin; cela relève un peu mes espérances & me donne au moins une gaieté passagère; c'est autant de gagné sur l'ennemi. Je m'occupe ici à charger ma mémoire, pour décharger mon âne, & alléger le fardeau littéraire dont il a l'honneur d'être le dépositaire. Je suis sur le point d'achever le de Thou; ce livre est très-bien écrit, & j'en suis très-content.

Le critique de Voltaire a, ce me semble, assez bien rencontré; il est cependant trop sévère. Quoi qu'on dise, si l'histoire de Voltaire n'est pas instructive, elle est au moins jolie; c'est une gen-

tilleffe, une miniature faite par un Corrège, & certes, personne de nous ne voudroit que cet ouvrage fût supprimé. Je compte dans peu de vous donner encore quelques bonnes nouvelles de notre expédition du Vogtland, dont j'attends à tout moment les rapports. Adieu, mon cher Marquis. Dormez en repos, rien ne troublera votre fécurité de quelques semaines, & alors comme alors. Je vous embrasse. Adieu.

1e — Avril 1761,

131.

SIRE,

Nous ne manquerons pas de faire mettre l'errata; mais la plupart des fautes avoient été déjà corrigées par des cartons, & vous ne trouverez surtout plus celle de *pieds* pour *genoux*. Que voulez-vous que fasse un pauvre correcteur avec ces misérables imprimeurs? il corrige trois épreuves, il les rend correctes, & un compositeur qui tire la dernière épreuve brouille, renverse les lettres; cela est désespérant. Un garçon d'imprimerie s'avisa de son autorité de corriger le mot *genoux* & de mettre celui de *pieds*, disant à ses camarades qu'il entendoit le françois, & qu'il faisoit bien ce qu'il faisoit. Pour empêcher de pareilles choses, il faudroit qu'il fût permis à un correcteur de punir ces misérables. On a commencé une seconde édition, la première ayant été achetée avant d'être achevée, par ceux qui avoient arrêté d'avance des exemplaires: il y a déjà plus de la moitié de cette seconde édition de faite, & aucune des fautes de la première ne s'y trouvera.

J'ai fait chercher, Sire, depuis quatre jours les lettres de votre Chinois chez tous les librai-

res & aucun ne les avoit; ils ne les connoissoient pas même; enfin hier un de mes amis m'en envoya un exemplaire comme une nouveauté; il faut apparemment qu'il soit parvenu aux libraires depuis que j'avois envoyé chez eux. Si vous voulez, Sire, me céder ces six lettres chinoises, je les troque contre six volumes des lettres juives. Vous avez parfaitement atteint le but que vous vous êtes proposé, d'accabler non seulement de ridicule, mais encore de honte le Pape & la cour de Rome. Rien de superflu dans votre ouvrage, mais rien d'oublié de tout ce qui pouvoit le rendre utile. La plaisanterie, si j'ose me servir d'une expression des médecins, n'est que le véhicule qui sert à faire avaler aux lecteurs catholiques les choses fortes dont votre ouvrage est rempli, & qui dépouillées des grâces d'une spirituelle badinerie auroient déplu à plusieurs de vos lecteurs. Votre lettre sur l'élection des papes est charmante. Celle sur les prêtres faisant descendre chacun un Dieu & le mangeant ensuite, ne l'est pas moins; mais la cérémonie de l'épée bénite est admirable. Qui vous a donc instruit de toutes ces cérémonies ridicules? Si je ne savois que le Baron de Poellnitz est à Magdebourg, je croirois qu'il vous a dévoilé tous les secrets de cette sainte mère Eglise dans laquelle il est entrée pour la troisième fois. La seule chose que je trouve à redire à votre ouvrage, c'est la façon dont
il

il est imprimé. Vous vous plaignez des fautes de l'édition des *poësies diverses*, & que devez-vous avoir dit lorsque vous avez vu les lettres de votre mandarin? Vous ne devez point avoir la tendresse d'un père, si vos entrailles n'ont pas été émues de voir votre fils aussi cruellement déchiré. On va faire à Berlin une nouvelle édition de cet ouvrage; mais elle fera bien plus correcte, surtout pour la ponctuation.

Malgré tout ce que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, je suis toujours prêt à parier que les François feront la paix vers la fin de Juin, & voici, Sire, sur quoi je me fonde. Il y a deux partis en France, l'un pour la paix, l'autre pour la guerre. Au moindre accident fâcheux qui arrivera, le parti de la paix va jeter les hauts cris; le peuple, les parlemens, les négocians, tout se réunira pour élever la voix, & le parti pour la guerre sera culbuté entièrement ou du moins obligé de fléchir, surtout dans un gouvernement foible, où l'on souffre que le parlement de Toulouse ait rendu un arrêt qui condamne à la mort quiconque osera lever des impôts qui n'ont point été approuvés par le parlement. V. M. dira peut-être que mon sentiment n'est fondé que sur l'espérance que les François essuieront un échec; mais cette espérance est chez moi une certitude. Je m'en rapporte au Prince Ferdinand, à Mr Pitt &

aux flottes angloises. Enfin, Sire, je fais des prophéties dont l'accomplissement n'est pas fort éloigné, & je consens que V. M. dise que je suis capable d'exalter mon ame & de pouvoir être jamais mis dans le nombre non seulement de petits prophètes, mais même dans celui des faiseurs d'almanacs, si je n'annonce pas la vérité.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 17 Avril 1761.

132.

SIRE,

La dernière lettre de V. M. a foulagé la tristesse que m'avoient causée les deux avant-dernières, celle où V. M. me parloit de l'expédition de la Hesse & celle où elle m'apprenoit la rupture de l'échange. Quant à l'affaire de la Hesse, je la regarde aujourd'hui, malgré le peu de réussite qu'elle a eu, comme très-utile, parce que je ne doute pas que la perte des magasins, l'argent qu'il faut pour en former de nouveaux dans un pays entièrement ruiné & dévasté, ne soit une des raisons qui ont fait offrir la suspension d'armes aux François, dans un temps où ils paroissoient avoir une si grande supériorité par leur nombre sur le Prince Ferdinand.

Quant à la rupture de l'échange des prisonniers, je dirai naturellement à V. M. que je m'y suis toujours attendu. L'histoire des trois derniers siècles m'a appris à connoître la maison d'Autriche. La base de son système est établie sur une fausseté dont elle a toujours fait usage, même dans les occasions où elle n'avoit pas besoin d'y avoir recours. Je suis très-convaincu que l'on s'étoit flatté à Vienne que vous recruteriez vos armées avec moins d'ardeur, si vous comptiez sur l'échange; mais V. M. n'a pas été la dupe de ces mauvaises

fineffes, & je fuis plus qu'affuré que les Autrichiens perdent autant qu'elle à la rupture de l'échange.

Voilà, Sire, tout le côté de Halberftadt, de Magdebourg, de la nouvelle Marche tranquille, & qui n'aura rien à craindre pendant que vous ferez occupé contre les ennemis qui vous reftent. L'inaction des François eft une chofe excellente, par elle-même aujourd'hui, & dans la fuite par les effets qu'elle produira inmanquablement. Après le pas que font les François d'offrir la paix aux Anglois, ils ne s'arrêteront pas dans leurs projets pour faire plaifir aux Autrichiens, qui doivent être au défefpoir du commencement de la négociation avec les Anglois. Voilà la fin de la ligue de Cambray; & j'ai toujours bien cru que cette guerre n'en auroit point d'autre.

Je conçois par la façon dont V. M. me fait la grâce de me parler, qu'elle va incefamment ouvrir la campagne, & fe couvrir de gloire, jufqu'à ce que fes ennemis foient réduits au point d'être plus raisonnables. Pendant, Sire, que vous ferez des marches & des contre-marches, que vous gagnerez des batailles, je traduirai Plutarque le mieux qu'il me fera poffible, pour vous l'offrir dans un françois qui vous paroiffe plus fupportable que celui d'Amiot. Je prendrai la liberté de me fervir de votre copifte; je le logerai chez moi, où

il fera, pour me servir du vers de Regnard, *alimenté, rasé, désaltéré, porté*. Je compte passer cet été dans une maison de campagne à cinq milles de Berlin & travailler dans la plus grande tranquillité. Mon hôte s'est aussi avisé de vendre à Berlin la maison que j'habite, & puisqu'il faut que je déloge, je ferai transporter tout de suite mes meubles à Potsdam; & quant à moi, j'ai accepté l'offre qu'on m'a faite de me donner une maison de campagne entre Potsdam & Barnewitz, où je pourrai me promener & respirer un bon air. V. M. ne doit pas être inquiète sur les lettres que j'aurai l'honneur de lui écrire. Voici, jusques à ce que j'aye le bonheur de la revoir, la dernière où je lui parlerai d'autre chose que de littérature. Lorsque je partirai pour la campagne dans douze ou quinze jours, j'aurai l'honneur de le faire savoir à V. M. Elle pourra toujours m'adresser ses lettres à Berlin, le maître de poste me les enverra à Barnewitz, dont je ne serai éloigné que d'un quart de mille.

J'ai l'honneur &c.

le 23. Avril 1761.

* 133.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, mon cher Marquis, & pour satisfaire votre curiosité, je commence par la politique. Les François & leurs Alliés ont enfin lâché leur déclaration à Londres avec cette différence de celle qui nous est venue de Suède, que les François offrent aux Anglois une suspension d'armes, & que les barbares & les avarés se contentent de proposer un congrès à Augsbourg. Vous jugerez d'abord de là que la paix avec les Anglois & les François réussira, & que nous resterons les derniers sur le théâtre du carnage à spadassonner & ferrailer avec cette nuée d'ennemis qui nous restent. J'enverrai au congrès, puisque nos ennemis le proposent, mais je n'y crois pas plus qu'à la transubstantiation. Attendez-vous donc à voir pendant cet été & cet automne renouveler toutes les scènes de l'année passée. Jugez quelle tâche il me reste à remplir. Nous avons encore eu quelque petit succès contre les Cercles; c'est si peu de chose, que je n'en parle pas. Tant que nous ne déferons pas des 30,000 hommes, tous nos avantages ne font que de bibus. Passons aux nouvelles littéraires. Je porte de la nouvelle tragédie de Voltaire un jugement tout pareil au vôtre. Certainement ce n'est pas une des bonnes pièces de l'auteur. L'épître dedica-

toire est d'un faquin, qui souffle le froid & le chaud, dont les flatteries & les injures sont mercenaires. L'on s'apperçoit d'abord qu'il loue cette femme pour qu'elle protège sa nouvelle Tragédie. Comparez de certains vers de la pucelle avec cette épître dédicatoire & avouez qu'il faut être un faquin pour se déshonorer par de telles contradictions. Je viens d'achever l'ouvrage du de Thou, dont je suis très-content pour la tiffure de l'ouvrage, comme pour le stile. C'est un livre qui n'est ni trop diffus, ni trop resserré, très-instructif & agréable à lire. C'est tout ce qu'on peut exiger d'un bon ouvrage. Mais, mon cher Marquis, vous en savez plus que moi, & vous n'avez pas besoin de mon jugement pour vous étayer, & d'ailleurs je ne suis pas un auteur grave, comme le sont ceux sur qui les casuistes s'appuyent. Malgré toutes mes lectures, je ne saurois appaiser l'inquiétude de mon esprit; la crise dans laquelle je me trouve dure trop longtems, & les dangers & le peril restent les mêmes. Mais je ne veux pas vous noircir l'imagination par toutes les idées fâcheuses & sinistres qui me passent par l'esprit. Il faut que chacun remplisse son sort, & se soumette à la fatalité qui enchaîne les événemens & force les hommes à les essuyer sans qu'ils puissent les éviter. Ceci sent bien le dogme d'un Calviniste. Y a-t-il une prédétermination? n'y en a-t-il pas? je n'en fais rien. Je ne crois guère

que la providence se mêle de nos misères, mais je fais à n'en pas douter par expérience, que les conjonctures forcent les hommes dans les partis qu'ils prennent, qu'ils n'influent point dans l'avenir, qu'ils font des projets dont le vent se joue, & qu'il arrive souvent le contraire de ce qu'ils avoient imaginé & résolu. Je viens de reprendre les hemorrhoides fluides; ce maudit mal m'excede & me fatigue prodigieusement. Je ressemblerai bientôt à Job de mille maux atteint. — Mais c'est trop vous parler de ce qui me regarde. J'aurois été plus retenu sur cet article, si je ne favois la part que vous y prenez. Adieu, mon cher Marquis, aimez moi toujours, car je suis bon diable, et ne m'oubliez pas.

ce 13 Mai 1761.

FEDERIC.

Friedrich II., Preußen, König, 1712-1786

Correspondance Entre Frédéric II, Roi De Prusse Et Le Marquis D'Argens,
Avec Les Epitres Du Roi Au Marquis

Bd.: 1.

Koenigsberg (1798)

Epist. 288-1/2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10620855-2

VD18 80423299-001